

# THÉATRE

DE

# EUGÈNE SCRIBE

V

— Ce volume ne peut se vendre par fractions. —

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

# THÉATRE

DE

# EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

V

---

## — OPÉRAS-COMIQUES —

I

LA NEIGE — LE MAÇON — LA DAME BLANCHE
LA FIANCÉE — FRA DIAVOLO




PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859


LIBRARY
SEP 11 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

# LA NEIGE

OU

## LE NOUVEL ÉGINARD

OPÉRA-COMIQUE EN QUATRE ACTES

En société avec M. G. Delavigne

MUSIQUE DE M. AUBER

Opéra-Comique. — 9 octobre 1823

PERSONNAGES

LE GRAND-DUC DE SOUABE.
LOUISE DE SOUABE, sa fille.
LE PRINCE DE NEUBOURG, prince souverain d'Allemagne.
LE COMTE DE LINSBERG, officier au service du duc.
LE MARQUIS DE VALBORN, chambellan du grand duc.
MADEMOISELLE DE WEDEL, fille d'honneur de la princesse.
LA COMTESSE DE DRAKENBACK gouvernante des filles d'honneur.
WILHEM, jardinier du grand-duc.
UN VALET.
PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

**La scène se passe en Souabe, dans un des palais de plaisance du grand-duc.**

## ACTE PREMIER.

Un riche salon gothique; porte à droite et à gauche, porte au fond. A gauche du spectateur, une table recouverte d'un tapis, sur laquelle est tout ce qu'il faut pour écrire.

—

### SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LINSBERG, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Non, la princesse n'est pas visible, elle n'est pas encore remise de sa frayeur; mais, savez-vous que moi qui vous parle, j'ai manqué de mourir de joie et de surprise en vous apercevant? Comment, monsieur le comte, on vous croit à soixante lieues d'ici, occupé à vous battre, et tout à coup vous vous trouvez à nos côtés à cette partie de traîneaux, où sans vous...

M. DE LINSBERG.

Rien n'est plus simple à vous expliquer. Arrivé hier à

minuit, j'apprends que toute la cour devait se rendre ce matin sur le grand lac, et qu'il y aurait une course de traîneaux. J'étais curieux d'y assister; mais, pour différents motifs, ne voulant pas qu'on fût instruit de mon retour, je m'étais glissé dans la foule, et j'étais placé au premier rang, lorsque j'aperçois le traîneau de la princesse qui était lancé de notre côté et qui se dirigeait vers un endroit où la glace était rompue! Je n'eus que le temps de me précipiter au-devant de Son Altesse et de l'arrêter. Je ne sais plus trop ce qui s'est passé. Je crois seulement que la violence du coup m'a renversé, car j'ai entendu en tombant un cri d'effroi, et j'ai cru reconnaître la voix de la princesse et la vôtre, ma chère baronne.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Je le crois bien! j'étais derrière; comme fille d'honneur de Son Altesse, je suis obligée de la suivre partout; et voyez où le devoir de ma charge allait me conduire!.. Eh! mon Dieu! vous revenez de l'armée, et j'oubliais de vous demander des nouvelles. Vous avez battu l'ennemi, n'est-il pas vrai?

M. DE LINSBERG.

Oui, certainement.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Ah! que vous avez bien fait! Nous nous intéressions tous à vos succès, jusqu'à la princesse elle-même, qui ne s'occupait jamais de géographie, et que j'ai surprise deux ou trois fois suivant sur la carte les mouvements de l'armée. Aussi, dès que j'apprenais quelques nouvelles favorables, je courais vite les lui répéter.

M. DE LINSBERG, souriant.

Que vous êtes bonne! Ah! je savais bien que je pouvais compter sur l'amitié de mademoiselle de Wedel.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

N'est-ce pas bien naturel? Il n'y a que vous dans cette cour avec qui je puisse m'entendre. Vous, sans famille, moi, sans fortune; exposés à toutes les attaques, à toutes les railleries, nous nous prêtions un mutuel secours; aussi je vous attendais. Ah!

M. DE LINSBERG.

Il y a donc du nouveau!

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oh! beaucoup; je vais vous conter tout cela. D'abord un

grand événement : la princesse, qui jusqu'ici paraissait insensible, aime enfin quelqu'un et va se marier.

M. DE LINSBERG, à part.

Ce qu'on m'avait dit était donc vrai, et mes soupçons n'étaient que trop fondés. (Haut.) Quoi ! Son Altesse...

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oui, Son Altesse la princesse Louise de Souabe va épouser le prince de Neubourg.

M. DE LINSBERG.

Le prince de Neubourg?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Celui qui ce matin conduisait le traîneau de la princesse

M. DE LINSBERG.

Eh bien, je l'aurais parié.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Et moi aussi.

M. DE LINSBERG, étonné.

Quoi donc?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Qu'il renverserait Son Altesse ! Le prince de Neubourg est le plus maladroit des hommes. Élevé dans les camps, n'ayant aucun usage de la société, brusque, bizarre, il ne fait rien comme tout le monde, et avec tout cela il est difficile d'être plus aimable.

M. DE LINSBERG.

Vous voulez plaisanter?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Non, il a une franchise, une bonhomie qui font tout pardonner. Nul ne convient mieux que lui de ses maladresses et ne s'entend mieux à les réparer. Du reste, il est vivement protégé par le grand-duc, par la comtesse de Drakenback, notre gouvernante, et par le chambellan Valborn, qui s'est fait votre ennemi mortel, je ne sais pourquoi, apparemment pour être quelque chose. Il croit que cela lui donne de la consistance.

M. DE LINSBERG.

Mon ennemi ! il l'a toujours été, surtout depuis que j'ai obtenu cette place de capitaine des gardes, que madame de Drakenback sollicitait pour lui. Mais, dites-moi, la princesse...

MADEMOISELLE DE WEDEL.

D'abord recevait le prince assez mal; mais depuis, grâce à mes soins...

M. DE LINSBERG.

Vos soins, baronne?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oh! c'est charmant! c'est moi qui donne au prince de Neubourg des leçons de galanterie : c'est mon élève.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Je suis fière de ses progrès
Pour la grâce et la politesse;
A peine je le reconnais;
Mais il veut plaire à la princesse,
Et je crois qu'il a réussi.
(Linsberg fait un mouvement.)
Silence!... C'est un grand mystère!
Mais vous êtes mon seul ami,
Et, de plus, vous savez vous taire.

ENSEMBLE.

LINSBERG.

Dieux! que viens-je d'apprendre!
Cachons-lui mon tourment.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Daignez encor m'entendre.
Ah! ce n'est rien, vraiment.

DEUXIÈME COUPLET.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Sur l'amour et sur son pouvoir,
Jusqu'ici j'ai peu de science,
A part moi pourtant j'ai cru voir
Qu'on lui donnait de l'espérance!
On aime à causer avec lui.
(Même mouvement de Linsberg.)
Silence!... C'est un grand mystère!
Mais vous êtes mon seul ami,
Et, de plus, vous savez vous taire.

ENSEMBLE.

LINSBERG.

Dieux! que viens-je d'apprendre!
Cachons-lui mon tourment.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oui, vous devez m'entendre.
N'en dites rien, vraiment.

M. DE LINSBERG.

C'est bien, je vous remercie. Je vais présenter mes hommages à la princesse; il faut que je la voie.

MADEMOISELLE DE WEDEL, l'arrêtant.

Eh! mais, vous oubliez qu'elle n'est pas visible, et que le ministre vous attend en audience particulière.

M. DE LINSBERG, d'un air préoccupé.

Oui... oui... j'oubliais... vous avez raison! j'y vais de ce pas! Adieu, baronne. Adieu, Mademoiselle. (Il sort par le fond.)

## SCÈNE II.

### MADEMOISELLE DE WEDEL, seule.

Adieu, Mademoiselle!... Qu'a-t-il donc? je ne le reconnais pas! sombre, inquiet. Le grand-duc avait bien besoin de l'envoyer à l'armée!

## SCÈNE III.

### MADEMOISELLE DE WEDEL, LA PRINCESSE, LA COMTESSE DRAKENBACK, sortant de la porte à gauche du spectateur.

LA PRINCESSE, bas, à madame Drakenback.

Eh! de grâce, madame Drakenback, prenez moins d'inquiétude; je me trouve fort bien, et il me semble que je dois en savoir quelque chose. Mais comment vont ces dames?

LA COMTESSE.

Elles sont à peine remises de leur frayeur; car, excepté mademoiselle de Wedel, qui a toujours été du plus beau sangfroid, nous avons eu toutes les nerfs dans un état affreux.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

C'était de rigueur, Votre Altesse venait de se trouver mal! Mais, grâce au ciel! la voilà rétablie, et la santé va revenir à l'ordre du jour.

LA PRINCESSE.

Dites-moi, Mathilde, ma liste est-elle là?

MADEMOISELLE DE WEDEL, la prenant sur une table.

Oui, Madame, voici le nom de toutes les personnes qui sont venues s'informer de la santé de Votre Altesse.

LA PRINCESSE, prenant la liste et lisant.

Le baron de Waller, M. de Valborn, le comte de Linsberg... Quoi! tout ce monde-là a eu la bonté d'envoyer?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oh! M. de Linsberg est venu lui-même, car je l'ai vu.

LA PRINCESSE, vivement.

Tu l'as vu, tu lui as parlé? n'avait-il rien? n'était-il pas blessé?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Non, Madame, mais je m'attendais à le voir joyeux et satisfait, et je ne sais d'où vient qu'il avait un air triste et malheureux.

LA PRINCESSE, avec intérêt.

Malheureux! et pourquoi donc? (Froidement.) N'a-t-il pas demandé à me voir?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oui, mais je lui ai dit que vous n'étiez pas visible.

LA PRINCESSE.

Visible!... non certainement... mais enfin... vous auriez dû penser...

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le comte de Linsberg.

LA PRINCESSE, faisant un mouvement de joie et se reprenant sur-le-champ.

Que me veut-il? Dites-lui que je ne peux en ce moment. (Rappelant le domestique.) Henri!... demandez-lui ce qu'il me veut... Non, qu'il entre.

MADAME DRAKENBACK, à part.

Encore ce M. de Linsberg que je ne puis souffrir!

LA PRINCESSE, à part.

Mon Ernest! mon époux! je vais donc te revoir. (Entre le comte de Linsberg; il salue d'abord mademoiselle de Wedel, qui reste dans le fond; s'approchant très-près de la princesse, il la salue respectueusement. — La princesse, vivement et à voix basse.) Ah! mon cher comte!

M. DE LINSBERG, froidement et à voix haute.

Votre Altesse me permettra-t-elle de lui adresser mes hommages?

LA PRINCESSE, à part.

Qu'a-t-il donc? (Après avoir regardé si mademoiselle de Wedel ne peut l'apercevoir.) Ernest, est-ce un époux! est-ce vous que j'entends?

LE DOMESTIQUE, annonçant de nouveau.

Monseigneur le prince de Neubourg, et M. le chambellan de Valborn. (La princesse s'éloigne précipitamment de Linsberg, et se rapproche de mademoiselle de Wedel. Quelques dames d'honneur entrent en ce moment, et se placent à côté de la princesse.)

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; LE PRINCE DE NEUBOURG, M. DE VALBORN, LA COMTESSE DE DRAKENBACK, ET QUELQUES SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

MADEMOISELLE DE WEDEL, bas, au prince de Neubourg, qui salue la princesse.

Un peu plus bas... c'est bien... très-bien comme cela.

M. DE LINSBERG, à part.

Le prince de Neubourg!... que je le hais déjà!

LA PRINCESSE, le présentant au prince de Neubourg.

C'est monsieur de Linsberg.

LE PRINCE.

J'en ai l'âme charmée.
Je ne le connaissais que par sa renommée,
Car chacun vante ici, d'une commune voix,
Et son dernier combat, et ses derniers exploits!

AIR.

J'honore avant tout le courage :
A mon rang je ne tiendrais pas
S'il ne me donnait l'avantage
D'être le premier aux combats.
Oui, d'être soldat je fais gloire :
Quand pourrons-nous, aux champs de la victoire,
Et frères d'armes et rivaux,
Marcher sous les mêmes drapeaux?
(Détachant l'ordre de Neubourg.)
Qu'en attendant ce noble signe
De votre valeur soit le prix :
Aucun plus que vous n'en est digne.
Tous les braves sont mes amis.

(Il le lui présente, et Linsberg, après avoir hésité un instant, l'accepte en s'inclinant.

LE PRINCE DE NEUBOURG.

(Reprise de l'air.)

J'honore avant tout le courage :
A mon rang je ne tiendrais pas
S'il ne me donnait l'avantage
D'être le premier aux combats.

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Oh! pour moi quel bonheur extrême!
Voir honorer celui que j'aime!
Par ses exploits, par sa valeur,
Il mérite un pareil honneur.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Ah! pour moi quel bonheur extrême!
J'en suis plus fière que lui-même.
Par ses exploits, par sa valeur,
Il mérite un pareil honneur.

M. DE VALBORN ET MADAME DRAKENBACK.

Ah! pour moi quel dépit extrême!
Il séduit le prince lui-même.
Encor de nouvelles faveurs,
Sans cesse de nouveaux honneurs.

M. DE LINSBERG.

Hélas! mon chagrin est extrême :
C'est en vain qu'il veut que je l'aime.
A celui qui fait mon malheur
Faut-il devoir un tel honneur!

LE PRINCE DE NEUBOURG.

Oui, par cette faveur extrême,
Ici je m'honore moi-même.
Par ses exploits, par sa valeur,
Il mérite un pareil honneur.

CHŒUR.

De ce guerrier que chacun aime
Célébrons le bonheur suprême,
Et le grand prince dont le cœur
Sait ainsi payer la valeur.

MADEMOISELLE DE WEDEL, bas au prince de Neubourg.

A merveille!... Tous les jours nouveaux progrès; mais vous n'avez pas encore pensé à demander des nouvelles de Son Altesse.

LE PRINCE, de même.

Étourdi que je suis! (Haut, à la princesse.) Votre Altesse ne s'est pas ressentie de l'accident de ce matin?

LA PRINCESSE.

Non; j'ai eu plus de peur que de mal. Mais comment tout cela s'est-il passé? et quel est donc mon libérateur?

LE PRINCE.

Je voudrais pouvoir vous dire que c'est moi; mais j'ai, au contraire, une peur horrible que cet accident-là ne soit de ma façon; et j'en suis d'autant plus désolé que j'avais promis à la baronne de Wedel de ne pas faire une seule gaucherie d'aujourd'hui. J'étais penché sur le traîneau de Votre Altesse que je conduisais; et dans le moment vous m'avez dit : Prince de Neubourg, j'ai besoin de vous voir et de vous parler.

M. DE LINSBERG, vivement.

Ah! Son Altesse vous disait...

LE PRINCE.

Ce sont ses propres paroles, et j'écoutais si attentivement que je n'ai plus pensé au traîneau, qui s'est dirigé tout seul; et, ma foi, sans monsieur de Linsberg... car c'est lui, vous ne vous en doutiez pas, c'est lui qui a encore remporté tout l'honneur de cette expédition navale; ce qui est fort beau, surtout pour un général de cavalerie.

M. DE LINSBERG, regardant la princesse.

Je suis fâché, Monseigneur, que cet accident ait interrompu votre conversation avec Son Altesse.

LA PRINCESSE.

Un pareil entretien n'avait rien de bien intéressant.

LE PRINCE.

N'est-ce pas? et puis cela se retrouvera; vous me l'avez promis?

LA PRINCESSE, embarrassée.

Oh! certainement... il est fort indifférent que ce soit... Mais qu'avez-vous, monsieur de Linsberg? vous paraissez souffrir; peut-être est-ce de ce matin?

M. DE LINSBERG.

Votre Altesse est trop bonne de daigner s'en apercevoir; qu'importe?

LA PRINCESSE.

On ouvre chez le grand-duc. (A Linsberg qui fait un mouvement pour sortir.) Ne venez-vous pas lui faire votre cour?

M. DE LINSBERG.

Oui, Madame. (A part.) Je veux tout examiner, ne pas les perdre de vue! Fut-il jamais une situation pareille à la mienne! être mari, être jaloux et ne pouvoir se plaindre!

MADEMOISELLE DE WEDEL, à qui le prince offre la main.

A quoi pensez-vous donc? La main à Son Altesse!

LE PRINCE.

Dieu! quelle faute!

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Et de deux! (Le prince de Neubourg se précipite vers la princesse, et lui offre sa main; en ce moment, Linsberg, qui présentait la sienne, la retire en s'inclinant respectueusement.)

M. DE LINSBERG, à part.

Jusqu'à l'étiquette qui conspire contre moi! (Ils sortent tous par la porte à droite du spectateur.)

## SCÈNE VI.

MADEMOISELLE DE WEDEL, seule, regardant sortir Linsberg.

RÉCITATIF.

Des succès de Linsberg que mon âme est ravie!
Mais n'a-t-il pas déjà trop de place en mon cœur?
Non, non, je ne serai jamais que son amie :
Ce titre seul suffit à mon bonheur.

AIR.

Tendre amitié, ton flambeau tutélaire
Vaut mieux pour nous que celui des amours!
Sans nous tromper il nous éclaire,
Et brille encor, même après nos beaux jours.
Combien de fois Linsberg sécha mes larmes,
Dont personne n'avait pitié,
De mes plaisirs il augmentait les charmes,
De mes chagrins il prenait la moitié.
Tendre amitié, ton flambeau tutélaire
Vaut mieux pour nous que celui des amours!
Sans nous tromper il nous éclaire,
Et brille encor, même après nos beaux jours.
Mais quand j'y pense, cependant,
Si mon ami devenait un amant...
Chassons cette vaine folie,
Reprenons ma gaîté chérie :

Sans lui plus d'un adorateur
Déjà se dispute mon cœur.
Coquette, légère et frivole,
Je veux que Linsberg soit puni;
Tous les amants que je désole
Vont aujourd'hui payer pour lui.

## SCÈNE VII.

MADEMOISELLE DE WEDEL, LINSBERG, sortant de chez le grand-duc, d'un air agité.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh! mon Dieu! qu'avez-vous donc?...

M. DE LINSBERG.

Rien. Je vous quitte; je m'éloigne!

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Qu'est-il donc arrivé?

M. DE LINSBERG.

Je ne sais; mais c'est un parti pris. Le prince de Neubourg ne quitte pas Son Altesse, il est sans cesse auprès d'elle. (A part.) Et ce M. de Valborn, qui semblait prendre plaisir à me le faire remarquer. (Haut.) Enfin, dans un moment où de nouveau la princesse lui présentait la main, je l'ai vu distinctement, il a osé la porter à ses lèvres!

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Au fait, c'est peu convenable; mais on peut lui pardonner.

M. DE LINSBERG.

Lui pardonner! Je me suis élancé vers lui...

MADEMOISELLE DE WEDEL, vivement.

Hé! pourquoi donc, Monsieur? qu'est-ce que cela vous fait?

M. DE LINSBERG.

Qui? moi? je l'ignore. Mais enfin dans ce mouvement j'ai heurté par mégarde M. de Valborn, qui sans doute s'en est formalisé : je ne sais ce que je lui ai répondu; mais c'est sur lui qu'est retombé mon ressentiment. Je n'étais plus à moi.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

O ciel! vous l'avez défié?

M. DE LINSBERG.

Je le crois...

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Devant des femmes! devant la princesse!

M. DE LINSBERG.

Devant le monde entier.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Manquer à ce point de respect!

M. DE LINSBERG.

Je me suis aperçu de ma faute à l'air sévère du grand-duc, aux murmures des courtisans; mais il était trop tard, la princesse m'avait donné l'ordre de sortir de sa présence.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Pouvait-elle faire autrement?

M. DE LINSBERG.

Je le sais. (Regardant dans le fond.) C'est M. de Valborn.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Grand Dieu! qu'allez-vous faire?

M. DE LINSBERG.

Rien, je vous le promets; m'informer seulement de ce qui s'est passé.

## SCÈNE VIII.

Les précédents, M. DE VALBORN.

M. DE VALBORN.

Mademoiselle de Wedel, la princesse va se retirer dans son appartement et vous a fait demander.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Je me rends auprès de Son Altesse. (Fausse sortie... Elle entre dans l'appartement à gauche, et reparaît de temps en temps.)

M. DE VALBORN.

Je suis désolé, monsieur le comte, d'avoir de mauvaises nouvelles à vous annoncer. Jamais, je crois, le grand-duc, dont vous étiez le favori, ne s'est montré aussi sévère. Mais sans doute la vue de sa fille...

M. DE LINSBERG.

Quoi! la princesse...

M. DE VALBORN.

Elle était tellement indignée, que j'ai vu des larmes dans ses yeux. Aussi le grand-duc, qui l'adore, a partagé son ressentiment; et, sans les instances de vos amis, peut-être n'eût-il pas borné à six mois d'exil...

M. DE LINSBERG.

Je vous entends; mais je m'étonne que ce soit vous, Monsieur, qu'il ait chargé de me l'apprendre.

M. DE VALBORN.

Je suis venu de moi-même, Monsieur, nous avions à reprendre une conversation que la présence de Son Altesse a interrompue, et je suis maintenant aux ordres de M. de Linsberg.

M. DE LINSBERG.

Je compte ce soir me promener dans le parc; aurai-je l'honneur de vous y rencontrer?

M. DE VALBORN.

Ce soir, non; vous savez que c'est la fête de Son Altesse, et qu'il y a un grand bal. Mon devoir m'oblige d'y paraître, (Avec intention.) moi qui n'ai pas la même liberté que vous.

M. DE LINSBERG.

Il suffit. A demain donc, le plus tôt possible.

M. DE VALBORN.

A demain. (Il sort.)

## SCÈNE IX.

### M. DE LINSBERG, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh bien!...

M. DE LINSBERG.

Quoi! vous étiez encore là?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oui, parlez; que vous a-t-il dit?

M. DE LINSBERG.

Pendant six mois l'on m'exile de la cour.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Ah! voilà ce que je craignais.

M. DE LINSBERG, à part.

Elle pleurait; et c'est moi qui l'afflige, qui l'outrage! mais partir sans la voir, sans me justifier! (Haut.) Baronne, conduisez-moi vers elle; il faut que je la voie, que je lui parle.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Y pensez-vous? ne vous a-t-on pas donné l'ordre de vous éloigner?

M. DE LINSBERG.

Oui, sans doute; aussi je veux lui parler; mais à elle seule.

MADEMOISELLE DE WEDEL, d'un air étonné.

Ernest, Ernest, vous n'y êtes plus. Un entretien particulier, quand elle vous a banni de sa présence!

M. DE LINSBERG.

Oui, oui, vous avez raison; je ne sais ce que je veux.

RÉCITATIF.

O ciel! après trois mois d'absence...
Sans pouvoir lui parler, m'éloigner de ces lieux!
Et dévorer encor mes chagrins en silence!
Ah! plaignez-moi! je suis bien malheureux!

DUO.

Il faut partir,
Partir encore!
Hélas! j'ignore
Mon avenir.
(A part.)
Mais auprès d'elle
Mon cœur fidèle
Reste en ce lieu.
Adieu! adieu!

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh quoi! partir,
Partir encore!
Hélas! j'ignore
Notre avenir!
Mais un cœur tendre,
Pour vous défendre,
Reste en ce lieu.
Adieu! adieu!

M. DE LINSBERG.

Quoi! me bannir de sa présence!

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Qu'avez-vous fait? quelle imprudence!

M. DE LINSBERG.

Hélas! mon crime est bien plus grand.
(A part.)
O Louise! ô ma noble épouse!
J'ai pu, dans ma fureur jalouse,
Te soupçonner un seul instant;
J'ai mérité mon châtiment.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Il faut partir,
Partir encore !
Hélas ! j'ignore
Mon avenir !
Mais un cœur tendre,
Pour me défendre,
Reste en ce lieu,
Adieu ! adieu !

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh quoi ! partir,
Partir encore !
Hélas ! j'ignore
Notre avenir !
Mais un cœur tendre,
Pour vous défendre,
Reste en ce lieu.
Adieu ! adieu !

(Linsberg sort par le fond, et mademoiselle de Wedel par la gauche du spectateur.)

---

# ACTE II.

Même décor.

—

## SCÈNE PREMIÈRE.

WILHEM, GARCONS JARDINIERS, DOMESTIQUES, HOMMES ET FEMMES du château, entrant par le fond.

CHŒUR.

De fleurs et de festons
Décorons ces salons ;
Pour cette auguste fête,
Amis, que tout s'apprête ;
Et que tout vienne offrir
L'image du plaisir.

WILHEM.

Du bal déjà la salle est préparée ;
D'arbustes et de fleurs mes soins l'ont décorée.

Que ces grands seigneurs sont heureux!
Tous les plaisirs sont faits pour eux :
C' matin un' cours' magnifique,
Maint'nant des dans's, d' la musique.
(A voix basse.)
Mais écoutez-moi bien. Tantôt l'on a laissé
Ces traîneaux sur le lac glacé,
Et nous pourrions, pendant la fête,
Nous donner en cachette
Un plaisir de grand seigneur.

TOUS.

Un plaisir de grand seigneur!

WILHEM, à une des jeunes filles.

De vous conduir' j'aurai l'honneur;
Ne craignez rien, jeune fillette,
Et comme dit la chansonnette...

TOUS.

Voyons, voyons, que dit la chansonnette...

COUPLETS.

WILHEM.

PREMIER COUPLET.

Lorsque l'hiver enchaîne les flots,
Jeunes beautés, avec audace,
Accourez à ces plaisirs nouveaux :
L'Amour peut guider vos traîneaux;
Nul danger ne vous menace.
Mais il est au printemps
Des périls bien plus grands!
Près de vous quand avec grâce
Un danseur vient soudain
Vous présenter la main.
Ma Suzon,
Ma Lison,
Pour danser,
Pour valser,
Ne va pas te presser.
Il est plus dangereux de glisser
Sur le gazon que sur la glace,
Il est trop dangereux de glisser;
Fillettes, craignez de danser.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand, sur la glace, en traîneau brillant,
Gaîment on passe et l'on repasse,

Si parfois arrive un accident,
On se relève promptement!
Sans danger l'on se ramasse.
Mais sur l'herbe, en dansant,
Ah! c'est bien différent!
Du faux pas qui la menace,
Une fillette, hélas!
Ne se relève pas.
Ma Suzon,
Ma Lison, etc., etc.

TROISIÈME COUPLET.

Sans te troubler, laisse, vieux mari,
Ta femme courir sur la glace :
L'Amour n'est là qu'un enfant transi;
Ailleurs il est plus dégourdi :
C'est au bois qu'il vous menace.
Qu'un tendron imprudent
Fasse un' chute en dansant.
Pour l'époux quelle disgrâce!
Car c'est lui, tout à coup,
Qui reçoit le contre-coup.
Ma Suzon,
Ma Lison, etc., etc.
Mais taisons-nous, faisons silence.
C'est le grand-duc qui s'avance.

CHŒUR.

C'est lui-même! c'est monseigneur!

WILHEM.

Vite à l'ouvrage, et tous avec ardeur...

REPRISE DU CHŒUR.

De fleurs et de festons
Décorons ces salons ;
Pour cette auguste fête,
Amis, que tout s'apprête;
Et que tout vienne offrir
L'image du plaisir.

(Sur la ritournelle ils saluent le grand-duc qui entre, et qui de la main leur fait signe de se retirer.)

## SCÈNE II.

LE GRAND-DUC, LE PRINCE DE NEUBOURG, qui sont entrés ensemble par la gauche du spectateur.

LE GRAND-DUC.

Je vous le répète, prince de Neubourg, c'est contre mon gré; mais puisque vous l'exigez...

LE PRINCE.

Oui, sans doute, je me suis déjà brouillé avec la princesse, et je crois, Monseigneur, que j'aurais aussi le courage de me fâcher avec Votre Altesse, si elle me refusait la grâce que je lui demande.

LE GRAND-DUC, souriant.

Je vois qu'il est bon d'être de vos amis : Linsberg restera. Qu'il vienne aujourd'hui seulement, quand nous serons tous ici réunis, faire des excuses à ma fille, et que pendant huit ou dix jours il s'abstienne de paraître devant elle.

LE PRINCE.

Je vous remercie, Monseigneur, je n'attendais pas moins de Votre Altesse; et la preuve, c'est que d'avance j'avais fais prévenir M. de Linsberg de se rendre auprès de moi.

LE GRAND-DUC, souriant.

A la honne heure! ce qui m'inquiète maintenant, c'est votre réconciliation avec ma fille : je crois cependant que ce n'est pas impossible, et qu'un simple billet, quelques phrases de galanterie...

LE PRINCE.

Des phrases de galanterie! Vous trouvez cela facile?

LE GRAND-DUC.

Pour vous, sans doute, qui êtes toujours d'une recherche, d'une attention!... Je n'en veux d'autres preuves que ce que je vois. (Regardant autour de lui.) Des fleurs nouvelles dans le mois de janvier ! voilà qui est admirable!

LE PRINCE.

Vous trouvez... J'en suis enchanté! C'est une idée de mademoiselle de Wedel; car pour moi je ne me serais jamais avisé de dévaster toutes les serres des environs pour offrir à ces dames des roses au milieu de l'hiver. J'avoue que j'aurais eu la patience et la bonhomie d'attendre le printemps.

LE GRAND-DUC.

Adieu, prince ; à tantôt. Vous viendrez me prendre pour la fête ; je vous attendrai. (Il sort par la droite.)

## SCÈNE III.

LE PRINCE, seul, s'approchant de la table.

Allons donc, puisqu'il le faut, essayons une épître de réconciliation : j'aimerais autant avoir à faire un traité de paix : il n'y a qu'à signer.

## SCÈNE IV.

LE PRINCE, M. DE LINSBERG.

M. DE LINSBERG, à part, dans le fond.

Quel peut être le motif du prince de Neubourg, en me priant de suspendre mon départ? aurait-il quelques soupçons? Eh bien ! tant mieux. Je le connais assez brave pour ne s'en rapporter qu'à lui-même du soin du venger une offense ; c'est tout ce que je demande.

LE PRINCE, déchirant une feuille de papier.

Je crois vraiment que je n'en viendrai jamais à bout. (Se levant et apercevant Linsberg.) Ah ! c'est vous, mon cher comte? venez donc? j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

M. DE LINSBERG.

A moi, Monseigneur !

LE PRINCE.

Vous ne quittez plus la cour... vous nous restez, on a obtenu votre grâce.

M. DE LINSBERG.

Et qui a donc osé la demander?

LE PRINCE.

Moi !

M. DE LINSBERG.

Vous, mon prince !

LE PRINCE.

Oh ! ce n'est pas sans peine ! J'ai eu une explication très-vive avec le grand-duc, et je suis sérieusement fâché avec la princesse.

M. DE LINSBERG, avec joie.

Il se pourrait !...

LE PRINCE.

C'est comme je vous le dis; mais j'ai déclaré que vous étiez mon ami, mon meilleur ami; que si vous partiez, je vous suivrais; et ma foi, mon cher, c'est arrangé; je reste, et vous aussi.

M. DE LINSBERG.

Comment, mon prince, il serait vrai! (A part.) Allons, il n'y a pas moyen de chercher querelle à un homme comme celui-là!

LE PRINCE.

On exige seulement que vous fassiez tantôt ici de légères excuses à Son Altesse, et que vous soyez huit ou dix jours sans vous présenter à la cour.

M. DE LINSBERG.

Grand Dieu! huit ou dix jours!

LE PRINCE.

Oui; ce n'est pas là le plus terrible, parce qu'il paraît que vous êtes comme moi, et que la cour ne vous amuse pas autrement. Ainsi, c'est toujours ça de gagné. Nous irons à la chasse, nous passerons des revues, nous commanderons des manœuvres, enfin, vous ne me quitterez pas d'un moment; en revanche, mon cher ami, il faut que vous me rendiez un service. J'exige votre parole.

M. DE LINSBERG, vivement.

Je vous la donne, Monseigneur. (A part.) Trop heureux de m'acquitter envers lui.

LE PRINCE.

Eh bien! mon cher, grâce à vous, me voilà brouillé avec la princesse; il faut qu'à votre tour vous nous raccommodiez.

M. DE LINSBERG.

Moi, Monseigneur?

LE PRINCE.

Oui; mes conseillers ont pensé pour moi à ce mariage, qui est en effet fort avantageux, puisqu'il réunirait en ma personne la maison de Souabe à celle de Neubourg; mais, par malheur, on ne peut se marier sans faire sa cour... Moi, je n'y entends rien, et, sans la petite baronne de Wedel qui a bien voulu me donner des leçons...

M. DE LINSBERG.

Ah! la baronne de Wedel...

LE PRINCE.

Oui, elle me fait répéter; et, si vous voulez que je vous le

dise, les répétitions m'amusent beaucoup plus que tout le reste! Mademoiselle de Wedel est peut-être la seule personne de la cour avec qui je sois à mon aise. J'arrive auprès d'elle triste, découragé; quand je la quitte, je suis toujours content de moi. Ses éloges m'enchantent, et j'ai même du plaisir à être grondé par elle... Ah! si c'était là la princesse, je ne serais pas embarrassé, et mon mariage serait déjà fait; mais l'aventure d'aujourd'hui va encore me reculer de quinze jours; et, si vous ne venez pas à mon secours, il n'y a pas de raison pour que cela finisse.

M. DE LINSBERG.

En s'adressant à moi, Votre Altesse oublie que d'ici à dix jours je ne puis me présenter devant la princesse; qu'il m'est impossible de la voir, de lui parler.

LE PRINCE.

Aussi n'est-ce pas là ce que je vous demande. Le grand-duc m'a conseillé d'écrire; mais c'est une chose terrible que cette lettre! Écoutez; (En confidence.) vous êtes un homme d'esprit et un homme d'honneur; on peut se fier à vous, et si vous le voulez, nous allons la composer ensemble.

M. DE LINSBERG, à part.

En vérité, voilà une amitié désespérante! (Haut.) Et d'ailleurs comment faire remettre ce billet à la princesse sans la compromettre?

LE PRINCE.

Dès que le grand-duc le permet, vous sentez qu'il y a mille moyens.

M. DE LINSBERG, inquiet.

Sans doute, par mademoiselle de Wedel?

LE PRINCE.

Y pensez-vous? charger cette enfant d'un pareil message! Mettez-vous là et écrivez, c'est tout ce que je demande.

M. DE LINSBERG, à part.

Comment le refuser? et que dira Louise, en voyant cette écriture qu'elle connaît si bien. (Il se met à la table.)

## SCÈNE V.

LE PRINCE DE NEUBOURG, LINSBERG, à la table, écrivant, WILHEM, entrant par une des portes du fond et tenant une corbeille de fleurs.

LE PRINCE.

Ah! c'est toi, Wilhem; attends-moi. (Allant à Linsberg.) Allez

toujours, je suis à vous; surtout rien de langoureux, parce que ce n'est pas mon genre.

M. DE LINSBERG.

J'aimerais mieux que Votre Altesse daignât me dicter.

LE PRINCE.

Non : j'ai beaucoup plus de confiance dans vos talents que dans les miens. J'oubliais de vous dire que la princesse m'avait demandé ce matin un moment d'entretien.

M. DE LINSBERG.

Oui, je le sais.

LE PRINCE.

Vous pouvez lui rappeler cela. (A Wilhem.) Eh bien! mon garçon, mes ordres sont-ils exécutés?

WILHEM.

Vous le voyez, Monseigneur; et certainement des bouquets comme ceux-là dans cette saison, il y a de quoi faire de l'honneur à un jardidier.

LE PRINCE.

C'est toi qui es le jardinier du château?

WILHEM.

Non, Monseigneur, je ne suis encore que sous-jardinier, et je venons demander à Votre Altesse s'il n'y a pas moyen de supplanter sti-là qui est en chef et de me mettre à sa place.

LE PRINCE.

Ah! tu as de l'ambition?

WILHEM.

Oh! une ambition d'enragé! ça, je peux ben m'en vanter; j'en-ai comme un chambellan; v'là pas plus de quinze jours que maître Pierre m'a fait entrer dans les potagers de Son Altesse, et je voudrais déjà me pousser dans les jardins d'agrément, les cascades, les labyrinthes, parce qu'il n'y a que cela pour arriver.

LE PRINCE.

Oui, je vois que tu es pour les chemins tortueux; car il me semble que ce maître Pierre qui t'a fait entrer ici est celui que tu voudrais supplanter.

WILHEM.

Comme de juste! v'là quinze ans qu'il y est, et moi j'arrivons, c'est à mon tour.

TRIO.

M. DE LINSBERG, qui pendant ce temps a écrit, se lève et présente la lettre au prince.

Voici ce que je viens d'écrire ;
Monseigneur voudrait-il le lire ?

LE PRINCE.

C'est bien ; je m'en rapporte à vous :
Ces billets se ressemblent tous.

(Il prend le papier, et au moment où il va y jeter les yeux, il aperçoit la corbeille de roses que tient Wilhem, et, comme frappé d'une idée soudaine, il dit à M. de Linsberg, en lui montrant les roses.)

Eh mais !... voici, pour porter un message,
Un confident et galant et discret!

M. DE LINSBERG.

Eh quoi! Votre Altesse voudrait...

LE PRINCE, vivement.

Ajoutez les phrases d'usage,
Et fermez vite ce billet.

M. DE LINSBERG, s'approchant de la table, et tournant le dos au prince.

Ah! grand Dieu! quel projet!

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Cet heureux artifice
Peut réussir, je croi.
O fortune propice !
Protége-moi!

WILHEM, au prince.

Pour que je réussisse
Il m' faut d' l'appui, je croi.
Ah! soyez-moi propice,
Protégez-moi !

LE PRINCE.

Ce galant artifice
Lui plaira, je le croi.
Amour, sois-moi propice,
Protége-moi !

(Après cet ensemble, M. de Linsberg déchire la lettre qu'il vient de faire, et écrit à la hâte quelques lignes sur une feuille de papier qu'il ploie, et à laquelle il met un pain à cacheter.)

LE PRINCE, à Wilhem.

Eh bien ! sans déplacer personne,
Je veux, Wilhem, te rendre heureux.

WILHEM.

Si c'est possibl'! J'ai l'âme bonne,
Et je ne demande pas mieux.
Aussi c'est sur vous que je compte;
Parlez, disposez d' mes talents.

(M. de Linsberg s'approche, et remet la lettre au prince.)

LE PRINCE.

C'est merveille. Mon cher comte,
Recevez mes remercîments.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG, avant de sortir et regardant toujours la lettre.

Cet heureux artifice
Peut réussir, je croi.
O fortune propice,
Protége-moi!

WILHEM.

Pour que je réussisse
Il m' faut d' l'appui, je croi.
Ah! soyez-moi propice,
Protégez-moi!

LE PRINCE.

Ce galant artifice
Lui plaira, je le croi.
Amour, sois-moi propice,
Protége-moi!

(Linsberg sort par le fond.)

## SCÈNE VI.

### LE PRINCE, WILHEM.

LE PRINCE, à Wilhem.

Ecoute ce que je vais te dire : tu remettras à chacune des dames d'honneur de la princesse un de ces bouquets pour le bal de ce soir, et celui-ci, cette touffe de roses, (Cachant la lettre entre les fleurs.) sera pour la princesse : tu entends bien?

WILHEM.

Oui, Monseigneur. Dirai-je de quelle part?

LE PRINCE.

Eh non! (Montrant la lettre en souriant.) elle le verra bien. D'ailleurs, quel autre que moi oserait...

WILHEM.

Et y aura-t-il une réponse?

LE PRINCE.

Réponse? je n'en sais rien. Eh mais! je n'y avais pas pensé. Il faut savoir ce que je demande. (Rouvrant la lettre.) Voyons. Hum! hum! il me semblait d'abord qu'il y en avait plus long. (Lisant.) « Grâce, grâce, Madame; si vous saviez combien je vous « aime, et combien je suis malheureux de vous avoir déplu! » *De vous avoir déplu!* Voilà de ces phrases que je craignais, et dont je lui parlais tout à l'heure; ça ne dit rien, et ça ne va pas au fait. (Continuant.) « Si je ne vous suis pas le plus indiffé- « rent des hommes, si notre union ne vous est pas odieuse, dai- « gnez m'accorder, après le bal, un instant d'entretien. » (Il s'arrête étonné.) Hein! moi qui lui reprochais d'être trop respectueux! il me semble, au contraire, qu'il me fait aller un peu vite. (Continuant.) « Si vous accueillez ma demande, laissez tom- « ber tantôt votre bouquet devant moi, et je comprendrai que « Louise me pardonne. » Allons, allons, voilà qui est plus galant; parce qu'au fait, ce bouquet qui servira de réponse... C'est assez hardi, mais ce n'est pas mal, je suis content de mon secrétaire. Après tout, qu'est-ce que je risque? La princesse m'avait demandé un entretien; c'est celui-là que je lui indique; et si on me refuse, si, comme je le crois bien, le bouquet reste en place, nous serons aussi avancés qu'auparavant; nous en serons quittes pour continuer une guerre d'observation. (Remettant la lettre dans le bouquet et le donnant à Wilhem.) Le sort en est jeté. Tu attendras ici la princesse sur son passage, et tu lui remettras ce bouquet sans rien dire.

WILHEM.

Oui, Monseigneur.

LE PRINCE.

Et il n'y a pas de réponse.

WILHEM.

Non, Monseigneur. Et tenez, je croyons que v'là Son Altesse qui veniont de ce côté.

LE PRINCE.

Eh, mon Dieu! déjà! Et le grand-duc qui m'attend; courons le rejoindre. (Il sort par la porte à droite des spectateurs.)

## SCÈNE VII.

WILHEM, qui se tient à l'écart; LA PRINCESSE, en robe de bal et en grande parure; LA COMTESSE DE DRAKENBACK, qui entre derrière la princesse.

LA PRINCESSE, à part.

L'ingrat! oser me soupçonner! lorsque j'ai tout sacrifié pour

lui; et le plus cruel encore, il me force, moi, à l'éloigner, à le bannir!

WILHEM, s'avançant.

Je demandons bien des excuses à Votre Altesse si j'osons l'interrompre. Ce sont des fleurs que je venions lui offrir.

LA COMTESSE.

En effet, Madame, des fleurs dans cette saison!

LA PRINCESSE.

Oui, elles sont fort belles.

WILHEM.

Oh! elles sont encore plus étonnantes que vous ne le croyez.

LA PRINCESSE.

Que veut-il dire avec ses signes?

WILHEM.

Et v'là un bouquet de roses dont Votre Altesse me dira des nouvelles.

LA PRINCESSE, apercevant la lettre qui est dans les roses.

Qu'ai-je vu? (A part.) C'est de lui. (Froidement, et prenant le bouquet.) C'est bien, je l'accepte et je reconnaîtrai cette attention.

WILHEM.

C'est que Votre Altesse ne se doute pas...

LA PRINCESSE.

C'est bon, c'est bon; pose là cette corbeille, et laisse-nous.

LA COMTESSE.

Hé bien! n'as-tu pas entendu Son Altesse?

WILHEM.

Il n'y a pas de doute; c'est au contraire Son Altesse qui ne m'entend pas. (A part.) Ça m'est égal; v'là toujours ma commission faite, arrivera ce qu'il pourra. (Il sort.)

## SCÈNE VIII.

### LA PRINCESSE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Voilà un jardinier fort extraordinaire.

LA PRINCESSE.

Il s'attendait à quelque récompense, que je lui enverrai plus tard.

LA COMTESSE.

Est-ce que Votre Altesse ne se dispose pas à passer dans la salle du bal?

LA PRINCESSE.

J'y vais. Avertissez mademoiselle de Wedel et ces dames.

LA COMTESSE.

Elles y sont déjà.

LA PRINCESSE.

Ah! c'est bien. Donnez-moi un autre éventail et des gants; ceux-là ne me conviennent pas.

## SCÈNE IX.

LA PRINCESSE, seule, prenant la lettre, l'ouvrant vivement, et la parcourant tout bas.

« ... Malheureux de vous avoir déplu... » Il est malheureux, et moi, donc! (Continuant à lire tout bas, et s'interrompant.) Non, non, certainement, je ne lui accorderai pas; il n'en est pas digne. Mais quelle imprudence! oser confier un pareil secret à ce jardinier! ah! je ne le reconnais pas. (Elle cache la lettre dans son sein.)

## SCÈNE X.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE, rentrant avec des gants et un éventail qu'elle remet à la princesse.

LA COMTESSE.

Votre Altesse est-elle contente de sa toilette?

LA PRINCESSE, mettant ses gants et arrangeant le bouquet à son côté.

Oui, oui; c'est fort bien.

LA COMTESSE.

Votre Altesse veut-elle que j'attache ce bouquet?

LA PRINCESSE.

Non, c'est inutile. On vient.

## SCÈNE XI.

Les précédents, LE GRAND-DUC, M. DE VALBORN, LE PRINCE DE NEUBOURG, MADEMOISELLE DE WEDEL, seigneurs et dames de la cour.

CHOEUR.

C'est par vous, aimable princesse,
Que le bonheur règne en ces lieux,
Vous devez à notre tendresse
Et ces hommages et ces vœux.

LE GRAND-DUC, à la princesse.

Oui, pour que la fête commence,

On n'attend plus que ta présence.

LA PRINCESSE.

Mon père, je suis vos pas.

(Regardant autour d'elle avec inquiétude.)

Non, je ne le vois pas.

(Avec un mouvement de joie.)

C'est lui...

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LINSBERG.

M. DE VALBORN, bas, à la comtesse.

Quoi? dans ces lieux, aux regards de son maître,
Le comte ose reparaître!

LA COMTESSE, de même.

Monseigneur l'a voulu... nous allons, sans pitié,
Voir son orgueil humilié.

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
M'enchante aujourd'hui.

M. DE LINSBERG.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

LE GRAND-DUC, regardant le prince.

Je tremble... j'espère.
A ma fille s'il peut plaire,
Mon plan a réussi.

VALBORN ET LA COMTESSE.

Qu'il tremble!... j'espère
Bientôt, par mon savoir-faire,
Perdre le favori.

M. DE LINSBERG, sur un signe du grand-duc, s'avançant respectueusement près de la princesse.

D'un insensé, d'un téméraire,
Daignez, princesse, accueillir la prière!
Excusez un instant d'oubli,
Dont son cœur est déjà puni.

(La princesse reste immobile et sans le regarder.)

Mais je vois, à votre silence,

Que vous ne sauriez pardonner ;
Hélas! et de votre présence
Pour jamais il faut m'éloigner.

(Il fait un pas pour se retirer... La princesse détache doucement son bouquet avec sa main gauche, et le laisse tomber en ce moment.)

LE PRINCE, qui a suivi tous ses mouvements.)

Quel bonheur! elle y consent!
A mes vœux on daigne se rendre.

M. DE LINSBERG, à part.

Quel bonheur! elle y consent!
Cette nuit elle va m'entendre.

LA COMTESSE, qui, au moment où le bouquet est tombé, s'est précipitée pour le ramasser, le rend à la princesse.

Je l'avais dit; mais Votre Altesse
N'a pas voulu qu'on l'attachât.

LE PRINCE.

Oui, de cette fête, princesse,
Vos attraits vont doubler l'éclat.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS ET LA COMTESSE.

Ah! pour moi je suis d'une ivresse!
On éloigne le favori.

M. DE LINSBERG.

Ah! rien n'égale mon ivresse!
A me voir elle a consenti.

LE PRINCE.

Ah! rien n'égale mon ivresse!
Notre projet a réussi.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Je n'ai jamais vu la princesse
Aussi sévère qu'aujourd'hui.

M. DE LINSBERG, à part.

Cette nuit!

LE PRINCE, de même.

Cette nuit!

LA PRINCESSE, de même.

Cette nuit!

LE PRINCE ET M. DE LINSBERG.

Ah! c'est charmant!

LA PRINCESSE.

Ah! mon cœur tremble en y pensant.

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Je tremble... j'espère.
Mais d'où vient la colère
Qu'elle a contre lui?

LE GRAND-DUC.

Je tremble... j'espère.
A ma fille il doit plaire;
Mon plan a réussi.

LA PRINCESSE.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

M. DE LINSBERG.

Je tremble... j'espère.
Ce projet téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

LE PRINCE.

Je tremble!... j'espère.
Ce projet téméraire
M'enchante aujourd'hui.

WALBORN ET LA COMTESSE.

Qu'il tremble... j'espère
Bientôt, par mon savoir-faire,
Perdre le favori.

(Le grand-duc donne la main à la princesse, le prince de Neubourg à mademoiselle de Wedel. Ils entrent tous par la porte à gauche, et M. de Linsberg sort par le fond.)

---

# ACTE III.

L'appartement de la princesse. Le décor est entièrement fermé. Tout le fond du théâtre est occupé par trois grandes croisées à vitraux gothiques. Au second plan, deux portes latérales; et à droite, sur le premier plan, une plus petite porte qui est censée celle d'un cabinet.

—

## SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, LA COMTESSE DE DRAKENBACK,

PLUSIEURS FEMMES.

(La princesse est devant sa toilette, entourée de ses dames d'honneur, qui s'occupent à la déshabiller. La robe de bal que la princesse vient de quitter est étendue sur un fauteuil.)

LA PRINCESSE.

Je vous remercie, Mesdames; que je ne vous retienne pas davantage. Il doit être tard, n'est-il pas vrai?...

LA COMTESSE.

Mais non, Madame, minuit vient à peine de sonner.

LA PRINCESSE.

Minuit! Il n'est que minuit?

LA COMTESSE.

Sans doute. A peine le grand-duc était-il rentré dans ses appartements, que Votre Altesse a quitté la salle du bal... Une fête qui n'était donnée que pour elle!...

LA PRINCESSE.

Il suffit, comtesse, il suffit; je ne me sens pas très-bien, et vous me feriez plaisir de vous retirer.

LA COMTESSE.

Votre Altesse n'y pense pas : mon devoir est de ne point la quitter, et je passerai la nuit auprès d'elle.

LA PRINCESSE.

Du tout; je ne le souffrirai pas; et, très-sérieusement, ce serait me contrarier.

LA COMTESSE.

Puisque Votre Altesse l'exige, je rentre dans mon appartement; mais je ne me coucherai pas, et au moindre bruit...

LA PRINCESSE.

Mais voilà qui est encore pis; pour vous fatiguer, vous rendre malade; je vous défends de veiller, je veux que vous dormiez, entendez-vous, je le veux.

LA COMTESSE.

Dès que Votre Altesse l'ordonne... (Bas, aux autres dames.) C'est égal, j'avertirai la baronne de Wedel, c'est elle qui doit être de service.

LA PRINCESSE.

Bonsoir, Mesdames. (La comtesse et les autres dames font la révérence, et sortent en emportant la robe de la princesse.)

## SCÈNE II.

LA PRINCESSE, seule, près de la porte.

Bien, elles s'éloignent. J'entend ouvrir leurs appartements; car c'est un fait exprès, ils donnent tous sur le corridor. Allons, elles causent encore; leurs bonsoirs n'en finissent pas.

Grâce au ciel, toutes les portes se referment. Ah! mon Dieu! qu'on a de peine à être seule !

ROMANCE.

Dans ce palais on m'entoure, on m'adore :
De tant de soins comment me délivrer ?
Le cœur chagrin, il faut sourire encore :
Fille de roi n'a pas droit de pleurer.
O toi ! l'objet d'une ardeur légitime,
Cache-leur bien que tu m'as su charmer :
De mon amour ils te feraient un crime,
Fille de roi n'a pas le droit d'aimer.

Il va venir! Mon ami! mon Ernest! je vais donc te voir! mais à quel prix?... Il m'a fallu trahir mon secret, le confier à quelqu'un, et ce n'était pas à mon père! Pauvre baronne de Wedel! lorsqu'elle a appris que le comte de Linsberg était mon époux, quelle a été sa surprise! Oh! je le vois maintenant, et j'aurais dû m'en douter, elle était bien près de l'aimer. Chère Mathilde! avec quel zèle elle a promis de me servir!... mais pourra-t-elle rejoindre le comte de Linsberg? pourra-t-elle lui faire parvenir cette clé! et s'il était découvert? si on le voyait entrer et sortir de mon appartement? Quelle imprudence! exposer à la fois mon repos, mon honneur, mon existence!... Oui, mais je vais le voir! Il me semble qu'on marche dans ce corridor. Écoutons. Ah! comme mon cœur bat!... c'est lui! c'est Ernest! Courons lui ouvrir. (Elle ouvre la porte et s'écrie avec expression.) Ah! mon ami!... Ciel! mon père!...

## SCÈNE III.

### LA PRINCESSE, LE GRAND-DUC.

LE GRAND-DUC.

Je vois ta surprise, tu ne m'attendais pas à une heure semblable; mais j'ai aperçu de la lumière dans ton appartement, et comme je voulais te parler demain matin d'une affaire importante qui nous intéresse tous les deux, je n'ai pas eu la patience d'attendre.

LA PRINCESSE, à part.

Et lui qui va venir! Je suis perdue!...

LE GRAND-DUC.

Prends ce fauteuil... Oui... Comme tu me regardes!.. Prends ce fauteuil... et causons de bonne amitié. (S'asseyant.) Sais-tu

que je suis enchanté de mon idée? c'est une bonne fortune de pouvoir te parler librement et sans témoin; aussi je suis décidé à en profiter, et nous allons avoir une longue conférence... Eh bien! qu'as-tu donc?

LA PRINCESSE, assise et prêtant l'oreille du côté de la porte à droite.

Rien. J'avais cru entendre...

LE GRAND-DUC.

Sois tranquille; qui veux-tu qui vienne ici à cette heure? Tu te doutes bien que je veux te parler du prince de Neubourg : il t'aime beaucoup, tu le sais. Ne serait-il pas convenable d'abréger le temps de son épreuve et de lui déclarer franchement tes sentiments?

LA PRINCESSE, sans l'écouter, et regardant autour d'elle.

Oui... oui... Certainement je pense comme vous. (A part.) Ah! combien je souffre!

LE GRAND-DUC, souriant.

Comment, il serait vrai! Eh bien! je ne t'aurais pas crue aussi raisonnable, ni aussi disposée à m'obéir.

LA PRINCESSE, se levant de son fauteuil.

Moi! ah! croyez que désormais rien n'égalera ma soumission, mon obéissance.

LE GRAND-DUC.

Eh! mais, je n'en ai jamais douté. (Se levant aussi.) Je craignais seulement que tu ne voulusses différer, demander du temps; mais puisque tu consens, demain je déclarerai publiquement ton mariage avec le prince de Neubourg.

LA PRINCESSE.

O ciel! que dites-vous?

LE GRAND-DUC.

Tu viens toi-même de m'y autoriser, et j'ai ta parole.

LA PRINCESSE.

Qui? moi! j'ai pu promettre?... Ah! si votre fille vous est chère, je vous prie, je vous supplie...

MORCEAU D'ENSEMBLE.

(Léger bruit indiqué par l'orchestre.)

LA PRINCESSE, écoutant.

O ciel!

LE GRAND-DUC.

Quelle frayeur t'agite?
Te voilà tremblante, interdite!
D'où vient le trouble où je te vois?

LA PRINCESSE, écoutant toujours.

C'en est fait... oui, oui, cette fois
Je ne me trompe pas, et tout mon sang se glace.
On vient... ah! l'on vient! grâce!
Oui, mon père, quand vous saurez!

LE GRAND-DUC.

Par la terreur vos traits sont altérés.
Parlez!

LA PRINCESSE.

C'est moi, c'est moi, mon père,
Qui mérite votre colère!

LE GRAND-DUC.

Que dites-vous?

(La porte à droite s'ouvre.)

LA PRINCESSE.

(A part.)

Apprenez... Dieux,
Ce n'est pas lui!

## SCÈNE IV.

Les précédents, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Monseigneur en ces lieux!

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Quel destin tutélaire
L'envoie auprès de moi
Ah! cachons à mon père
Mon trouble et mon effroi.

MADEMOISELLE DE

Quel est donc ce mystère?
(A la princesse.)
Ne craignez rien, c'est moi!
Cachez aux yeux d'un père
Ce trouble et cet effroi.

LE GRAND-DUC.

Quel est donc ce mystère?
(Regardant mademoiselle de Wedel.)
Taisons-nous, je le doi;
Mais je saurai, j'espère,
D'où venait cet effroi.

(A mademoiselle de Wedel.)
Vous, baronne, chez la princesse !
Qui vous amène, à cette heure, en ces lieux ?

MADEMOISELLE DE WEDEL, au grand-duc.
Nous entendions du bruit chez Son Altesse.
Craignant pour ses jours précieux,
Notre gouvernante éperdue,
Voulait venir, et je l'ai prévenue ;
J'accourais...

LA PRINCESSE, à mademoiselle de Wedel.
Ah! quelle reconnaissance !

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Mais, par bonheur, je vois que ma présence
Est inutile, et je sors.

LE GRAND-DUC, la retenant.
Demeurez.
Adieu, ma fille, adieu, Louise.
Du trouble où je vous vois, demain vous m'instruirez.

LA PRINCESSE.
Que voulez-vous que je vous dise ?

LE GRAND-DUC.
Vous m'avez promis un aveu ;
Je compte sur votre franchise.

LA PRINCESSE.
Mon père !

LE GRAND-DUC.
Adieu, ma fille, adieu.

ENSEMBLE.

LE GRAND-DUC.
Quel est donc ce mystère !
Taisons-nous, je le doi.
Mais je saurai, j'espère,
D'où venait cet effroi.

LA PRINCESSE.
Un trouble involontaire
Vient s'emparer de moi.
Ah! cachons à mon père
Mon trouble et mon effroi.

MADEMOISELLE DE WEDEL.
Quel est donc ce mystère?
Comptez toujours sur moi ;

Cachez aux yeux d'un père
Ce trouble et cet effroi.

(Le grand-duc sort.)

## SCÈNE V.

LA PRINCESSE, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL, le regardant sortir, et allant fermer la porte.

Il s'éloigne.

LA PRINCESSE, se jetant dans son fauteuil.

Ah! Mathilde, j'ai cru que j'en mourrais.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Ce n'est rien, Madame, ce n'est rien. Rassurez-vous l'orage est passé et le beau temps va venir. Sans doute M. de Linsberg est ici.

LA PRINCESSE.

Non vraiment.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Comment, non? mais il devrait être arrivé depuis longtemps!

LA PRINCESSE.

Je n'y conçois rien. Il faut que quelque heureux événement ait retenu ses pas, car sans cela il aurait rencontré mon père. Mais comment as-tu trouvé le moyen de lui faire parvenir cette clé?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Allez, j'étais bien embarrassée! Moi, d'abord, et contre mon habitude, je n'avais pas réfléchi. Je vous avais promis, en vous quittant, de le voir, de lui parler, de lui remettre cette maudite clé; parce que dans ce moment-là je ne pensais à rien qu'à vous rendre service et à lui aussi. Mais comment faire? il était près de minuit, j'étais en costume de bal; le moyen de parvenir jusqu'à M. le comte de Linsberg, qui était sans doute retiré dans son appartement! En conscience, je ne pouvais pas le faire prévenir par son valet de chambre que la première dame d'honneur de Son Altesse désirait lui parler... Aussi je me désespérais, lorsque j'aperçois sous le vestibule, et près de la porte, Wilhem, ce garçon jardinier, qui aujourd'hui, à ce que vous m'aviez dit, vous avait déjà remis un message. Écoute, lui dis-je, en lui glissant ma bourse dans la main, il faut ici du zèle et de la discrétion; remets cette clé à

la personne qui tantôt t'a chargé de présenter un bouquet à la princesse. Je comprends, a-t-il dit, et il est parti.

LA PRINCESSE.

En effet, c'était le meilleur moyen. Ernest maintenant doit l'avoir reçue.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Aussi je pense que M. le comte ne doit pas tarder à venir.

LA PRINCESSE.

Pourquoi ne dis-tu plus Linsberg, et ne l'appelles-tu que M. le comte?

MADEMOISELLE DE WEDEL, troublée.

Je ne sais. (En souriant.) C'est peut-être depuis que Votre Altesse ne l'appelle plus qu'Ernest. Mais je vous vois troublée, inquiète.

LA PRINCESSE.

Oui. Il ne vient pas, et je crains que lui... que mon père... Ah! Mathilde, je suis bien malheureuse!

MADEMOISELLE DE WEDEL, avec sentiment.

Malheureuse! pourquoi donc? puisqu'il vous aime? (Avec gaieté.) Allons, allons, ne pensons plus à cela, et ne soyons pas généreuse à demi. Je sais le moyen de calmer vos inquiétudes. Elle va pour sortir.)

LA PRINCESSE.

Où vas-tu donc?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Faire un ingrat, car je cours protéger son arrivée et l'amener à vos pieds. (Elle sort par la porte à droite.)

## SCÈNE VI.

LA PRINCESSE, seule, la regardant sortir.

Bonne Mathilde. (Écoutant vers le fond.) Eh mais!... j'ai cru entendre du bruit; c'est vers ces croisées qui donnent sur le lac glacé. On frappe; qu'est-ce que cela veut dire? (Avec effroi.) Et Mathilde qui est partie! qui me laisse seule!

LINSBERG, en dehors, à voix basse.

Louise! Louise!

LA PRINCESSE.

Dieu! c'est sa voix! (Elle court ouvrir, et Linsberg paraît enveloppé d'un manteau brun.)

## SCÈNE VII.

### LA PRINCESSE, M. DE LINSBERG.

LA PRINCESSE.

Quoi! c'est vous, mon ami! Comment arrivez-vous ainsi? On ne vous a pas remis la clé de ce pavillon?

M. DE LINSBERG.

Quelle clé?

LA PRINCESSE.

Celle que mademoiselle de Wedel vous a envoyée de ma part.

M. DE LINSBERG.

Du tout : je n'ai rien reçu, et je ne savais comment parvenir jusqu'à vous, lorsque j'ai pensé que le froid excessif avait dû geler le lac qui s'étend jusque sous vos fenêtres : je me suis hasardé à le traverser, et je suis arrivé jusqu'ici sans accident, et sans que personne m'ait aperçu.

LA PRINCESSE.

Voyez donc, mon ami, quelle imprudence! Si la glace avait fléchi sous vos pas, si vous aviez couru le même péril que celui auquel vous m'avez arrachée ce matin! Ernest, promettez-moi de ne plus vous exposer ainsi.

M. DE LINSBERG.

Rassurez-vous, aucun danger; mais quand il y en aurait eu, que n'aurais-je pas bravé pour vous voir un seul instant, pour entendre de votre bouche mon pardon!

LA PRINCESSE.

Mon ami, que tout cela soit oublié; j'ai tant de choses à vous dire!

M. DE LINSBERG.

Oui, n'en parlons plus. Mais, convenez-en vous-même, Louise, ne m'avez-vous pas rendu bien malheureux?

LA PRINCESSE.

Et vous, n'avez-vous pas été bien injuste? Abuser de ma situation, me forcer devant toute la cour à vous dire des choses cruelles!... Oser me soupçonner, et bien plus, me le faire voir à moi qui ne peux me défendre, Ernest, est-ce bien généreux?

M. DE LINSBERG.

Mais encore, pourquoi demander cette entrevue au prince de Neubourg?

LA PRINCESSE.

Ne prévoyant aucun moyen d'échapper à cet hymen, je voulais me confier à sa générosité, je voulais tout lui avouer. C'était le seul moyen de nous en faire un protecteur, un ami.

M. DE LINSBERG.

Quoi! c'était là votre motif?

LA PRINCESSE.

Oui, mais maintenant il n'en est plus temps : le grand-duc vient de m'annoncer que demain mon mariage serait déclaré publiquement à la cour.

M. DE LINSBERG.

Demain! grand Dieu!

LA PRINCESSE.

Oui, c'est demain. Quel parti prendre? Abandonner mon père, le priver de sa fille! jamais, Ernest, je ne pourrai m'y résoudre. Mais lui faire un aveu qui doit attirer sur vous sa colère...

M. DE LINSBERG.

Ah! s'il n'exposait que moi!

LA PRINCESSE.

Silence! Ernest!... n'entends-tu pas marcher?

M. DE LINSBERG.

Oui, j'entends dans le corridor les pas de plusieurs personnes.

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Madame, Madame, voici M. de Linsberg. (Apercevant Ernest. Dieu! c'est lui. J'ai cru qu'il me suivait.

M. DE LINSBERG.

Que dites-vous?

MADEMOISELLE DE WEDEL, lui faisant signe de la main.

Calmez-vous : c'est moi, moi seule, qui suis cause de tout! Empêchons du moins qu'on ne nous surprenne. Fermons cette porte. (Elle va fermer la porte qui est à droite des spectateurs sur le second plan; et, en redescendant le théâtre, elle se trouve entre la princesse et M. de Linsberg.) Au milieu de l'obscurité, j'avais cru vous reconnaître dans le premier vestibule. Vous paraissiez incer-

tain sur le chemin qu'il fallait prendre, et je vous avais indiqué à voix basse les moyens d'arriver jusqu'ici.

LA PRINCESSE.

Taisons-nous, on est près de la porte.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Heureusement on n'entrera pas.

M. DE LINSBERG.

Si vraiment; j'entends le bruit d'une clé; quel est le téméraire?

MADEMOISELLE DE WEDEL, montrant à la princesse la porte à gauche.

Rentrez, Madame.

M. DE LINSBERG.

Oui, je veillerai sur vous.

MADEMOISELLE DE WEDEL, le poussant de l'autre côté.

Non pas vous, mais moi. Si son honneur vous est cher, ne vous montrez pas et laissez-moi faire. (Linsberg entre dans le cabinet à droite, sur le premier plan.) La porte s'ouvre... Allons, du courage.

## SCÈNE IX.

MADEMOISELLE DE WEDEL, se jetant dans le fauteuil et prenant un livre sur la toilette; LE PRINCE DE NEUBOURG, entrant avec précaution par la porte à droite qui est sur le second plan.

LE PRINCE.

Maudite serrure! J'ai cru qu'elle ne s'ouvrirait jamais.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Que vois-je! le prince de Neubourg!

LE PRINCE, à part.

C'est une singulière chose qu'un rendez-vous! Il me semble presque que j'ai peur. Oui, parbleu, car je tremble! Allons, rassurons-nous et avançons. (Apercevant mademoiselle de Wedel dans le fauteuil.) C'est la princesse! cette lecture l'occupe tellement qu'elle ne m'a pas entendu. (Toussant légèrement.) Hem!

MADEMOISELLE DE WEDEL, affectant la surprise, et laissant tomber son livre à terre.

Ah! mon Dieu! qui va là?

LE PRINCE, étonné.

Mademoiselle de Wedel!

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Quoi! c'est vous, Monseigneur; comment vous trouvez-vous ici? chez moi, à une heure pareille!

LE PRINCE.

Il se pourrait? je suis chez vous?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oui, sans doute; et je vous trouve bien hardi...

LE PRINCE.

Ne vous fâchez pas, baronne, je vous en prie.

MADEMOISELLE DE WEDEL, à part.

Il tremble, prenons courage. (Haut.) Enfin, je vous le répète, comment vous trouvez-vous dans mon appartement?

LE PRINCE.

Tenez, baronne, si vous voulez que je vous le dise, je n'en sais rien. Mais tout ce qui m'arrive aujourd'hui est si extraordinaire, que je me crois sous quelque maligne influence. Imaginez-vous qu'un jardinier du château m'apporte, il y a quelques heures, une clé de ce pavillon, de la part d'une dame d'honneur dont il ne peut me dire le nom.

MADEMOISELLE DE WEDEL, à part.

Allons, Wilhem fait bien ses commissions.

LE PRINCE.

Oh! ce n'est rien encore, et vous allez voir les malheurs qui me sont arrivés; d'abord je rencontre à la porte extérieure un factionnaire sur lequel je ne comptais pas, et il m'a fallu, par le froid qu'il fait, attendre pendant une heure qu'il voulût bien s'endormir. Enfin, il s'y est décidé.

MADEMOISELLE DE WEDEL, à part.

Voyez un peu comme les dames d'honneur sont gardées!

LE PRINCE.

Mais arrivé dans un vaste vestibule où je voyais à peine, deux galeries se présentent; laquelle prendre? J'allais choisir au hasard, lorsque je crois entendre le bruit d'une robe, et une femme, légère comme une sylphide, passe rapidement à côté de moi en me disant à voix basse : « La galerie à gauche, la porte en face. » Et déjà elle était disparue devant moi comme pour m'indiquer le chemin. Mais le plus étonnant, il est vrai que dans ce moment, baronne, je pensais à vous, c'est qu'un instant j'ai cru reconnaître votre voix.

MADEMOISELLE DE WEDEL, vivement.

A moi, Monseigneur!

LE PRINCE.

Mon Dieu, apaisez-vous! je dis que j'ai cru reconnaître... Comment voulez-vous que j'aille supposer... D'ailleurs la personne était beaucoup plus grande. Je vois que vous riez de mon aventure, mais il n'en est pas moins vrai que c'est d'après les avis de cette dame mystérieuse que je suis arrivé jusqu'ici.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

A la bonne heure! Mais tout cela ne m'apprend pas quels étaient vos desseins, et chez qui vous croyiez être dans ce moment.

LE PRINCE.

Chez qui? Ah! par exemple, baronne, vous qui souvent me donnez des leçons, vous me permettrez de vous dire que c'est une indiscrétion, à vous, de me faire une pareille demande. (Prenant un fauteuil et faisant le geste de s'asseoir.) Non pas que vous n'ayez toute ma confiance; mais vous sentez qu'il est impossible...

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh bien! n'allez-vous pas vous asseoir, vous établir ici? J'espère, Monseigneur, que vous allez vous retirer, et vous devez vous estimer trop heureux que je ne parle pas à la princesse de vos promenades nocturnes.

LE PRINCE.

Oh! vous le pouvez; je crois que cela ne lui fera rien.

MADEMOISELLE DE WEDEL, regardant autour d'elle.

Oui, je le crois aussi.

LE PRINCE, étonné.

Et pour quelles raisons?

MADEMOISELLE DE WEDEL, à part.

Quelle idée! (Haut, et d'un air négligent.) Oh! pour des raisons qui vous fâcheraient peut-être si vous les connaissiez. Et puis ce serait trop long à vous expliquer.

LE PRINCE.

Si ce n'est que cela, je ne suis pas pressé. (S'asseyant tous deux.) Parlez, je vous en prie; je me trouve si bien ici.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh bien donc, depuis quelque temps j'ai fait une découverte fort importante; (Le prince rapproche un peu son fauteuil.) et comme je vous ai promis de vous dire la vérité...

LE PRINCE.

Oui, morbleu, et je vous montrerai que je suis digne de l'entendre.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh bien! j'ai à peu près acquis la preuve (Hésitant.) que la princesse ne vous aime pas.

LE PRINCE.

Vous croyez?

MADEMOISELLE DE WEDEL, d'un air affirmatif.

A n'en pouvoir douter.

LE PRINCE.

Eh bien! je l'aurais parié : je me le suis dit vingt fois; mais enfin, mes soins, ma complaisance, l'affection que j'aurai pour elle lui tiendront peut-être lieu de l'amour qu'elle n'a pas pour moi; et qu'importe, après tout, si je fais son bonheur?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Son bonheur! non, car j'ai fait encore une autre observation : (Le prince rapproche encore son fauteuil, et se trouve tout près d'elle.) c'est que vous ne l'aimez pas non plus.

LE PRINCE.

En êtes-vous bien sûre?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Je puis vous le jurer! je vous vois galant auprès d'elle, mais jamais le désir de la voir ne vous a fait manquer une partie de chasse.

LE PRINCE.

C'est vrai.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Jamais son arrivée subite ne vous a troublé.

LE PRINCE.

C'est encore vrai.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Jamais les hommages qu'on lui rendait n'ont excité votre motion.

LE PRINCE, avec tendresse.

C'est bien étonnant; tout ce que vous dites là, je le ressens uprès de vous!

RÉCITATIF.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

O ciel! que dites-vous? ma surprise est extrême.

DUO.

LE PRINCE.

Oui! je le vois, oui, je vous aime;

Depuis longtemps je m'en doutais,
Et cependant je n'ai jamais
Osé vous le dire à vous-même!

MADEMOISELLE DE WEDEL, souriant.

D'un tel amour comment avoir pitié
Quand tout à l'heure, et près d'une autre belle,
Ce rendez-vous...

LE PRINCE, vivement et se frappant le front.

Ce mot me le rappelle;

(Tendrement.)

Auprès de vous je l'avais oublié.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Monseigneur veut rire, je gage.

LE PRINCE.

Quel sacrifice, quel hommage
Pourraient vous prouver mon amour?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Un seul me plairait en ce jour.

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Mais, je vous en préviens d'avance,
Ah! Monseigneur, pensez-y bien :
Ne concevez nulle espérance,
Songez que je ne promets rien.

LE PRINCE.

Ah! parlez, j'y souscris d'avance.
Grand Dieu! quel bonheur est le mien!
J'obéirai sans récompense,
Et mon cœur ne demande rien.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Eh bien! si vous alliez vous-même
Au prince déclarer demain
Que vous renoncez à la main
De sa fille...

LE PRINCE.

O bonheur suprême!
Et vous croirez alors que je vous aime?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Non, je vous l'ai dit; songez bien
Que mon cœur ne promet rien.

LE PRINCE.

N'importe; au moins par mon obéissance
Mes feux vous seront prouvés.

Vous le voulez ; je romps cette alliance,
Et puis vous m'aimerez après, si vous pouvez.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

C'est bien.

LE PRINCE.

N'avez-vous pas d'autre ordre à me prescrire ?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Un seul.

LE PRINCE.

Et c'est?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

De partir à l'instant.

LE PRINCE.

Je vous entends ; je me retire.
Mais vous me promettez pourtant...

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Non, je vous en préviens d'avance,
Ah ! Monseigneur, pensez-y bien,
Ne concevez nulle espérance ;
Songez que je ne promets rien.

LE PRINCE.

Croyez à ma reconnaissance.
Grand Dieu ! quel bonheur est le mien!
J'obéirai sans récompense,
Et mon cœur ne demande rien.
(Il sort et on l'entend fermer la porte au dehors.)

## SCÈNE X.

### MADEMOISELLE DE WEDEL, LA PRINCESSE, M. DE LINSBERG.

TRIO.

LA PRINCESSE ET M. DE LINSBERG, allant à mademoiselle de Wedel.

O toi ! notre ange tutélaire,
Nous devons tout à tes bienfaits.

M. DE LINSBERG.

Tu me rends celle qui m'est chère.

LA PRINCESSE.

Tu romps un hymen que je hais.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Soyez heureux, je le suis à jamais.

LA PRINCESSE, à Linsberg.

Mais craignons, par une imprudence,
De détruire notre espérance.

M. DE LINSBERG.

Quoi! déjà s'éloigner ?

LA PRINCESSE ET MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oui, partez ; il le faut.

M. DE LINSBERG ET LA PRINCESSE.

A demain.

LA PRINCESSE ET MADEMOISELLE DE WEDEL.

Oni, nous nous verrons bientôt.

ENSEMBLE.

Que l'amour favorise
Notre entreprise;
Qu'il soit avec nous de moitié!
Oui, prenons pour devise :
L'amour et l'amitié.

LA PRINCESSE, va ouvrir la fenêtre du milieu, mademoiselle de Wedel ouvre en même temps la première fenêtre à gauche. L'on aperçoit les arbres qui sont chargés de neige et le lac qui s'étend à perte de vue.

Grand Dieu! que le ciel nous protége!
Le jardin et le lac, tout est couvert de neige.

M. DE LINSBERG, voulant partir.

Qu'importe?

LA PRINCESSE, l'arrêtant.

Eh! vous n'y songez pas!
Mes femmes et moi seule habitons cette enceinte;
Et si l'on voit demain la trace de vos pas,
Tout est perdu.

M. DE LINSBERG.

Je conçois votre crainte.
Mais que faire? Essayons pourtant.
Je courrai si légèrement!...

MADEMOISELLE DE WEDEL, mettant son pied à côté de celui de M. de Linsberg.

Oui, voyez en effet comme on peut s'y méprendre.
(Allant à la porte par laquelle le prince de Neubourg est sorti.)
Peut-être ce soldat dort-il encore. O ciel!
Nous sommes enfermés!

TOUS TROIS.

O contre-temps cruel!

LA PRINCESSE.

Que résoudre et quel parti prendre ?
Amour, daigne nous seconder :
Toi seul ici peux nous guider.

ENSEMBLE.

Tendre amour, favorise
Notre entreprise;
De nous le sort aura pitié,
Car nous avons pour devise :
L'amour et l'amitié.

MADEMOISELLE DE WEDEL, qui a été ouvrir la dernière croisée.

Que vois-je sous cette fenêtre ?
Un traîneau que l'on a laissé :
C'est un de ceux qui, ce matin peut-être,
Sillonnaient le lac glacé.
Quelle idée il m'inspire !
(A la princesse.)
Comme moi vous allez souscrire
A ce joli projet.

M. DE LINSBERG ET LA PRINCESSE.

Mais quel est-il ?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

C'est mon secret;
Mais à l'espoir mon cœur se livre.
Vite une écharpe.

M. DE LINSBERG, fouillant dans sa poche, et en tirant un large ruban bleu.

Non; c'est l'ordre de Neubourg!

MADEMOISELLE DE WEDEL, prenant une écharpe qui est sur la toilette de la princesse.

Voilà qui me suffit. Bientôt, par son secours,
D'esclavage je vous délivre...

M. DE LINSBERG ET LA PRINCESSE.

Mais quels sont vos projets ?

MADEMOISELLE DE WEDEL.

Vous le saurez après;
(Les entraînant.)
Il faut d'abord me suivre.
Venez, venez!

ENSEMBLE.

Que l'amour favorise
Notre entreprise;
Qu'il soit avec nous de moitié!

Marchons, marchons sous la devise
De l'amour et de l'amitié.

(Pendant la ritournelle de ce morceau, ils descendent par la porte vitrée du fond, et un instant après, par cette porte et les deux croisées qui sont restées ouvertes, on aperçoit dans le lointain M. de Linsberg, enveloppé de son manteau et assis dans un traîneau. Mademoiselle de Wedel est devant qui le traîne par l'écharpe qu'elle y a attachée. La princesse est derrière, appuyée sur le traîneau qu'elle semble pousser. Ils marchent avec précaution et d'un air craintif, pendant que l'orchestre reprend en sourdine le motif de l'air précédent. La toile tombe.)

---

# ACTE IV.

Même décoration qu'au premier acte.

—

## SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LINSBERG, seul.

RÉCITATIF.

Enfin voici le jour! Grâce à nos soins, j'espère,
Nul témoin indiscret ne m'aura vu sortir.
Mais chez moi, si matin, n'osant pas revenir,
J'errais depuis l'aurore en ce lieu solitaire,
Doucement occupé d'un tendre souvenir.

AIR.

Ce deuil de la nature,
Et ces tristes bosquets,
Ces arbres sans verdure,
Ont pour moi des attraits.
En vain soufflait la bise;
Au milieu des frimas
Je pensais à Louise,
Et me disais tout bas :
Le printemps,
En tout temps,
Aux amants
A su plaire.
Je préfère
Les sombres autans.
Moi, l'hiver
M'est plus cher.

Oui, l'hiver,
Quand on aime,
Vaut lui-même
Le temps
Du printemps.
Cette blanche neige
Me dira toujours
Que le ciel protége
Nos amours!
Le printemps,
En tout temps, etc.

## SCÈNE II.

### M. DE LINSBERG, WILHEM.

WILHEM, à part.

Jarni! si je pouvions trouver quelqu'un à qui dégoiser ça! (Apercevant M. de Linsberg.) M'est avis que voilà un de nos seigneurs, sti-là même qui est le favori du prince : je ne pouvions pas mieux tomber.

M. DE LINSBERG, à part.

Eh! mais, c'est ce garçon jardinier du prince, et le mien sans qu'il s'en doute. (Haut.) Te voilà, Wilhem? tu es bien matinal, presque autant qu'un amoureux.

WILHEM, d'un air d'importance.

Dame! quand on n'est encore que premier jardinier adjoint, faut se donner de la peine pour arriver.

M. DE LINSBERG.

Ah! tu es le premier jardinier?

WILHEM.

D'hier au soir. Il paraît que le prince de Neubourg, qui est un digne seigneur, en a touché deux mots à l'intendant des jardins; car celui-ci m'a annoncé que je partagerions l'emploi en chef avec maître Pierre, qui se fait déjà vieux.

M. DE LINSBERG.

De sorte que te voilà bien content?

WILHEM.

Au contraire; depuis ce moment-là, ça me tracasse, parce qu'il n'est pas agréable d'être deux, et que je voudrions être seul pour avoir mes coudées franches.

M. DE LINSBERG, à part.

Allons, c'est fini! voilà un pauvre diable à qui l'ambition fera tourner la tête.

WILHEM.

Et si vous vouliez tant seulement me faire parler à notre gracieux souverain, j'ai une nouvelle qui vaut son pesant d'or.

M. DE LINSBERG.

Toi, maître Wilhem?

WILHEM.

Oui; c'est une manigance que j'ai découverte, et qui me fait l'effet d'un complot.

M. DE LINSBERG.

Un complot! parle vite...

WILHEM.

Non pas, parce que, si je vous l'apprenions, ce serait vot' nouvelle et non pas la mienne.

M. DE LINSBERG, souriant.

C'est juste; allons, je te ferai parler au prince.

WILHEM.

Oui; mais faudrait se dépêcher, parce que si un autre le découvrait avant moi, ou si le guignon voulait que ça n'eût plus lieu, tout serait perdu!

M. DE LINSBERG.

Je comprends; et en cas de réussite, quelles sont tes prétentions?

WILHEM.

Dame! ce qu'on voudra; moi, je ne demande qu'à aller, le plus haut s'ra le mieux, et pour ça il ne faut qu'une bonne occasion et du tact; car enfin vous, que v'là grand seigneur, on dit que quand vous êtes venu à la cour, on ne savait pas qui vous étiez et d'où vous sortiez.

M. DE LINSBERG, souriant.

Oui, mais pour parvenir, je tâchais d'éviter les maladresses, et il n'en faudrait qu'une comme celle que tu viens de faire pour ruiner la fortune la mieux établie.

WILHEM.

Ah! mon Dieu! est-ce que j'aurais lâché quelque sottise?

M. DE LINSBERG.

A peu près; et avec tout autre que moi...

WILHEM.

Eh bien! c'est sans le vouloir; et je suis capable, sans m'en

douter, d'en détacher de pareilles devant Son Altesse !... Si vous vouliez être assez bon pour m'avertir, ou me faire seulement un signe, parce que, voyez-vous, je ne suis pas bête et je comprends à demi mot.

M. DE LINSBERG.

Eh bien! par exemple! (A part.) Au fait, pourquoi le rebuter! je suis si heureux aujourd'hui, il faut que tout le monde le soit. (A Wilhem.) Écoute bien! en parlant au prince, tu auras toujours les yeux fixés sur moi, et dès que tu auras commencé une phrase ou un mot peu convenable, je porterai la main à ma collerette; de cette manière-là, comprends-tu?

WILHEM.

Pardi! dès que la collerette ira, je m'arrêterai, je prendrons par une autre route.

M. DE LINSBERG.

C'est bien; j'entends le prince, tiens-toi à l'écart, je t'appellerai quand il faudra paraître. (Wilhem sort.)

## SCÈNE III.

### M. DE LINSBERG, LE GRAND-DUC.

LE GRAND-DUC.

C'est vous, mon cher Linsberg, je suis enchanté de vous voir.

M. DE LINSBERG.

Il est donc vrai que Votre Altesse a daigné oublier...

LE GRAND-DUC.

Sans doute, hier même j'ai peut-être été trop sévère; mais il s'agissait de ma fille, et porter atteinte au respect qu'on lui doit, c'est me blesser dans ce que j'ai de plus cher.

M. DE LINSBERG.

Moi, Monseigneur, jamais.

LE GRAND-DUC.

J'en suis certain.

M. DE LINSBERG.

Votre Altesse a-t-elle quelques ordres à me donner pour aujourd'hui?

LE GRAND-DUC.

Non, mon cher comte; mais puisque nous sommes seuls, il faut que je vous consulte sur une aventure dont j'ai été le témoin et qui m'intrigue au dernier point. Cette nuit, je venais d'avoir avec ma fille une conversation qui m'avait un peu

agité, et je ne pouvais dormir. Je me suis mis à ma fenêtre, et tout à coup, sur le grand lac, qui était entièrement couvert de neige, je crois apercevoir un homme en traîneau.

M. DE LINSBERG, à part.

Grand Dieu!

LE GRAND-DUC.

Conduit par deux femmes qu'il m'était impossible de reconnaître, mais dont je distinguais la taille élégante, les poses gracieuses et le vêtement blanc. Leur démarche était craintive, elles avançaient lentement et prêtaient l'oreille au moindre bruit. Arrivé à l'autre bord, le cavalier sort légèrement du traîneau, met un genou en terre, embrasse ses deux guides et disparaît.

M. DE LINSBERG.

Et vous n'avez point reconnu!... (A part.) Ah! je respire!

LE GRAND-DUC.

Mais, je vous le demande, mon cher comte, qu'en pensez-vous?

M. DE LINSBERG.

En vérité, Monseigneur, je suis fort embarrassé, et ce sera sans doute quelqu'un de vos pages.

LE GRAND-DUC.

C'est probable; mais comment se fait-il que...

M. DE LINSBERG, à part.

Changeons la conversation. (Haut.) Pendant que j'étais à attendre le lever de Votre Altesse, un de vos jardiniers m'a demandé la faveur d'être admis en sa présence, et j'ai osé lui promettre.

LE GRAND-DUC.

Vous avez bien fait, et je l'écouterai avec plaisir.

M. DE LINSBERG, à part.

Le voici.

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, WILHEM.

TRIO.

M. DE LINSBERG.

Entre Wilhem! parle sans peur.
(Bas, au grand-duc.)
D'un complot il veut vous instruir

LE GRAND-DUC, à Wilhem.

Eh bien donc! que veux-tu me dire?

WILHEM, regardant de temps en temps M. de Linsberg et parlant au grand-duc.

Je disais donc à Monseigneur,
Vrai comm' je suis son serviteur,
Qu' j'étais chez nous la nuit dernière
Sans pouvoir fermer la paupière,
Vu qu' par une faveur singulière,
Je n' dormons plus ni nuit, ni jour,
D' puis que j' suis jardinier d' la cour.

(Regardant M. de Linsberg qui reste immobile.)

C'est bon, c'est bon; g'nia rien encore.

LE GRAND-DUC.

Après, après?

WILHEM, de même.

V'là que soudain,
A part moi je me remémore
Que Votre Altesse, hier matin,
M'ordonna d'attacher d' ma main
Les traîneaux qui restaient encore
Sur le lac et dans le jardin.

LE GRAND-DUC.

Des traîneaux!

WILHEM.

Oui, voilà le fait.

(Apercevant M. de Linsberg qui fait un léger mouvement.)

Vot' Grâce, c'est-à-dir' Vot' Altesse,
N' m'en voudra pas si j' lui confesse
Que j' l'avais oublié tout net.
Allons, je m' dis, point de paresse,
Et, tout en soufflant dans mes doigts,
J'en avais déjà fixé trois,
Quand de l'autr' côté du lac je vois
S'ouvrir la f'nêtre d' la princesse.

M. DE LINSBERG, portant rapidement la main à sa collerette.

O ciel!

WILHEM, l'apercevant et se troublant.

Du tout; c'est une erreur.

LE GRAND-DUC.

Sa fenêtre!

WILHEM.

Non, Monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Mais tu disais...

WILHEM, regardant M. de Linsberg, qui continue ses signes.

Non pas, vraiment;
Je me serai trompé, peut-être,
Et quand je dis une fenêtre,
C'était la porte apparemment.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Ah! rien n'égale mon martyre!
C'est fait de nous, je le crains bien.
De mon secret il va l'instruire :
Comment rompre cet entretien?

WILHEM.

Ah! quel tourment! ah! quel martyre!
Qu'ai-je donc fait? je n'en sais rien;
Mais j'ai peur de ne pas bien dire?
Prenons garde, observons-nous bien.

LE GRAND-DUC.

Mais qu'a-t-il donc? que veut-il dire?
Il se trouble, je le vois bien.
Allons, achève de m'instruire;
Allons, achève et ne crains rien.

WILHEM.

Je disais donc à Monseigneur
Que, sans me vanter, j'eus grand'peur.
J' veux d'abord crier : Au voleur!
Mais derrière un traîneau je pense
Qu'il vaut mieux rester, par prudence,
Et j'aperçois distinctement...
J'aperçois d'abord une femme.

LE GRAND-DUC.

Une femme!

WILHEM, voyant le geste de M. de Linsberg.

Non, non, vraiment.

LE GRAND-DUC.

Une femme!

WILHEM.

Non sur mon âme,
Souvent la peur peut nous troubler.
C'est une façon de parler,
Quand j' dis un' femme, c'était un homme.

LE GRAND-DUC.

Un homme qui sortait de cet appartement!

WILHEM, voyant M. de Linsberg, dont les signes redoublent.

Permettez, je n'en fais pas serment.
Pour la franchise on me renomme,
Et Monseigneur, certainement...

LE GRAND-DUC.

Enfin, réponds : c'était un homme?

WILHEM.

Je n'ai pas dit que c'en fût un;
Mais pour de vrai, c'était un manteau brun.

LE GRAND-DUC.

Réponds, ou bien crains ma fureur.

WILHEM.

Je disais donc à Monseigneur...

LE GRAND-DUC.

C'est un homme?

WILHEM, regardant toujours M. de Linsberg.

Non, Monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Une femme?

WILHEM.

Non, Monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Un manteau brun?

WILHEM.

Non, Monseigneur,
Je n'ai rien vu, sur mon honneur;
Mais vous sentez bien que mon zèle,
Et ma place de jardinier...
Enfin, v'là le récit fidèle
Que je voulais vous confier.

ENSEMBLE.

M. DE LINSBERG.

Ah! rien n'égale mon martyre!
C'est fait de nous, je le crains bien,
De mon secret il va l'instruire,
Comment rompre cet entretien?

WILHEM.

Ah! quel tourment! ah! quel martyre!
Qu'ai-je donc fait? je n'en sais rien;
Mais j'ai peur de ne pas bien dire :
Prenons garde, observons-nous bien.

LE GRAND DUC.

Mais qu'a-t-il donc? que veut-il dire?
Il se trouble, je le vois bien.
Allons, achève de m'instruire;
Allons, achève et ne crains rien.

WILHEM, s'essuyant le front.

Ouf! les gouttes d'eau! (Regardant M. de Linsberg.) La collerette en est toute chiffonnée. Je n'aurions jamais cru que ce fût aussi fatigant de parler à un seigneur.

LE GRAND-DUC regarde Wilhem pendant quelque temps, et s'adressant à M. de Linsberg.

Qu'en pensez-vous? Cet homme-là a perdu la tête, ou il a voulu se jouer de moi; vous veillerez sur lui.

WILHEM, à part.

Ah! mon Dieu! j'aurai lâché quelque sottise, et me v'là coffré. Chienne d'ambition! J'avions bien besoin de nous lancer, nous qui avions déjà une si bonne place!

LE GRAND-DUC.

Comte de Linsberg, avertissez l'officier de service de venir s'assurer de lui. Allez, et le plus profond silence sur tout ceci.

M. DE LINSBERG.

Oui, Monseigneur. (A part.) Grand Dieu, protége-nous! (Il sort en faisant signe à Wilhem de garder le silence.)

## SCÈNE V.

### WILHEM, LE GRAND-DUC.

WILHEM, à part.

Nous v'là seuls. Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que ça va devenir?

LE GRAND-DUC.

Approche. La frayeur ou quelqu'autre considération que je ne puis deviner t'a empêché tout à l'heure de parler; mets-toi dans la tête qu'avec moi l'on ne risque rien en disant la vérité, et tout en me trompant.

WILHEM, tremblant.

Oui, Monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Réponds maintenant. Tu as vu cette nuit un homme en traîneau, conduit par deux femmes, je le sais.

WILHEM.

Alors, Monseigneur, si vous le saviez, faites bien attention que ce n'est pas moi qui le dis.

LE GRAND-DUC.

Et tu es bien sûr que la fenêtre qui s'est ouverte est celle de l'appartement de ma fille!

WILHEM.

Ah! ça, je le jure devant Votre Altesse!

LE GRAND-DUC.

Et quelle a été ton idée?

WILHEM.

Que c'était, sauf vot' respect, quelques honnêtes voleurs qui s'entendiont avec quelques femmes de chambre, et qui s'introduisiont la nuit pour voler dans ces riches appartements.

LE GRAND-DUC.

C'est aussi la vérité, et tu avais raison.

WILHEM.

Comment, j'avions raison! A la bonne heure; au moins avec lui ça va tout seul.

LE GRAND-DUC.

Et tu n'as rien entendu?

WILHEM.

Si fait!... Au moment où l'on a passé près de moi, j'ons entendu des phrases que je n'ons pu comprendre.

LE GRAND-DUC.

Mais encore?...

WILHEM.

L'une des femmes disait à voix basse : Ah ! je ne crains que pour mon époux!

LE GRAND-DUC, à part.

Son époux!...

WILHEM.

L'autre alors a dit : *Partout on peut nous voir; de quel côté prendrons-nous?* Et la première a répondu : *Par celui-ci, il n'y a que mon père.*

LE GRAND-DUC, à part.

Grand Dieu!

WILHEM, continuant.

*Et il vaut mieux tomber entre les mains de mon père que dans celles des autres.*

LE GRAND-DUC, avec émotion.

Elle a dit cela?

WILHEM, tirant de sa poche un ruban bleu.

Oui, Monseigneur; après je n'ai rien entendu. Au bout de quelques instants la croisée s'est refermée, et c'est en me relevant que j'ai aperçu sur la neige ce brimborion de ruban dont j'avais envie de ne pas parler, parce que cela ne faisait rien à la chose.

LE GRAND-DUC, prenant le ruban et le regardant.

Une croix de diamant!... l'ordre de Neubourg!... serait-ce le prince! Quelle idée!... Cependant cet ordre dont il est ordinairement décoré, et que lui seul dans ma cour a le droit de porter...

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; MADEMOISELLE DE WEDEL.

LE GRAND-DUC.

Ah! c'est vous, baronne. (A Wilhem.) Retire-toi, et sur ta tête ne parle à personne de ce que tu m'as dit.

WILHEM.

Votre Altesse peut être tranquille. (A part.) Si on m'y rattrape maintenant!... Je verrais bien emporter le château que je ne dirions rien. (Il sort.)

## SCÈNE VII.

LE GRAND-DUC, MADEMOISELLE DE WEDEL.

MADEMOISELLE DE WEDEL, à part.

Linsberg m'a tout confié... Tâchons de savoir si l'on a des soupçons. (Haut.) Je venais de la part de la princesse demander des nouvelles de Votre Altesse.

LE GRAND-DUC.

Je vous remercie, j'allais faire prier ma fille de passer chez moi; car j'ai à lui parler, et surtout à vous, baronne.

MADEMOISELLE DE WEDEL, à part.

Grand Dieu! quel ton sévère!

LE GRAND-DUC, lentement.

Il est un mystère que je n'ai encore pu pénétrer.

MADEMOISELLE DE WEDEL, à part, avec joie.

Il ne sait rien.

LE GRAND-DUC.

Et j'attends de vous... Eh mais! qui vient nous interrompre?

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LE PRINCE DE NEUBOURG.

LE PRINCE.

C'est moi, Monseigneur, qui venais demander à Votre Altesse un moment d'audience. (Bas, à mademoiselle de Wedel.) Vous voyez que je tiens ma parole.

LE GRAND-DUC.

Je suis prêt à vous entendre. (Il fait signe à mademoiselle de Wedel de se retirer.)

LE PRINCE, la retenant.

Non; mademoiselle de Wedel peut rester.

LE GRAND-DUC.

Je crois en effet que sa présence nous sera nécessaire. (Au prince.) D'abord je dois vous rendre cette croix de diamant qui vous appartient, et qu'un de mes jardiniers a trouvée ce matin sur le lac glacé. Vous devez me comprendre?

LE PRINCE.

Non, cette décoration ne m'appartient pas : c'est celle que j'ai donnée hier à M. de Linsberg.

LE GRAND-DUC, vivement.

Comment? M. de Linsberg!

MADEMOISELLE DE WEDEL, à part.

L'imprudent!

LE PRINCE.

Et aujourd'hui de grand matin je lui en avais envoyé le brevet. Mais M. de Linsberg n'était pas chez lui, et ses gens ont même assuré qu'il n'y avait point passé la nuit.

LE GRAND-DUC, à part.

Grand Dieu!

MADEMOISELLE DE WEDEL, à part.

Tout est perdu.

LE PRINCE, les regardant d'un air étonné.

Eh bien! qu'est-ce? Qu'y a-t-il donc? ai-je eu tort d'honorer un brave et fidèle serviteur?

LE GRAND-DUC.

Vous avez raison; le devoir d'un prince est de récompenser la fidélité, et de punir la trahison. Mais, je vous en prie, plus

tard nous reprendrons cet entretien. Dans ce moment j'ai besoin d'être seul.

MADEMOISELLE DE WEDEL, prête à se retirer, regardant le grand-duc d'un air suppliant.

Ah ! Monseigneur !

LE GRAND-DUC.

Laissez-moi, baronne, retirez-vous dans cet appartement, et n'en sortez point sans mes ordres.

MADEMOISELLE DE WEDEL.

J'obéis. (A voix basse, au prince.) Ah ! qu'avez-vous fait ! (Elle sort.)

LE PRINCE, la regardant avec surprise.

Je n'y conçois rien. Mais je vois que, suivant mon habitude... Allons, suivons mademoiselle de Wedel, et avant de connaître ma faute, cherchons du moins les moyens de la réparer. (Il salue le grand-duc et sort.)

## SCÈNE IX.

LE GRAND-DUC, seul.

Plus de doute, c'est Linsberg! Mariés secrètement!... Les ingrats!... c'est donc ainsi qu'ils reconnaissent mes bienfaits ! (Avec colère.) Je me vengerai ! (S'arrêtant avec douleur.) Mais de qui? et comment? le mal n'est-il pas irréparable? N'importe, leur faute ne restera pas impunie; ils trembleront du moins sur les suites que pouvait avoir leur coupable imprudence! Oui, ma vengeance ne durera qu'un instant, mais elle sera terrible; elle sera égale à leur crime! (Se retournant et apercevant la princesse.) C'est ma fille! (Appelant.) Holà! quelqu'un ! (Au domestique.) Cherchez M. de Linsberg, et qu'il vienne me parler à l'instant.

## SCÈNE X.

LE GRAND-DUC, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Je ne voyais pas revenir mademoiselle de Wedel; et j'étais d'une inquiétude... Votre Altesse a-t-elle bien reposé?

LE GRAND-DUC, sans lui répondre, la prend par la main, et l'amène lentement au bord du théâtre.

J'ai senti, d'après notre conversation d'hier, que j'avais des reproches à me faire.

LA PRINCESSE.

Vous, des reproches!

LE GRAND-DUC.

De très-grands. Cette nuit tu voulais en vain me le cacher, j'ai vu que, malgré ton obéissance, ton mariage avec le prince de Neubourg te rendrait malheureuse; et tu sais si jamais j'ai voulu ton malheur.

LA PRINCESSE.

Ah! mon père!

LE GRAND-DUC.

Calme-toi, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Apprends donc que depuis longtemps je te cachais un secret important, un secret d'où dépend mon bonheur. Je vois ton étonnement; c'était mal à moi, je le sens... A qui devais-je ma confiance, si ce n'était à ma fille, à mon amie? (Apercevant Linsberg qui entre.) Ah! vous voilà, Ernest! Approchez, vous n'êtes pas étranger à notre conversation.

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LINSBERG.

LA PRINCESSE.

Grand Dieu! que va-t-il me dire?

TRIO.

LE GRAND-DUC, prenant la main de la princesse.

Je veux savoir si dans ton cœur
Ernest eut jamais quelque place?

LA PRINCESSE.

Que dites-vous?

M. DE LINSBERG.

Ah! Monseigneur, de grâce...

LE GRAND-DUC.

Réponds.

LA PRINCESSE.

J'ai toujours fait des vœux pour son bonheur.

LE GRAND-DUC, à M. de Linsberg, lui prenant aussi la main.

N'avez-vous pas, à votre tour,
Un peu d'amitié pour ma fille?

M. DE LINSBERG.

Ah! pour votre auguste famille
Vous connaissez mon respect, mon amour.

LE GRAND-DUC.

Que je rends grâce au sort prospère!
Tous deux apprenez un mystère
Que personne ne soupçonnait :
Écoutez-moi.

LA PRINCESSE.

Nous écoutons, mon père.

ENSEMBLE.

LE GRAND-DUC.

Ah! je vois leur trouble secret.

LA PRINCESSE ET M. DE LINSBERG.

Mais quel peut être son secret?

LE GRAND-DUC.

Ernest, je t'ai chéri de l'amour le plus tendre;
Je t'ai comblé de mes faveurs :
Tant de bienfaits et tant d'honneurs
A ton cœur n'ont-ils rien fait comprendre?

LA PRINCESSE ET M. DE LINSBERG.

Ah! grand Dieu! quel soupçon m'agite malgré moi!
D'où vient qu'en l'écoutant mon cœur frémit d'effroi?

LE GRAND-DUC.

Inconnu dans ma cour, sans parents, sans naissance,
Tous ces soins paternels donnés à ton enfance,
Tout ne vous dit-il pas?...

LA PRINCESSE.

Achevez.

M. DE LINSBERG.

Je frémis.

LE GRAND-DUC.

Que Linsberg m'appartient; que Linsberg est mon fils.

M. DE LINSBERG.

Votre fils!

(La princesse pousse un cri et se jette aux genoux de son père. M. de Linsberg se cache la tête entre les mains. Le grand-duc les regarde un instant en silence, puis souriant avec bonté, il leur prend la main et les relève lentement.

LE GRAND-DUC.

D'où vient l'effroi qui vous agite?
Louise, Ernest, mes enfants, levez-vous.

LA PRINCESSE.

Votre fils!

LE GRAND-DUC.

Et pourquoi cette frayeur subite?

Sans doute il est mon fils, puisqu'il est ton époux.

M. DE DINSBERG ET LA PRINCESSE.

O ciel! que dites-vous?
O céleste Providence!
Tu nous rends l'innocence
Ainsi que le bonheur!

LE GRAND DUC.

Oui, calmez votre frayeur,
Je savais tout le mystère.
Ingrats, vous redoutiez un père
Qui se venge en vous unissant.

ENSEMBLE.

O clémence! ô bonté tutélaire!
Et que notre crime était grand!
Hélas! nous redoutions un père
Qui se venge en nous unissant.

LE GRAND DUC.

On vient; silence!

## SCÈNE XII.

Les précédents; LE MARQUIS DE VALBORN, MADEMOISELLE DE WEDEL, LA COMTESSE DE DRAKENBACK, TOUTE LA COUR.

LE GRAND-DUC.

Mes amis, j'ai voulu que vous fussiez les premiers à offrir vos hommages à l'époux de ma fille.

LE MARQUIS.

Ce sera pour nous un véritable bonheur. (Bas, à la comtesse.) Enfin, voilà le mariage déclaré.

LE GRAND-DUC, prenant M. de Linsberg par la main.

Vous pouvez donc faire vos compliments à M. le comte de Linsberg, à mon gendre.

LE MARQUIS.

O ciel! serait-il possible?

LA COMTESSE.

Et que dira le prince de Neubourg?

LE PRINCE, qui est entré pendant les derniers mots du grand-duc.

Très-bien, Monseigneur; très-bien. Instruit de la vérité par mademoiselle de Wedel, je venais vous rendre votre parole, et solliciter pour eux... La clémence de Votre Altesse a rendu ma démarche inutile.

MADEMOISELLE DE WEDEL, bas, au prince.

C'est égal; je suis très-contente.

LE PRINCE, à M. de Linsberg, en lui tendant la main.

Prince, je vous offre mes félicitations et mon amitié; mais je ne vous prendrai plus pour mon secrétaire.

M. DE LINSBERG.

Quoi! Monseigneur, vous saviez...

LE PRINCE.

Vous ne pouviez pas faire autrement, c'est moi qui ai eu tort; aller justement m'adresser au mari! Vous ne m'en voulez pas, n'est-il pas vrai? et, pour me le prouver, vous daignerez travailler à mon mariage, et parler en ma faveur à mademoiselle de Wedel; à moins qu'en vous priant je ne fasse encore une imprudence.

MADEMOISELLE DE WEDEL, souriant.

Cela se pourrait bien.

CHOEUR FINAL.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Désormais à la cour
Les plaisirs, la tendresse
Vont fixer leur séjour.

FIN DE LA NEIGE.

# LE MAÇON

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

En société avec M. G. Delavigne

MUSIQUE DE M. AUBER

Opéra-Comique. — 3 mai 1825

PERSONNAGES

LÉON DE MÉRINVILLE.
IRMA, jeune Grecque.
ROGER, maçon.
BAPTISTE, serrurier.
HENRIETTE, sœur de Baptiste et femme de Roger.
ZOBÉIDE, compagne d'Irma.
MADAME BERTRAND, leur voisine.
USBECK, } esclaves turcs de la suite
RICA, } de l'ambassadeur.
UN GARÇON DE NOCE.
ESCLAVES TURCS.
OUVRIERS ET HABITANTS DU FAUBOURG.

**La scène se passe à Paris, dans le faubourg Saint-Antoine.**

## ACTE PREMIER.

Les environs d'une barrière extérieure de Paris; à gauche une guinguette; au fond, la barrière.

—

### SCÈNE PREMIÈRE.

BAPTISTE, ROGER, HENRIETTE, MADAME BERTRAND, sortant de la guinguette, à gauche du spectateur, et allant recevoir le chœur d'amis et de parents qui arrivent par la droite.

INTRODUCTION.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Il faut se divertir!
Nargue de la richesse!
Et vive le plaisir!

BAPTISTE.

Ce n'est pas comme chez les grands,
Où l'on se marie
En cérémonie;
Le vrai bonheur, les bons enfants,

Sont aux noces des pauvres gens.

ROGER, à Henriette.

Te voilà donc ma femme!

HENRIETTE.

Te voilà mon mari!

ROGER.

Que j'en ai d' joi' dans l'âme!
Enfin tout est fini.

MADAME BERTRAND, à part.

Faut-il donc qu'elle soit sa femme!
C' n'est pas ma faute, Dieu merci.

ENSEMBLE.

ROGER ET HENRIETTE.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Et quel doux avenir!
Oui, pour nous la richesse
Ne vaut pas le plaisir!

MADAME BERTRAND.

En voyant leur tendresse,
Le dépit vient m' saisir.
Ah! pour eux quelle ivresse!
L'amour vient d' les unir.

BAPTISTE ET LE CHOEUR.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Il faut se divertir!
Nargue de la richesse!
Et vive le plaisir!

BAPTISTE, passant entre Roger et Henriette.

Allons, enfants,
Assez d' caresses,
Assez d' promesses,
Vous v'là mariés, vous aurez l' temps.
Tandis qu'à table,
Les grands parents
Font là-dedans
Un bruit du diable,
Danseurs joyeux,
Viv' la cadence!
En avant deux!

MADAME BERTRAND.

Un' contredanse, c'est ennuyeux,
Un' ronde nous conviendrait mieux :
Et puis ça plaît à tout le monde.

ROGER.

C'est bon; sans me faire prier,
Moi je vais vous chanter la ronde,
La ronde du bon ouvrier.

RONDE.

PREMIER COUPLET.

Bon ouvrier, voici l'aurore
Qui te rappelle à tes travaux;
Ce matin, travaillons encore,
Le soir sera pour le repos.
Tout seul on s'ennuie à l'ouvrage;
Pour l'abréger on le partage,
A ton aide chacun viendra.
Du courage,
Du courage,
Les amis sont toujours là.

DEUXIÈME COUPLET.

Bon ouvrier, voici l' dimanche;
Ce jour-là tout est oublié;
Quelle gaîté naïve et franche,
Trinquons ensemble à l'amitié!
M' laisser boir' seul est un outrage,
Mais pour partager mon ouvrage
Et la bouteille que voilà;
Du courage,
Du courage,
Les amis sont toujours là.

TROISIÈME COUPLET.

Bon ouvrier, quand la tendresse
De l'hymen te fait une loi;
Lorsqu'à ta gentille maîtresse
Tu donnes ton cœur et ta foi,
Prends garde, ne sois point volage,
Si tu négliges ton ouvrage,
Un autre te remplacera;
Du courage,
En ménage,
Les amis sont toujours là.

(On danse.)

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN GARÇON TRAITEUR, sortant de la maison.

LE GARÇON.

Messieurs, dans la salle on demande
La mariée.

ROGER.

Ah! qu'on attende!

HENRIETTE.

Non, Roger, j'y cours de ce pas.

ROGER.

Ma p'tit' femm', je ne te quitt' pas.

MADAME BERTRAND.

Ah! quel ennui! toujours ensemble!
De dépit ils me font mourir.

BAPTISTE.

Venez, vous autres; il me semble
Qu'après la dans' faut s' rafraîchir.

ENSEMBLE.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Et quel doux avenir!
Nargue de la richesse!
Et vive le plaisir!

(Ils entrent tous dans l'auberge à gauche. Madame Bertrand et Baptiste resten seuls en scène.)

## SCÈNE III.

### BAPTISTE, MADAME BERTRAND.

BAPTISTE.

Eh bien! madame Bertrand, vous ne rentrez pas dans le grand salon?

MADAME BERTRAND.

Oui, un grand salon de cent couverts, où, ce matin, au déjeuner, nous ne pouvions pas tenir soixante! Ah! quelle réunion! quelle société! Un tapage à ne pas s'y reconnaître! Et puis M. Roger, votre beau-frère, qui est toujours à parler bas à sa femme ou qui cherche à l'embrasser : ah! fi! c'est commun! c'est bourgeois.

BAPTISTE.

Vous voilà, madame Bertrand! parce que vous êtes la plus riche marchande de plâtre du quartier, et que vous ne voyez

que la haute société du faubourg Saint-Antoine, ça vous rend fière et difficile; mais nous autres, nous sommes de simples artisans qui n'y faisons pas tant de façons! je suis un maître serrurier qui n'a rien; je donne ma sœur Henriette à un brave et honnête maçon qui n'a pas grand'chose; voilà qui est convenable, il n'y a pas de mésalliance. Et puis, dites donc, madame Bertrand, un maçon et un serrurier... nous ferons à nous deux une bonne maison.

MADAME BERTRAND.

Voilà encore vos plaisanteries!

BAPTISTE.

Ah! dame! pour ce qui est des plaisanteries, on les fait comme on peut. Je n' sommes pas des académiciens; je célèbre la noce de ma sœur hors barrière, parce que le vin coûte moins cher, et que c'est moi qui paie. Nous sommes un peu nombreux, et on était serré à table : il n'y a pas de mal, c'est que nous avons des amis. Et quant à la tenue de Roger avec ma sœur, s'il est amoureux de sa femme, ne voulez-vous pas qu'il prenne quelqu'un pour le lui dire? Je ne sais pas comme ça se pratique dans les noces de grands seigneurs; mais nous autres artisans, nous faisons l'amour nous-mêmes, entendez-vous, madame Bertrand.

MADAME BERTRAND.

Eh! mon Dieu! vous me dites cela d'un ton... Croyez-vous, monsieur Baptiste, qu'on soit jalouse du bonheur de votre sœur?

BAPTISTE.

Eh mais! qu'y aurait-il d'étonnant? Roger était votre premier garçon; vous aviez un faible pour lui; et sans l'amour qui le tenait pour Henriette, il serait à l'heure qu'il est propriétaire de votre main et de votre fortune; du moins c'est ce qu'on dit dans le quartier.

MADAME BERTRAND.

Voyez-vous les caquets et les mauvaises langues! On pourrait supposer que j'ai eu pour lui des préférences! D'abord, monsieur Baptiste, vous devez vous rappeler que je vous en ai dit toujours du mal.

BAPTISTE.

C'est vrai, mais ça ne prouve rien; parce que vous en dites de tout le monde, même de vos amis.

MADAME BERTRAND.

Ah! j'en dis de tout le monde! je ne vous ai pourtant pas

encore fait part de mes soupçons sur le beau mariage que vous venez de faire. N'avez-vous pas raconté à table, tout à l'heure, que Roger avait apporté en dot une cinquantaine de louis, et que c'était cela qui vous avait décidé à lui donner votre sœur?

BAPTISTE.

C'est vrai.

MADAME BERTRAND.

Eh bien! vous, monsieur Baptiste, qui êtes d'ordinaire si timide, si défiant, pour ne pas dire si poltron; car, grâce au ciel, vous avez peur de tout, et la crainte de vous compromettre vous ferait faire toutes les sottises du monde.

BAPTISTE.

Ah çà! qu'est-ce qu'elle a donc à me dénoncer et à m'attaquer? est-ce que je suis le marié?

MADAME BERTRAND.

Savez-vous seulement comment ces cinquante louis sont arrivés à Roger? où les a-t-il acquis? où les a-t-il gagnés? ce n'est pas chez moi; car il y a huit jours, quand il est sorti, il n'avait rien.

BAPTISTE.

Au fait, c'est étonnant.

MADAME BERTRAND.

Et ça ne vous a pas donné d'inquiétudes?

BAPTISTE.

Pas, du moins jusqu'à présent; mais voilà que ça me prend. Ces cinquante louis qui lui sont arrivés tout à coup, sans qu'on sache comment... Et si cette aventure-là vient aux oreilles du prévôt des marchands, ou de M. le lieutenant civil, je puis être compromis, non pas certainement que Roger ne soit un brave garçon, et moi aussi; mais je vous le demande, qu'est-ce que ça signifie de venir me donner ces idées-là, aujourd'hui qu'il est mon beau-frère?

MADAME BERTRAND, avec volubilité.

Écoutez donc, c'était dans votre intérêt; mais si ça vous contrarie, mettez que je n'ai rien dit, et parlons d'autre chose. Vous n'avez pas oublié que demain, mon voisin, vous venez dîner chez moi, et je vous promets un beau spectacle. Vous savez que ma maison touche à l'hôtel de cet ambassadeur étranger, ce vilain Turc qui, quand il sort, fait courir après sa voiture tous les petits garçons du faubourg; eh bien! on dit que demain il doit partir avec ses mamamouchis. Le

cortége sera superbe, et on m'avait déjà proposé de me louer mes fenêtres; mais, Dieu merci, je suis au-dessus de cela, et nous jouirons du coup d'œil, moi et ma société.

BAPTISTE, à part.

Est-elle bavarde! (Ils continuent à parler bas.)

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LÉON, sortant par la gauche, et suivi d'un domestique.

LÉON.

C'est bien, je n'irai pas plus loin.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, faudra-t-il que la voiture vous attende?

LÉON.

Non, rentrez sans moi dans Paris. Je donne congé à mes gens pour toute la soirée. (Regardant sa montre.) Je suis parti de la campagne à six heures. Dans mon impatience, j'ai pressé mes chevaux, croyant que je n'arriverais jamais, et me voilà une heure au moins en avance.

MADAME BERTRAND, à Baptiste, regardant dans la coulisse.

Regardez donc cette belle voiture qui s'éloigne.

BAPTISTE.

Et quel est ce jeune seigneur qui vient à nous?

MADAME BERTRAND.

Je ne le connais pas.

BAPTISTE.

Ni moi non plus. Comme il nous regarde! Si c'était quelque observateur, quelque agent de M. Lenoir? Depuis ce que vous m'avez dit, je me défie de tout le monde.

LÉON.

Mes amis, quelle est cette barrière?

MADAME BERTRAND.

C'est celle de Charenton.

LÉON, montrant la droite.

Et voilà le chemin le plus court pour me rendre à la porte Saint-Antoine?

BAPTISTE.

Oui, Monsieur, tout droit jusqu'à une grande maison en pierre avec des colonnes. C'est celle de ce seigneur turc dont on parle tant dans le quartier, un méchant homme, à ce que l'on dit.

MADAME BERTRAND.

Un mécréant qui n'a ni foi ni loi, et qui dernièrement a fait tuer un de ses esclaves, parce qu'il avait cassé une tasse de porcelaine.

LÉON.

Ah! ah! c'est par là qu'est son hôtel?

BAPTISTE.

Oui, Monsieur; là vous tournerez à main droite, et vous vous trouverez dans la grande rue qui conduit à la Bastille.

LÉON.

Je vous remercie, mes amis, et vous demande pardon de vous avoir dérangés.

## SCÈNE V.

Les précédents, ROGER.

ROGER, sortant de la guinguette.

Eh bien! madame Bertrand, eh bien! mon beau-frère, que faites-vous donc là? on se partage la jarretière de la mariée.

LÉON, regardant Roger.

Eh mais!... que vois-je?

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ROGER.

Quoi! Monsieur, est-ce vous que je rencontre ici?

LÉON, courant à Roger et l'embrassant.

Je ne me trompe pas! c'est lui-même; c'est lui!

BAPTISTE.

Ils s'embrassent tous deux!

MADAME BERTRAND.

Quel est donc ce mystère?

ENSEMBLE.

ROGER, LÉON.

O hasard tutélaire!
Quel moment pour mon cœur!
Le ciel qui m'est prospère
Me rend mon bienfaiteur.

MADAME BERTRAND.

Quel est donc ce mystère?
Il connaît ce seigneur,
Tout lui devient prospère,
Tout lui porte bonheur.

BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère ?
Quoi ! ce jeune seigneur
Embrasse mon beau-frère !
Ah ! pour moi quel bonheur !

BAPTISTE.

Mais comment donc se peut-il faire,
Que vous vous connaissiez tous deux ?

ROGER, bas.

Taisez-vous donc, mon cher beau-frère,
Vous le saurez.

LÉON.

Non pas, je veux
Devant vous proclamer moi-même
Ce que je dois à son secours.

ROGER.

Que dites-vous ?

BAPTISTE.

Bonheur extrême !

LÉON.

Oui, c'est lui qui sauva mes jours.

AIR.

Occupé d'une image chère,
Et bercé par un doux espoir,
Non loin de ce lieu solitaire,
En secret j'errais l'autre soir,
Lorsqu'à mes yeux, dans la nuit sombre,
Des meurtriers s'offrent soudain.
Surpris, accablé par le nombre,
Je voulais résister en vain.
Le sort trahissait ma vaillance,
Quand tout à coup, dans le lointain,
Pour ranimer mon espérance,
Je crois entendre ce refrain :
Du courage,
Du courage,
Les amis sont toujours là.
C'était lui ! le voilà !

ROGER.

Je revenais de l'ouvrage,
Et mes armes sur le dos ;
Je revenais de l'ouvrage
Pour goûter un doux repos.

Pensant à mon mariage,
Et pour abréger mon voyage,
Je marchais en chantant,
Gaîment,
Tra, la, la, la...
Quand je crois entendre des cris,
Et je vois ce brave jeune homme
Qui se défendait, Dieu sait comme,
Quoiqu'il fut tout seul contre six.

LÉON.

Près de moi soudain il s'élance.

ROGER.

Son exemple me donn' du cœur.

LÉON.

Déconcerté par sa présence.

ROGER.

Intimidé par sa valeur.

LÉON.

L'ennemi s'enfuit en silence.

ROGER.

Nous restons maîtr's du champ d'honneur.

LÉON.

Mais croirez-vous qu'avec mystère,
Mon sauveur s'obstine à me taire
Son nom, son adresse? oui, vraiment!
A peine puis-je, en l'embrassant,
Lui glisser, et sans qu'il s'en doute,
Le peu d'or que j'avais sur moi.
Il s'éloigne, je l'aperçoi
Qui gaîment s'était mis en route;
Et seulement dans le lointain
J'entendais encor ce refrain :
Du courage,
Du courage,
Les amis sont toujours là.

BAPTISTE, à madame Bertrand.

Pour la famill' quel avantage,
D'avoir un frèr' comm' celui-là!

ENSEMBLE.

ROGER ET LÉON.

O hasard tutélaire!
Quel moment pour mon cœur!
Le ciel qui m'est prospère

Me rend mon bienfaiteur!

MADAME BERTRAND ET BAPTISTE..

Voilà donc ce mystère!
Tout lui porte bonheur;
Par un destin prospère
Il trouve un protecteur!

MADAME BERTRAND, à Léon qui a eu l'air de l'interroger pendant la ritournelle du morceau.

Oui, Monsieur : Roger, un maçon, faubourg Saint-Antoine. (Léon tire un calepin de sa poche et écrit. Pendant ce temps madame Bertrand passe de l'autre côté du théâtre, à la droite de Baptiste.)

BAPTISTE.

C'est donc ainsi qu'il s'est trouvé propriétaire de cinquante louis?

ROGER.

Oui, sans doute; et c'est à Monsieur que je dois mon mariage; car jusque-là, malgré notre amitié, tu me refusais ta sœur. Mais à la vue de ma nouvelle opulence...

BAPTISTE.

Écoute donc, mon ami, c'est tout naturel : tu as changé de fortune, et j'ai changé d'idée; ça arrive tous les jours comme cela. (Bas, à madame Bertrand.) Vous voyez bien, madame Bertrand, avec vos conjectures!

MADAME BERTRAND.

J'avais peut-être tort : à coup sûr, il y avait quelque chose; et même maintenant encore ça n'est pas clair. Car qu'est-ce que ce Monsieur allait faire la nuit le long des boulevards neufs?... (On entend un bruit dans l'intérieur de l'auberge.) A la santé des mariés!

BAPTISTE.

Entendez-vous? moi qui suis le beau-frère, il n'est pas convenable que l'on boive sans moi. Venez-vous, madame Bertrand?

MADAME BERTRAND.

Oui, sans doute, d'autant plus que ces Messieurs ont probablement quelque chose à se communiquer. Je suis pour ce que j'en ai dit : Il y a là-dessous quelque mystère, et ça n'est pas naturel. (Elle entre dans l'auberge avec Baptiste.)

## SCÈNE VI.

LÉON, ROGER.

LÉON.

Je connais donc maintenant quel est mon bienfaiteur ! Grâce au ciel, tu ne peux plus m'échapper ; et demain, mon cher Roger, tu auras de mes nouvelles.

ROGER.

Je dois tout à vos bontés ; je vous dois ma femme, celle que j'aime ; je ne veux rien de plus.

LÉON.

Non pas, je suis encore ton débiteur ; quoique grand seigneur, je tiens à payer mes dettes, et nous nous reverrons.

ROGER.

Quoi ! vous nous quittez déjà ! Si j'osais vous demander une grâce !

LÉON.

Qu'est-ce? parle vite.

ROGER.

Je sais que vous êtes bien au-dessus de pauvres artisans tels que nous ; mais si j'en crois mon cœur, le vôtre doit être bon et généreux : c'est à vous que je dois mon mariage ; et si j'osais vous prier de vouloir bien rester ce soir à la noce ; c'est la seule faveur que je vous demande, et je n'en veux pas d'autres.

LÉON.

Que dis-tu?

ROGER.

Ça nous portera bonheur à moi et à ma femme ; vous verrez comme elle est jolie, et combien je l'aime. Et peut-être vous-même, Monseigneur, trouverez-vous quelque plaisir à voir les heureux que vous avez faits?

LÉON.

Tu as raison, une telle soirée m'eût charmé. Mais, mon pauvre garçon, pour la première chose que tu me demandes, je suis obligé de te refuser.

ROGER, avec douleur.

Je vous demande pardon de mon indiscrétion.

LÉON.

Crois-tu que ce soit par fierté ? non, mon ami ; tu me connais mal. Mais celle que tu vas épouser, tu l'aimais, tu en étais amoureux ; alors tu me comprendras sans peine. Ap-

prends donc que ce soir, dans quelques moments, on m'attend ; et pour un tel rendez-vous je sacrifierais ma fortune et ma vie.

ROGER.

Que dites-vous! quelque danger menace-t-il vos jours?

LÉON.

Non, je ne le pense pas, mais il est des idées, des pressentiments dont on ne peut se rendre compte.

ROGER.

O ciel! je devine maintenant; et quand, l'autre semaine, je vous ai rencontré, vous veniez d'un pareil rendez-vous.

LÉON.

Peut-être bien.

ROGER.

Ces meurtriers étaient des gens de la maison, apostés pour vous attendre.

LÉON, souriant.

Oui, d'excellents domestiques, qui, quand on leur commande, ne raisonnent jamais ; et si tu les connaissais comme moi, tu verrais que ces pauvres diables ne pouvaient faire autrement.

ROGER.

Et vous vous exposez encore à un péril semblable?

LÉON.

Qu'importe? (A part, montrant une lettre ployée.) Abdalla est parti, Irma va m'attendre, et je pourrais hésiter !

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; HENRIETTE.

HENRIETTE.

Eh bien! Monsieur, qu'est-ce que vous faites donc? de tous les côtés on demande le marié; on ne sait ce qu'il est devenu, et Monsieur est là à causer bien tranquillement, pendant que j'étais d'une inquiétude...

LÉON.

Je devine, c'est là ta femme.

HENRIETTE.

Oui, Monsieur; et ce n'est pas bien à vous de venir ainsi déranger mon mari; vous êtes cause que j'ai brouillé deux contredanses, parce que je regardais toujours par la fenêtre si

c'était bien avec un monsieur qu'il causait; et quand il faut danser là-bas, et être ici, ça ne va pas du tout.

ROGER.

C'est qu' voyez-vous, par caractère, ma femme est un peu jalouse.

HENRIETTE.

Oui, Monsieur; je ne m'en défends pas.

LÉON.

C'est moi seul qui suis coupable; pardon, Mademoiselle.

HENRIETTE, d'un air fâché.

Tiens, Mademoiselle!

LÉON, souriant.

J'ai tort, je devais dire Madame.

HENRIETTE.

A la bonne heure! ça n'est pas par fierté, mais ce mot-là me fait tant de plaisir à entendre! il y a si longtemps que je l'attendais! j'avais tant d'envie d'être appelée madame Roger! Madame Roger, c'est un beau nom; n'est-ce pas, Monsieur?

ROGER.

Cette chère Henriette!

LÉON.

Ah! que vous êtes heureux! toi du moins, rien ne s'oppose à ton union; tu peux épouser celle que tu aimes... tu avais raison tout à l'heure; il n'est pas en mon pouvoir de rien ajouter à ton bonheur, mais je veux, du moins, avant de vous quitter, faire mon cadeau à la mariée. (Otant une bague de son doigt.) Tenez, ma belle enfant.

HENRIETTE, retirant sa main gauche qu'il veut prendre.

Oh! non, Monsieur, pas à cette main-là, c'est l'anneau que Roger m'a donné. En vous remerciant bien. (A Roger.) Vois, comme il est brillant; mais c'est égal, j'aime mieux l'autre. (Regardant son autre main.) Mais rentrons dans la salle du bal, où l'on doit danser longtemps encore, car il n'est que neuf heures.

LÉON, vivement.

Neuf heures! vous en êtes bien sûre?

ROGER, soupirant et regardant Henriette.

Oh! oui, Monsieur : il n'est que cela.

LÉON.

Adieu, mes amis; adieu, comptez sur moi. (Revenant et leur prenant la main.) Et si jamais nous étions séparés, si je ne devais

plus vous revoir... Mais non, ne pensons pas à cela. Je vous reverrai. Adieu, Henriette; adieu, Roger : bonne nuit. (Il sort par la droite.)

## SCÈNE VIII.

### ROGER, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Il est gentil, ce seigneur-là!

ROGER.

Vous êtes donc racommodée avec lui?

HENRIETTE.

Sans doute; il a l'air d'avoir de l'amitié pour vous, ça fait que j'en ai pour lui. Mais où va-t-il donc comme cela?

ROGER.

C'est un secret.

HENRIETTE.

Ah! c'est un secret, c'est différent. Adieu, Monsieur. (Elle fait quelques pas pour rentrer dans l'auberge. Roger la retient.)

DUO.

HENRIETTE.

Je m'en vas!
On nous attend là-bas.

ROGER, la retenant.

Tu t'en vas,
Tu ne m'écoutes pas?

HENRIETTE, restant.

Que vouliez-vous me dire?

ROGER.

Que pour toi je soupire,
Et que ce nom d'époux
A mon cœur est bien doux!
Oui, pour toujours je t'aime;
Mais dis-le-moi de même.

HENRIETTE.

Laissez-moi! Je m'en vas,
N'arrêtez pas mes pas.

ROGER.

Mais songe que peut-être
J'aurais le droit ici
De te parler en maître,
Car je suis ton mari.

HENRIETTE, faisant la révérence.
Aussi je vous honore !
ROGER.
Si de me fuir encore
Tu m'oses menacer
Je m'en vais t'embrasser.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.
Je m'en vas!
On nous attend là-bas.
ROGER, l'embrassant.
Tu t'en vas,
Tu ne m'écoutes pas.
(A voix basse, montrant le salon de l'auberge.)
Ils vont à cette danse
Rester jusqu'à demain;
De ce bal qui commence
Attendrons-nous la fin?
HENRIETTE.
Monsieur, que dites-vous?
ROGER.
Mais, je dis qu'un époux,
Sans redouter le blâme,
Peut enlever sa femme.
HENRIETTE.
Au salon on m'attend,
Et j'y dois reparaître?
ROGER.
Soit, mais pour un instant;
Et puis discrètement
Tu peux bien disparaître.
HENRIETTE.
O ciel! y pensez-vous?
Vous voulez que je sorte...
ROGER.
Là-bas, par l'autre porte,
Loin des regards jaloux,
Ici je vais t'attendre;
Daigne à mes vœux te rendre.
J'attendrai, n'est-ce pas?
HENRIETTE, baissant les yeux.
Je m'en vas!

ROGER, la retenant.
Pour m'attendre là-bas...

HENRIETTE.
Je m'en vas!
Ne me retenez pas!

ENSEMBLE.

ROGER.
A sa promesse
J'ajoute foi
Ah! quelle ivresse!
Elle est à moi!

HENRIETTE.
Point de promesse,
Non, laisse-moi,
Non, laisse-moi;
Je meurs d'effroi!

HENRIETTE.
Taisez-vous donc, car on vient, j'imagine.

## SCÈNE IX.

Les précédents; DEUX ÉTRANGERS, enveloppés de manteaux, et sortant de la coulisse à droite.

ROGER.
Eh oui! deux étrangers d'assez mauvaise mine.

HENRIETTE.
Leur aspect me fait peur!

ROGER.
As-tu peur avec moi!
Ne somm's-nous pas, comme eux, sur le pavé du roi?

PREMIER INCONNU.
Abdalla le commande : obéissons au maître.

DEUXIÈME INCONNU.
Si nous l'interrogions,
Il nous dirait peut-être...

PREMIER INCONNU.
Ce n'est pas ce que nous cherchons.
(Ils sortent par la coulisse à gauche.)

HENRIETTE, se serrant contre Roger.)
Ils s'éloignent... Mais de leur vue
Je suis encore tout émue!

ROGER.

Tant mieux; car la frayeur te rapproche de moi.
Profitons du moment qui te livre à ma foi.

(Madame Bertrand sort en ce moment de l'auberge, et reste au fond à les écouter.

N' rentre pas au salon; restons seuls à nous-mêmes.

HENRIETTE.

Quoi! vous voulez...

ROGER.

Oui, si tu m'aimes.

HENRIETTE.

Ce n'est pas bien de fuir ainsi,
Mais j'obéis à mon mari.

(Madame Bertrand rentre dans l'auberge pour prévenir les gens de la noce.)

ENSEMBLE.

Tout nous sourit:
Partons sans bruit,
A l'ombre de la nuit.

(Roger prend le bras d'Henriette, et il veut sortir par le fond, lorsqu'ils sont arrêtés par les gens de la noce qui sont sortis de l'auberge pendant l'ensemble précédent.)

## SCÈNE X.

ROGER, HENRIETTE, BAPTISTE, MADAME BERTRAND

et toute la noce sortent de l'auberge.

CHŒUR, gaiement.

Arrêtez! arrêtez!... il enlève sa femme!

BAPTISTE.

Au voleur! au voleur! il enlève sa femme!

MADAME BERTRAND.

Sans moi, Monsieur partait avec Madame;
Mais du complot on s'est douté.

ROGER, à madame Bertrand, avec humeur.

Ah! vous avez trop de bonté.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR, BAPTISTE, MADAME BERTRAND.

Il s'enfuyait avec Madame:
Que par nous il soit arrêté;
Un époux enlever sa femme!
C'est un scandale, en vérité.

ROGER.

Quoi! je ne puis avec Madame
Me retirer en liberté?
Séparer un époux d' sa femme!
Ah ! c'est terrible, en vérité.

HENRIETTE.

Ne peut-on, quand on est madame,
Suivre un époux en liberté?
Séparer un mari d' sa femme,
Ah! c'est terrible, en vérité.

MADAME BERTRAND.

Madam' semble contrariée.

HENRIETTE, à part.

De quoi se mêle-t-elle ici?

MADAME BERTRAND.

Il faut, c'est l'usage établi,
Que les parents mèn'nt la mariée.

BAPTISTE.

Et puis après vient le mari.

ROGER.

En attendant que veux-tu que je fasse?

BAPTISTE, qui a déjà pris la main de sa sœur.

Tiens, va chez le traiteur pour régler à ma place:
Nous compterons demain.

ROGER.

J'y cours, et je vous suis.
(Il entre chez le traiteur.)

BAPTISTE, aux gens de la noce.

Des époux gagnons le logis,
Et pour finir gaîment la fête,
Allons, les violons en tête,
En avant, marche, mes amis!

CHŒUR.

Quelle belle journée!
Que votre sort est doux!
Chantons la destinée
De ces heureux époux!

(Les violons ouvrent la marche, Baptiste donne la main à sa sœur, le premier garçon de la noce à madame Bertrand. Dans ce moment, on voit paraître les deux inconnus, qui se tiennent dans le fond, et suivent des yeux la noce, qui défile et rentre dans Paris.)

## SCÈNE XI.

### ROGER; LES DEUX INCONNUS, l'arrêtant.

(Il sort de chez le traiteur, et noue les cordons de sa bourse de cuir. Après la sortie de Roger, le traiteur ferme sa porte et ses volets.)

ROGER, à la cantonade.

C'est bon, c'est bon!
Gardez pour le garçon.
Courons, rejoignons-les sur l'heure.

PREMIER INCONNU, se mettant devant lui et l'arrêtant.

Camarade, un seul mot, rien de plus.

ROGER, serrant sa bourse dans sa poche.

Encor ces inconnus!

PREMIER INCONNU.

Enseignez-nous le nom et la demeure
D'un habile maçon et d'un bon serrurier.

(En ce moment, deux autres hommes, enveloppés de larges manteaux, paraissent dans le fond, et se tiennent à portée d'entendre.)

ROGER.

Un maçon! je le suis, connu dans le quartier.

LES DEUX INCONNUS, à part.

Pour nous, ô hasard favorable!

PREMIER INCONNU.

Veux-tu gagner beaucoup?

ROGER.

C'est toujours agréable

DEUXIÈME INCONNU.

Eh bien! tu vas nous seconder.
(Lui donnant une bourse.)
Tiens, voilà de l'argent!

ROGER, à part, prenant la bourse.

C'est drôle... à leur figure
Moi j'aurais cru qu'ils allaient m'en d'mander!
(Haut.)
Que faut-il faire?

PREMIER INCONNU.

Viens!

ROGER.

A présent?

DEUXIÈME INCONNU.

Sans tarder

ROGER, lui rendant la bourse.

Pour aujourd'hui! non parbleu, je vous jure :
C'est le jour de ma noce, et ma femme m'attend.
Reprenez vos écus; pour un million comptant,
Je n'irais pas dans ce moment!

PREMIER INCONNU.

Au contraire, tu vas nous suivre.

ROGER.

Croyez-vous me faire la loi?

DEUXIÈME INCONNU.

A l'instant même il faut nous suivre.

ROGER, riant.

Oh! vous vous trompez, je le voi

PREMIER INCONNU.

Tu viendras! si tu tiens à vivre!

ROGER.

Je n'irai pas!

DEUZIÈME INCONNU.

Tu nous suivras.

TOUS LES DEUX, lui prenant la main, et lui montrant un poignard.

A l'instant même suis nos pas,
Ou bien redoute le trépas!

ENSEMBLE.

ROGER.

O ciel! je suis sans défense!
Rien n'est égal à ma fureur!
Faut-il céder sans résistance,
Quand je m' battrais de si bon cœur!

LES DEUX INCONNUS.

Allons, suis-nous sans résistance,
Et ne redoute aucun malheur;
Du silence, de la prudence,
Et calme une vaine fureur.

(Les deux inconnus entraînent Roger au fond du théâtre, où ils sont rejoints par leurs deux autres camarades. Ils disparaissent tous par la coulisse à gauche.)

---

# ACTE II.

Une grotte élégamment décorée et éclairée par plusieurs candélabres; une entrée au fond; à droite du spectateur, sur le premier plan, un banc de gazon; du même côté, sur le second plan, une ouverture fermée par une grande pierre mobile; à gauche, sur le premier plan, une table couverte de fleurs et de fruits, près d'un pilier en pierre ou en bois qui soutient la grotte.

—

## SCÈNE PREMIÈRE.

IRMA, ZOBÉIDE, habillées à l'orientale.

(Au lever du rideau, elles sont assises près de la table; derrière elles, plusieurs de leurs compagnes tiennent des harpes et forment des danses.)

CHŒUR.

Un instant, mes sœurs,
Oublions nos peines;
Pour cacher nos chaînes,
Couvrons-les de fleurs.

ZOBÉIDE.

Beau ciel de la France!
Ta douce influence
Fait que l'espérance
Renaît dans nos cœurs.

ENSEMBLE.

Un instant, mes sœurs,
Oublions nos peines, etc.

ZOBÉIDE, se levant.

Oui, le repas du soir est pour nous terminé;
Mais l'heure du repos n'a pas encore sonné:
Irma, redis-nous, je t'en prie,
Cet hymne si touchant et ces accents d'amours:
De la Grèce, notre patrie,
Il nous rappelle les beaux jours.

IRMA, se levant.

CHANT GREC.

RÉCITATIF.

A sa jeune captive
Un musulman offrait son cœur;
Et Zelmire plaintive
Répondait au vainqueur

PREMIER COUPLET.

« Je suis en ta puissance,
Mais mon cœur est à moi;
Garde ton opulence,
Je garderai ma foi.
Ton or est inutile;
Nadir m'a su charmer!
Mourir m'est plus facile
Que vivre sans l'aimer! »

DEUXIÈME COUPLET.

Dans son fougueux délire,
Le farouche sultan
Vient de frapper Zelmire,
Qui tombe en répétant:
« Toi que mon cœur adore,
Toi qui m'as su charmer,
Mourir vaut mieux encore
Que vivre sans t'aimer! »

ZOBÉIDE.

Mais voici l'heure; il faut se retirer sans bruit;
Demain, notre maître l'a dit,
Demain nous quitterons la France.

TOUTES.

Retirons-nous en silence;
Bonsoir, à demain, bonne nuit.

(Elles sortent par le fond.)

## SCÈNE II.

### IRMA, ZOBÉIDE.

ZOBÉIDE.

Eh quoi! Irma, tu ne suis point nos compagnes?

IRMA.

Non, tu es ma meilleure amie; et avant de te quitter pour jamais, j'ai voulu te faire mes adieux.

ZOBÉIDE.

Y penses-tu? lorsque demain, au contraire, nous allons partir avec l'ambassadeur. Tu ne sais donc pas qu'aujourd'hui même il est allé à Versailles recevoir du roi son audience de congé?

IRMA.

Si vraiment, demain vous partirez; vous irez le rejoindre, mais sans moi.

ZOBÉIDE.

O ciel! .

IRMA.

As-tu donc oublié qu'à notre retour l'hymen devait m'unir à Abdalla? Depuis le jour qu'il m'eut annoncé cette funeste nouvelle, un horrible désespoir s'empara de moi; et bientôt le mal qui me consumait m'eût conduite au tombeau; mais, alarmé de l'état où il me voyait, et ne pouvant quitter Paris, Abdalla me fit partir pour une campagne éloignée. Près de là, Zobéide, et dans un superbe château, habitait un jeune seigneur, un Français...

CANTABILE.

AIR.

A chaque instant sur mon passage
Il se trouvait;
Et dans l'absence, son image
Me poursuivait.
En écoutant si doux hommage,
Je soupirais;
Et sans connaître son langage,
Je l'entendais.

CAVATINE.

Si tu savais
Combien il m'aime,
Ah! tu dirais,
Comme moi-même :
Amour pour jamais!
Je perdais, en quittant la France,
Et son amour et l'espérance;
Mais, brisant des fers odieux,
Il vient cette nuit en ces lieux.
Si par le sort je suis trahie,
Je sais qu'il y va de ma vie.
Mais...
Si tu savais
Combien il m'aime,
Ah! tu dirais,
Comme moi-même :
Amour pour jamais!

ZOBÉIDE.

O ciel ! et c'est cette nuit qu'il doit se rendre ici?...

IRMA.

Oui, dans une heure : Ibrahim, mon esclave fidèle, l'attendra à la porte du jardin; Rica, un de nos compatriotes, est aussi dans nos intérêts. (On entend un air de marche.)

ZOBÉIDE.

Écoute : ce sont nos gardiens qui font leur ronde.

IRMA.

Et bientôt après, ils iront se livrer au sommeil. Viens, Zobéide ; et puissent mes prières et mon amitié te décider à me suivre ! (Elles sortent par le fond.)

## SCÈNE III.

USBECK, RICA, habillés comme au premier acte; CINQ OU SIX ESCLAVES, habillés à la turque. — Ils entrent par la droite.

USBECK.

C'est bien. Tout est tranquille dans l'hôtel. En l'absence du maître, c'est à moi que vous devez obéir. Voici le firman qui vous transmet sa volonté.

RICA.

C'est donc par ses ordres que nous avons pris aujourd'hui ces vêtements étrangers?

USBECK.

Sans doute, pour n'être pas reconnus. (Aux autres esclaves.) Vous, allez revêtir les costumes que j'ai fait préparer; et que mes ordres soient fidèlement exécutés, car Abdalla récompense la fidélité et punit la trahison ! Le sort d'Ibrahim doit vous l'apprendre. (Les esclaves sortent par le fond.)

## SCÈNE IV.

USBECK, RICA.

RICA.

Que dis-tu? Ibrahim, cet esclave grec?

USBECK.

Il n'est plus.

RICA.

O ciel ! quel était donc son crime?

USBECK.

Le maître l'avait condamné.

RICA.

Et moi, Usbeck; moi, ton ami, s'il t'ordonnait ma mort?...

USBECK.

J'obéirais.

RICA.

Et si quelque jour il te demande ta tête?

USBECK.

J'obéirai encore.

RICA.

Dans le pays où nous sommes, Usbeck, on aurait peine à comprendre une pareille soumission.

USBECK.

Ce sont des infidèles qu'il faut plaindre, car ils ne sont point éclairés par les lumières du koran; ils ne connaissent point la voix du prophète.

RICA.

J'en conviens; mais ils écoutent quelquefois celle de l'amitié.

USBECK.

Crois-tu donc que j'y sois insensible? apprends que j'avais aussi des ordres pour toi.

RICA.

Grand Dieu! que dis-tu?

UBSECK.

Irma avait gagné l'esclave Ibrahim; elle l'avait chargé de porter ce matin une lettre à un Français, un jeune seigneur de ce pays; et quand elle lui a remis ce billet, tu étais là, tu l'as vue.

RICA.

Moi!

USBECK.

Et tu n'en as rien dit!

RICA.

Étais-je donc obligé de les trahir, de les dénoncer?...

USBECK.

N'était-ce pas ton devoir? n'est-ce pas celui d'un esclave? L'arrêt allait être prononcé; grâce à mes prières il a été suspendu; et c'est d'après la manière dont tu te conduiras aujourd'hui que notre maître te fera éprouver sa justice ou sa clémence.

RICA, tremblant.

Usbeck, que faut-il faire?

USBECK.

Dans quelques instants, et d'après le billet qu'on lui a laissé parvenir, ce jeune Français va se présenter à la porte du jardin.

RICA.

Eh bien?

USBECK.

Eh bien! tu le feras entrer, tu fermeras la porte sur lui, et alors...

RICA.

O ciel! faudrait-il le frapper?

USBECK.

Non, mais on vient : j'ai mes instructions, et je te donnerai les tiennes.

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ROGER ET PLUSIEURS ESCLAVES en chapeaux à large bord et en manteaux. — Ils entrent par le fond.)

ROGER, entrant et tenant un bandeau à la main.

Parlez, où me conduisez-vous?... (Rica et les esclaves qui viennent d'amener Roger ressortent par le fond.)

USBECK.

Peu t'importe, pourvu qu'il ne t'arrive rien de fâcheux. Jusqu'à présent ne t'ai-je pas tenu parole?

ROGER.

C'est vrai! pendant deux heures nous avons roulé dans une berline bien suspendue; mais c'est égal, j'aime mieux aller à pied à ma guise que d'aller en voiture malgré moi.

USBECK.

Sois tranquille; dans quelques heures on te reconduira de même jusqu'à ta porte.

ROGER.

Je l'espère bien; car ma pauvre femme va être d'une inquiétude et d'une surprise... Je vous le demande, qui m'aurait dit ce matin que je passerais la nuit ici, lorsqu'au contraire, et selon toutes les probabilités?... Enfin, voyons, dépêchons; et que ça finisse le plus tôt possible : qu'est-ce que vous voulez de moi?

USBECK.

Tu vas d'abord (Lui montrant l'ouverture du fond.) murer l'entrée de cette grotte.

ROGER.

Et à quoi bon!...

USBECK.

Ça ne te regarde pas.

ROGER.

Comme vous voudrez ; mais il me faut des matériaux et des outils.

USBECK, lui montrant le fond.

Tu trouveras là ce qui est nécessaire. Eh bien! que fais-tu là?..

ROGER.

Des réflexions : est-ce que cela n'est pas permis?

USBECK.

Et quelles sont-elles?

ROGER.

Que je suis dans un endroit suspect.

USBECK.

Mets-toi à l'ouvrage et ne réplique pas.

ROGER.

A la bonne heure! il y a là-dessous quelque machination, quelque construction diabolique, je suis le maçon, c'est vrai ; mais vous êtes l'architecte, et vous répondez de tout. (On entend en dehors.) Messieurs, permettez...

## SCÈNE VI.

Les précédents, BAPTISTE, que deux esclaves amènent les yeux bandés.

ROGER.

Quelle est cette voix que je crois reconnaître?

BAPTISTE, à qui on ôte son bandeau.

On m'a promis de ne pas me faire de mal.

ROGER, à part.

O ciel! Baptiste, mon beau-frère!

USBECK.

Rassure-toi, et ne tremble pas ainsi. Tu es serrurier?

BAPTISTE.

Oui, sans doute, serrurier de mon état, et timide par caractère.

ROGER, à part.

Et lui aussi! que veulent-ils faire d'un serrurier?

BAPTISTE.

Je vous avoue que je n'ai pas l'habitude d'aller en journée à cette heure-ci. (Il aperçoit Roger, qui est à l'autre bout du théâtre.) Ah! mon Dieu! (Roger lui fait signe de se taire.)

USBECK.

Qu'est-ce donc? d'où vient ce trouble?

BAPTISTE.

Qui? moi! je suis dans mon état ordinaire, j'ai peur; et voilà tout.

USBECK, lui montrant l'ouverture à droite du spectateur.

Tout à l'heure, tu vas préparer, là, en dehors, ce qu'il faut pour sceller cette pierre; tu as là du fer et des outils; mais auparavant (Montrant le pilier à gauche.) tu vas river ces chaînes.

BAPTISTE.

Oui, Monsieur; ce ne sera pas long; il paraît que c'est une commande qui est pressée?

USBECK.

Pas de réflexion.

BAPTISTF.

Moi, d'abord, j'ai toujours eu à cœur de contenter mes pratiques, et dès que vous m'honorez de votre confiance...

USBECK.

Il suffit : taisez-vous, et travaillez. (Les esclaves qui avaient amené Baptiste sortent sur un geste d'Usbeck.)

DUO.

(Usbeck se promène au fond du théâtre, et de temps en temps reparaît à la porte du milieu. Roger a été prendre une pierre qu'il roule avec peine jusque vers le milieu du théâtre : il se met à la tailler, tandis que, de l'autre côté, à gauche, Baptiste est occupé à river les chaines qui sont déjà attachées au pilier.)

ENSEMBLE.

ROGER ET BAPTISTE.

Dépêchons,
Travaillons;
De l'ardeur
Et du cœur.
Ouvrier diligent,
Gagnons bien notre argent.

Dépêchons,
Travaillons.

(Usbeck disparaît un instant par la porte à droite. Ils se rapprochent et parlent à demi voix.)

BAPTISTE.

C'est toi que je retrouve!

ROGER.

Je te vois en ces lieux!

BAPTISTE.

Mais l'effroi que j'éprouve...

ROGER.

Peut nous perdre tous deux.

BAPTISTE.

Que crains-tu?

ROGER.

Rien encore.

BAPTISTE.

Moi, j'ai peur!

ROGER.

Je l' vois bien.

BAPTISTE, montrant le fond.

Qui sont-ils?

ROGER.

Je l'ignore.

BAPTISTE.

Où sommes-nous?

ROGER.

J' n'en sais rien.

(Usbeck reparaît à la porte à droite. Ils se quittent et retournent chacun à leur ouvrage, en reprenant vivement.)

ENSEMBLE.

Dépêchons,
Travaillons;
De l'ardeur
Et du cœur.
Ouvrier diligent,
Gagnons bien notre argent.
Dépêchons,
Travaillons.

(Usbeck s'éloigne. Ils se rapprochent et se parlent à voix basse, rapidement et presque ensemble.)

ROGER.

J'étais seul dans la rue.

BAPTISTE.

Je r'venais au logis.

ROGER.

Quand soudain à ma vue...

BAPTISTE.

S' sont offerts deux bandits.

ROGER.

Ils m' demandent l'adresse...

BAPTISTE.

D'un habile ouvrier.

ROGER.

Me faisant la promesse...

BAPTISTE.

De richement m' payer.

ROGER.

Ils m'amènent...

BAPTISTE.

En ces lieux,

ROGER.

Un bandeau. .

BAPTISTE.

Sur les yeux,

ROGER.

C'est comm' moi!

BAPTISTE.

C'est comm' moi!

ROGER.

Quoi! vraiment!...

BAPTISTE, apercevant Usbeck.

Mais tais-toi.

ENSEMBLE.

Dépêchons,
Travaillons;
De l'ardeur
Et du cœur.
Ouvrier diligent,
Gagnons bien notre argent

BAPTISTE, regardant Usbeck qui s'éloigne.

Quelle sombre figure!

ROGER.

Observe et ne dis mot;
Car maint'nant, je le jure,
Je crains quelque complot

BAPTISTE.

Dans ce moment funeste,
Comment agir, morbleu?

ROGER.

En honnête homme, et l' reste,
A la grâce de Dieu.

USBECK, rentrant en parlant.

Eh bien! avançons-nous?

BAPTISTE ET ROGER.

Dépêchons,
Travaillons, etc.

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; DEUX ESCLAVES, RICA.

RICA, rentrant, bas, à Usbeck.

Voici ce jeune Français; je lui ai ouvert la porte du parc; mais il suit mes pas; car il prétend qu'Irma lui a donné rendez-vous dans la grotte du jardin.

USBECK, à Roger et à Baptiste.

Sortez...

ROGER.

Il se pourrait! on va nous ramener chez nous?

USBECK.

Non! mais dans un instant vous achèverez votre ouvrage.

ROGER.

Comment! morbleu!... encore attendre?

USBECK, aux esclaves, montrant Roger.

Reconduisez-le dans la salle basse. (Les deux esclaves et Rica emmènent Roger par le fond et tournent à gauche, en dehors. — Usbeck montrant Baptiste.) Quant à celui-ci, qui a l'air si docile, je m'en charge. (A part.) Je vais lui donner pour prison le pavillon qui donne sur la rue.

BAPTISTE.

Je vous ferai observer que je suis un homme établi, et que, si je découche, ça peut me compromettre.

USBECK.

N'importe.

BAPTISTE.

Me compromettre de toutes les manières; car enfin, de laisser ma maison seule, et ma femme aussi...

USBECK.

Obéissez! (Usbeck et Baptiste sortent par la porte à droite.)

## SCÈNE VIII.

RICA, puis LÉON, entrant par le fond.

RICA.

Entrez, entrez, seigneur Français, personne ne peut vous voir.

LÉON, entrant par le fond, mais venant de la droite.

Merci, mon ami. Tiens prends cette bourse. Eh quoi! tu me refuses?

RICA, troublé.

Oui, oui, seigneur, je ne l'ai pas mérité. Vous n'êtes pas encore hors de danger.

LÉON, le forçant d'accepter.

Si ce n'est que cela, ne crains rien. Il ne reste ici, dit-on, que deux ou trois esclaves, et je suis armé... D'ailleurs, tu serais là, tu me défendrais.

RICA, avec émotion.

Moi!

LÉON.

Oui. Tu m'as l'air d'un honnête homme, et tu ne voudrais pas me trahir. Va prévenir ta maîtresse.

RICA, troublé.

Oui, oui; j'y vais... (A voix basse.) Mais ne restez pas en ces lieux et fuyez au plus vite.

## SCÈNE IX.

LÉON, seul.

ROMANCE.

Elle va venir!
J'en conçois la douce espérance.
Ce trouble qui vient me saisir,
Et mon cœur qui bat de plaisir,
Tout dans ces lieux me dit d'avance :
Elle va venir!

DEUXIÈME COUPLET.

Elle va venir!
Et si le sort l'avait trahie. .
Mais que dis-je, et pourquoi frémir?

Pourquoi voir un sombre avenir?
Peines, dangers, que tout s'oublie :
Elle va venir!

## SCÈNE X.

LÉON, puis IRMA, habillée à la française.

LÉON, courant à elle.

Irma, je te revois!

IRMA.

J'ai cru que tu ne viendrais jamais.

LÉON.

Depuis longtemps j'étais au rendez-vous, lorsqu'un esclave est venu m'ouvrir. Irma, es-tu bien sûre de cet esclave? ne crains-tu pas de lui quelque trahison?

IRMA.

Pourquoi?

LÉON.

Il avait l'air troublé, embarrassé. Il voulait et n'osait me parler.

IRMA.

Ne crains rien. C'est Rica, un de mes compatriotes, un Grec comme moi; il nous est dévoué; mais, tu le vois, d'après tes ordres, et pour n'être pas remarqués dans notre fuite, je me suis mise à la française; je suis mieux ainsi, n'est-il pas vrai?

LÉON.

Tous les jours tu me sembles plus jolie; mais viens, partons.

DUO.

LÉON.

Loin de ce lieu terrible
Je guiderai tes pas.
O ciel est-il possible?
Tu ne me réponds pas?
Quand mon bras te délivre,
D'où vient cette terreur?
Crains-tu donc de me suivre?

IRMA.

Non si j'en crois mon cœur;
Mais ce cœur qui t'adore
Ne connaît pas vos lois;
Et peut, en écoutant ta voix,

Blesser des devoirs qu'il ignore.

LÉON, lui prenant la main.

Par le ciel que j'implore
Et qui veille sur nous,
Je te le jure encore,
Je serai ton époux.

IRMA.

Par le ciel que j'implore,
Par le ciel des chrétiens,
C'est toi seul que j'implore,
A toi seul j'appartiens.

ENSEMBLE.

LÉON.

O toi, Dieu redoutable,
Qui punis le coupable!
Du ciel où tu m'entends,
Viens bénir nos serments.

IRMA.

O toi, Dieu redoutable,
Qui punis le coupable!
Du ciel où tu m'entends,
Viens bénir nos serments

IRMA.

C'est à celui que j'aime
Que j'engage ma foi :
Je me donne moi-même :
(S'inclinant devant lui.)
Ton esclave est à toi!

ENSEMBLE.

LÉON.

Dieu tout-puissant!

IRMA.

Dieu des chrétiens!
O toi, Dieu redoutable,
Qui punis le coupable!
Du ciel où tu m'entends,
Viens bénir nos serments.

LÉON.

Partons, partons, je guiderai tes pas!

(Ils vont pour sortir par la porte du fond; Rica, pâle et tremblant, se présente devant eux.)

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, RICA.

RICA.

Malheureux! arrêtez! vous courez au trépas!

IRMA.

O ciel!

LÉON.

Il se pourrait!

RICA.

Silence! parlez bas?
Il y va de mes jours, mais la pitié l'emporte,
Abdalla savait tout; on vous aura trahis;
Tantôt votre billet en ses maius fut remis,
Et du piége fatal où vous fûtes conduits,
Vous ne sortirez plus.

(Montrant la porte du fond.)

Là, près de cette porte,
Vingt esclaves au moins vous attendent.

LÉON.

N'importe
Je suis armé, marchons!

RICA, l'arrêtant.

Vous nous perdez tous trois;
Mais un autre moyen peut vous sauver, je crois.

(Montrant la porte à droite.)

Dans ce jardin, en suivant cette issue,
Est un pavillon isolé;
La porte en donne sur la rue;
Partez vite, en voici la clé.

LÉON ET IRMA.

O toi, notre sauveur, que ma reconnaissance...

RICA.

Vous n'avez qu'un instant pour tromper sa vengeance;
Partez, fuyez ces lieux.

(Ils sortent.)

O Mahomet! pardonne :
Je brave, je le sais, les ordres qu'on me donne;
Mais peut-on offenser les dieux
En secourant des malheureux!

## SCÈNE XII.

RICA, à gauche sur le devant du théâtre; USBECK, plusieurs ESCLAVES ET ROGER entrent par le fond.

USBECK, regardant autour de lui.

Où sont-ils?

RICA, parlant.

Chez Irma.

USBECK, à Roger.

Maintenant achève ton ouvrage.

ROGER.

Dépêchons-nous, c'est le plus sage...
J'espère au moins qu'après cela,
Au logis on me renverra.

(Il travaille au fond, mais il est caché par le groupe des esclaves.)

USBECK, rassemblant autour de lui les esclaves et leur parlant à voix basse sur le devant du théâtre.

Vous, d'un maître irrité pour servir la colère,
Emparez-vous du téméraire
(Montrant à gauche l'appartement d'Irma.)
Que vous trouverez près d'Irma.
(Ils font un mouvement pour sortir, et Usbeck les retient.)
Mais observant toujours les lois qu'on nous dicta.

ENSEMBLE.

USBECK.

Soyez inexorables
Faites votre devoir;
Punissons les coupables :
Oui, pour eux plus d'espoir.

CHOEUR.

Soyons inexorables,
Faisons notre devoir, etc.

USBECK, aux esclaves.

Allez! amenez-les... Mais d'où provient ce bruit?

## SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE, accourant tout effaré par la porte à droite.

BAPTISTE.

Au secours! au secours!... Dieux! où m'a-t-on conduit?

USBECK, à Baptiste.

Malheureux! veux-tu bien te taire!

BAPTISTE.

C'est fait de moi!
Je meurs d'effroi!

USBECK.

Réponds, ou bien crains ma colère.

BAPTISTE.

J'étais tout triste et désolé,
Dans ce pavillon isolé
Où vous m'enfermâtes sous clé,
Lorsque j'entends avec fracas
S'ouvrir la porte... et puis, hélas!
Paraît un grand fantôme blanc.
Hors de moi-même et tout tremblant,
A Dieu recommandant mes jours,
Je crie au secours! au secours!
Soudain! ô mortelles alarmes!
On accourt; j'entends l' bruit des armes!

RICA, à part.

Malheureux! il les a perdus!

BAPTISTE.

Entendez-vous ces cris confus?

USBECK.

Oui, l'on accourt...

RICA, à part.

Il n'est plus d'espérance!

## SCÈNE XIV.

Les précédents, LÉON, que poursuivent plusieurs esclaves, et qui tient dans ses bras Irma évanouie.

LÉON.

Laissez-moi! laissez-moi!

(Ils entrent par la porte à droite; et Léon, en entrant, jette une poignée d'épée brisée.)

LÉON, à ceux qui le poursuivent.

Mon glaive, en se brisant, a trahi ma vaillance:
Deux de vos compagnons sont tombés sous mes coups.
Frappez! pourquoi m'épargnez-vous?

(Épuisé d'efforts et de fatigue, il tombe dans les bras des esclaves qui l'entraînent. Pendant ce temps, une partie des esclaves prépare, à gauche, les chaînes qui vont attacher Léon au pilier; et les autres entourent, à droite, Irma évanouie sur le banc de gazon, et lui mettent des chaînes.)

LÉON, au milieu du théâtre, et soutenu par deux esclaves.

C'en est fait! pour nous plus d'espoir!

ROGER, travaillant dans le fond, et l'apercevant.

Ciel! que viens-je de voir!

(Chantant à haute voix.)

Du courage!
Du courage!
Les amis sont toujours là!

(Aux premières mesures de ce refrain, Léon qui, presque anéanti, était tombé un genou en terre, se ranime, se relève et aperçoit Roger qu'il reconnaît.)

USBECK, allant à Roger.

Silence! ou bien mon bras te punira!

(Il fait signe aux esclaves, qui entraînent Léon vers le pilier où on l'attache.)

ROGER, à Usbeck.

Arrangez-vous, c'est mon usage,
Je ne travaille qu'on chantant.
Du courage!
Du courage!

USBECK, allant près de Rica.

Pour toi, tu sais le destin qul t'attend.

(Rica pousse un cri d'effroi, et est entraîné par les esclaves.)

USBECK, aux autres esclaves.

Sortez! sortez à l'instant!

LÉON.

Barbares! arrêtez! le ciel nous vengera!

(Usbeck fait sortir tout le monde par la porte à droite, qui est à l'instant fermée par la grande pierre qu'on entend sceller en dehors. Quant au mur du fond, il est presque achevé : Roger vient de placer la derrière pierre. Une obscurité totale couvre la scène. Irma pousse un cri et tombe de nouveau évanouie, et l'on entend en dehors.)

ROGER, qui chante encore.

Les amis sont toujours là!

---

# ACTE III.

Une cour et un jardin de la maison de Roger; au fond, la rue, et à gauche du spectateur la porte de la maison.

## SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, en habit de la semaine.

Il est grand jour! neuf heures viennent de sonner à Saint-

Paul, et Roger n'est pas encore rentré! Hier, ils sont venus en grande pompe me conduire jusqu'ici, en me disant que le marié allait arriver. Aussi j'étais inquiète et tremblante; au moindre bruit, je craignais que ce fût lui... Ah! bien oui! d'abord j'avais peur; et puis après, je ne sais comment cela s'est fait, à force de s'effrayer pour rien, on s'impatiente; et j'étais d'une humeur, d'une colère... Je l'ai ainsi attendu depuis hier soir, et sans oser fermer l'œil; la belle nuit que j'ai passée!

AIR.

(Pleurant de temps en temps.)

Sur notre hymen... ah! ah!
Moi je tremble d'avance!
Hélas! qui me dira
Comment ça finira?
Puisque déjà... ah! ah!
Voilà... ah! ah!
Comment cela commence.
Hier il me disait : je t'adore,
Et puis il ajoutait aussi :
Va, ce sera bien mieux encore
Lorsque je serai ton mari!
Brûlant d'une flamme nouvelle,
Je te serai toujours fidèle.
Mais...

(Pleurant.)

Sur ses serments, ah! ah!
Moi je tremble d'avance!
Hélas! qui me dira
Comment ça finira?
Puisque déjà... Ah! ah!
Voilà... ah! ah!
Comment cela commence.

Hier il me disait encore :
Il est, par un heureux destin,
Bien des chos's que ton cœur ignore,
Et que tu connaîtras demain.
Ce s'cret dont il faisait merveille
Est un mensonge, car enfin,
Je suis, hélas! au lendemain,
Et j' n'en sais pas plus que la veille.
Pour ce secret, ah! ah!

Moi je tremble d'avance!
Hélas! qui me dira, etc.

Ah! mon Dieu! qui vient là? ce sont toutes nos voisines, les commères du quartier, qui viennent me féliciter, il n'y a pas de quoi.

## SCÈNE II.

HENRIETTE, puis MADAME BERTRAND, qui n'entre que la dernière, CHOEUR DE VOISINES.

CHOEUR.

Au lever d' la mariée
Nous venons de grand matin.
Pour qu' la fêt' soit égayée,
Faut encore un lendemain.

PREMIÈRE VOISINE.

Nous v'nons, à l'amitié fidèles.

HENRIETTE.

Vous êtes bien bonnes, vraiment.

SECONDE VOISINE.

Eh bien! ma chèr', quelles nouvelles!

TOUTES.

Recevez notre compliment.

HENRIETTE, apercevant madame Bertrand.

Allons, encor madam' Bertrand!
Que j' la déteste! ah! quel tourment!

CHOEUR.

Au lever d' la mariée
Nous venons de grand matin.
Pour qu' la fêt' soit égayée,
Faut encore un lendemain.

DUO.

MADAME BERTRAND.

Peut-on vous d'mander, ma voisine,
Comment se port' votre mari?

HENRIETTE.

Mon mari!
Mais pour affaire, j'imagine,
Dès le matin il est sorti.

MADAME BERTRAND.

Il est sorti?
Voyez pourtant la médisance :

Des personnes m'ont assuré
Qu'hier il n'était pas rentré.

HENRIETTE.

Que dites-vous?

MADAME BERTRAND.

Quelle imprudence!
Pardon! car je crois voir
Que j'offens' Madam' sans le vouloir :
Me taire alors est un devoir.
Pardon, car je le voi,
J'offense Madam' malgré moi;
C'est indiscret à moi.

HENRIETTE.

Du tout, car on peut voir
Que Madam' se fait un devoir
D'obliger du matin au soir.
Qui? moi m' fâcher, pourquoi?
C' que dit Madame est, je le voi,
Par intérêt pour moi.

ENSEMBLE.

MADAME BERTRAND.

Voyez c' que c'est qu' d'obliger les gens;
Comme on répond à mes soins obligeants!

HENRIETTE.

Ell' ne se plaît qu'à désoler les gens!

MADAME BERTRAND.

C'est donc, ma chère, une querelle?
Cela se voit souvent, ma belle.

HENRIETTE.

Ça n'est pas chez nous, Dieu merci!

MADAME BERTRAND.

Je l' crois bien, du moins jusqu'ici.

HENRIETTE.

Dieu! que j'ai peine à me contraindre!

MADAME BERTRAND.

On n' peut pas souvent, c'est à craindre,
Trouver un mari de son goût.

HENRIETTE.

Je sais des gens bien plus à plaindre
Qui n'en peuv'nt pas trouver du tout.

MADAME BERTRAND.

Que dites-vous? quelle insolence!

HENRIETTE ET MADAME BERTRAND.

Pardon, car je crois voir, etc.

LES VOISINES.

Eh! Mesdames, que faites-vous?

HENRIETTE.

Grand merci! mes chères amies;
Vous ét's trop bonnes, trop polies,
Mais, de grâce, retirez-vous.

CHOEUR.

S'il est ainsi, rentrons chez nous.
Au lever d' la mariée, etc.

(Les voisines sortent toutes par la porte qui donne sur la rue.)

## SCÈNE III.

### HENRIETTE, MADAME BERTRAND.

HENRIETTE.

Dieu merci! elles me laissent seule!... (Se retournant et apercevant madame Bertrand.) Comment, Madame, vous voilà encore!

MADAME BERTRAND.

Oui, sans doute; nous venons de nous fâcher pour rien, et nous avions tort, car les femmes doivent s'entendre entre elles, et se prêter secours et protection contre l'ennemi commun, c'est-à-dire contre les maris, et j'en ai appris sur le vôtre.

HENRIETTE.

Il se pourrait!

MADAME BERTRAND.

Oui, ma chère voisine. J'attendais qu'elles fussent sorties pour vous parler, parce que vous savez bien qu'elles sont si bavardes, qu'il n'y a pas moyen devant elles de leur rien confier : avec elles, un secret fait l'effet d'une proclamation; on aurait du profit à le faire tambouriner.

HENRIETTE.

Quoi! vous croyez que mon mari...

MADAME BERTRAND.

C'est une horreur, ma chère! et ça n'est pas pardonnable! Après quelques années de mariage, je ne dis pas, on peut avoir des sujets de plaintes. Le chapitre des consolations ou celui des représailles, c'est possible! Mais le jour même de ses noces, c'est une indignité.

HENRIETTE.

N'est-ce pas, Madame? Ah çà! vous savez donc...

MADAME BERTRAND.

Est-ce que je ne sais pas tout? Mais j'entends du bruit, peut-être encore quelque commère qui vient nous déranger. Venez chez moi nous serons plus en sûreté pour causer, et je vous conterai tout. N'être pas rentré à une pareille heure! un lendemain de noces!... ah! quelle horreur d'homme! Venez, ma chère, passons par la petite ruelle, nous serons plus tôt chez moi. En vérité, voilà une pauvre petite femme qui est bien à plaindre. (Elle entre avec Henriette dans la maison, à gauche du spectateur.)

## SCÈNE IV.

ROGER, seul, entrant par la porte qui donne sur la rue.

(Il est plongé dans ses réflexions ; il entre en marchant rapidement, s'arrête au bord du théâtre et se promène lentement.)

Je m'y perds; je me suis retrouvé ce matin près de la barrière, à la place où l'on m'avait pris hier soir. (Regardant autour de lui et reconnaissant sa maison.) Ah! et Henriette! ma pauvre femme! quelle doit être son inquiétude! (Allant à la porte à gauche et frappant plusieurs fois.) Henriette! Henriette! Allons, elle est déjà sortie. Je suis seul, tout m'abandonne. Comment les délivrer! comment parvenir jusqu'à eux? J'ai couru chez Baptiste, qui à l'instant venait d'arriver. Mêmes soins, mêmes précautions avaient été employés pour le ramener chez lui. Je l'ai envoyé chez les magistrats faire sa déposition, et j'ai été faire la mienne au lieutenant civil, qui m'a dit de rentrer chez moi et d'y attendre ses ordres. Mais quand il m'interrogera, que lui apprendre? quels indices lui donner? J'ai beau chercher et rappeler mes souvenirs. Ah! Baptiste, te voilà?

## SCÈNE V.

ROGER, BAPTISTE.

BAPTISTE, encore pâle et défait.

Oui, beau-frère; et c'est pour toi que je sors; car je ne me sens pas bien.

ROGER.

Qu'as-tu donc?

BAPTISTE.

J'ai, depuis hier, un frisson et des tremblements.

ROGE .

C'est la peur qui t'a donné la fièvre.

BAPTISTE.

C'est peut-être ça; mais, depuis hier, cette fièvre-là ne m'a pas quitté.

ROGER.

Tu viens de chez le lieutenant de police? que t'a-t-il dit?

BAPTISTE.

Rien, je ne l'ai pas vu.

ROGER.

Il se pourrait! N'étions-nous pas convenus que tu courrais chez lui?

BAPTISTE.

Oui, sans doute. Aussi j'ai été jusque dans la rue; mais là il m'est arrivé...

ROGER.

Quelques événements? quelques nouvelles?

BAPTISTE.

Non, des réflexions; des réflexions que j'ai faites... Vois-tu, Roger; ces superbes voitures qui nous ont conduits, ces deux bourses pleines d'or qu'on nous a données, ces deux domestiques qui nous entouraient et qui étaient si insolents, tout cela prouve...

ROGER.

Eh bien?

BAPTISTE.

Tout cela prouve qu'ils appartiennent à quelque grand seigneur; nous autres gens du peuple nous n'avons pas besoin de nous mêler de tout cela.

ROGER.

Y penses-tu?

BAPTISTE.

Oui, sans doute. Il vaut mieux rester chez soi et ne pas se compromettre pour les autres. Raisonne un peu, et tu verras qu'un homme riche a toujours raison.

ROGER.

Et pourquoi? morbleu!...

BAPTISTE.

Pourquoi! pourquoi! D'abord il a raison d'être riche... et toi, c'est un tort que tu as de n'être qu'un imbécile! qui veux te mêler de ce qui ne te regarde pas.

ROGER.

Tu veux donc que j'abandonne ce malheureux jeune homme?

BAPTISTE.

Sois donc tranquille ; je ne suis pas inquiet sur son compte. Autant que j'ai pu voir, c'est quelqu'un de distingué. Nous autres, quand nous sommes dans le danger, nous y restons; mais les gens comme il faut s'en tirent toujours.

ROGER.

Et comment veux-tu qu'il se tire de là?

BAPTISTE.

Bah! avec des protections... Et puis, apprends que ce matin, avant que j'ôtasse mon bandeau, l'un d'eux m'a dit à l'oreille : « Garde le silence, ou nous te retrouverons. »

ROGER.

Et à moi aussi on m'en a dit autant, ça m'est égal.

BAPTISTE.

Mais écoute donc. Tout à l'heure, au moment où j'allais entrer chez M. le lieutenant de police, j'ai cru, dans la rue, en reconnaître un qui me suivait.

ROGER.

Et tu ne lui as pas sauté au collet! tu ne l'as pas arrêté!

BAPTISTE.

Au contraire, c'est ce qui m'a fait sauver.

ROGER.

Dieu! si j'avais été là! Vois-tu, Baptiste, je ne peux pas vivre comme ça. Arrivera ce qui pourra, à moi ou aux miens, mais je le sauverai.

BAPTISTE.

Est-il possible d'être égoïste à ce point-là!

ROGER.

Je ne te compromettrai pas, je te le jure; mais cherche dans ta mémoire, cherche bien. N'aurais-tu pas vu ou entendu quelque chose qui pourrait nous mettre sur la voie?

BAPTISTE.

Dans le trajet, j'avais comme toi les yeux bandés, et dans cette grotte, lorsque ce diable d'homme nous parlait, j'avais tellement peur que je ne l'entendais pas; mais cependant si j'étais bien sûr de ta discrétion, je pourrais te communiquer une découverte.

ROGER, lui sautant au cou.

Ah! mon ami! mon sauveur! parle vite.

BAPTISTE.

En dehors de cette grotte, où c'était deux fois plus obscur

depuis que nous avions muré toutes les portes, j'ai manqué de me laisser choir ; et en me relevant à tâtons, j'ai senti sous ma main une espèce de poignard qui appartenait sans doute aux gens de la maison.

ROGER.

Aux gens de la maison !

BAPTISTE.

Je l'ai glissé sous ma veste, (A voix basse.) et je l'ai là.

ROGER.

Donne vite. (Regardant.) C'est la poignée d'une épée. A quoi peut servir un pareil indice? Que vois-je ! un écusson! des armoiries ! Je respire. Voici donc une lueur d'espérance.

BAPTISTE.

Est-ce que tu sais quelque chose?

ROGER, sortant.

Pas encore, mais je vais sur-le-champ...

BAPTISTE, l'arrêtant.

Et M. le lieutenant civil, dont tu dois ici attendre les ordres?

ROGER.

C'est vrai. Eh bien! va toi-même, va vite chez un de nos voisins qui demeure au coin du faubourg; il saura peut-être à quelle famille, à quel seigneur ces armoiries peuvent appartenir; et en se rendant chez lui, en le faisant arrêter sur-le-champ...

BAPTISTE.

Le faire arrêter! y penses-tu?

ROGER.

Je m'en charge. Rends-toi seulement chez le graveur, c'est tout ce que je te demande; ça ne peut pas te compromettre.

BAPTISTE.

Jusqu'à un certain point: aussi je ne lui dirai pas mon nom.

ROGER, le poussant.

Fais comme tu voudras, mais va vite et reviens. (Baptiste sort par la porte du fond.)

## SCÈNE VI.

ROGER, seul.

RÉCITATIF.

Oui ma tête est brûlante et ma raison s'égare!
Tout me dit qu'ici près ils gémissent tous deux!

Mais quel enceinte ou quel mur nous sépare?
Comment parvenir auprès d'eux?

AIR.

Dieu de bonté! Dieu tutélaire!
Dévoile à mes regards ce secret plein d'horreur!
Si je t'adresse ma prière,
C'est pour des malheureux! c'est pour mon bienfaiteur!
En moi seul est son espérance!
Hélas! il m'invoque, il m'attend!
Chaque minute, chaque instant
Peut terminer son existence.
Demain! ce soir! ô comble de tourment!
Ce soir peut-être, il ne sera plus temps!
Dieu de bonté! Dieu tutélaire!
Dévoile à mes regards ce secret plein d'horreur!
Si je t'adresse ma prière,
C'est pour des malheureux! c'est pour mon bienfaiteur!

## SCÈNE VII.

### ROGER, MADAME BERTRAND.

MADAME BERTRAND, sortant de la porte de la maison à gauche.)

Pauvre petite femme! sa situation et sa conduite seront appréciées par toutes les âmes sensibles. Je l'ai laissée chez moi, et je venais... (Apercevant Roger qui est plongé dans ses réflexions.) Ah! vous voilà, mon voisin! vous rentrez, à ce qu'il paraît!

ROGER.

Oui, à l'instant. Qui vous amène de si bonne heure?

MADAME BERTRAND.

De si bonne heure! c'est selon comme on l'entend; car, pour rentrer chez soi, il y a des gens qui trouvent que c'est un peu tard; et si je n'avais pas fait entendre raison à votre femme...

ROGER, vivement.

Ma femme!

MADAME BERTRAND.

Elle ne voulait plus vous voir ni rentrer chez vous; mais je me suis chargée de vous réconcilier.

ROGER.

Quoi! c'est vous qui vous êtes mêlée... c'est fini, nous voilà brouillés! Et où est-elle en ce moment?

MADAME BERTRAND.

Chez moi, où je m'efforçais de la consoler.

ROGER.

Chez vous? Courons vite. (Il va pour sortir par la porte du fond et rencontre Baptiste.)

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; BAPTISTE, accourant tout essoufflé.

ROGER.

Eh bien! quelles nouvelles?

BAPTISTE.

De fameuses; et cette fois, je n'ai pas couru pour rien.

ROGER.

Dieu soit loué!... Parle.

MADAME BERTRAND.

Eh! oui, sans doute, expliquez-nous vite.

BAPTISTE.

J'ai été chez le graveur.

MADAME BERTRAND.

Le graveur!

BAPTISTE.

Oui, au coin du faubourg; un homme de talent qui demeure au cinquième, un savant distingué qui connaît les armoiries de tous les nobles anciens et nouveaux, attendu qu'il en fait tous les jours; et il m'a dit que les nôtres, celles en question, appartenaient à la famille de Mérinville, dont l'hôtel est près de l'Arsenal.

MADAME BERTRAND.

Un hôtel magnifique, des gens immensément riches.

ROGER.

C'est cela même; il faut y courir.

BAPTISTE.

C'est ce que j'ai fait, mais avec prudence et sans danger; car il y avait tant de monde dans la cour, qu'on n'a pas fait attention à moi. Tous les gens de l'hôtel allaient et venaient; ils parlaient tous de M. le duc Léon de Mérinville, un jeune colonel, riche, généreux, bienfaisant, enfin un maître comme on n'en voit pas, car ses domestiques mêmes en disaient du bien; et tout le monde était dans la désolation, attendu que depuis hier il n'a pas reparu à l'hôtel, et qu'on ne sait pas ce qu'il est devenu.

ROGER.

Grands dieux! c'était lui!...

BAPTISTE.

C'est ce que je me suis dit. J'ai pensé que l'objet dont il s'agit appartenait à la personne en question; et sans en parler à qui que ce soit, je suis venu te faire part de cette découverte.

ROGER.

Malheureux! la belle avance! nous connaissons le nom de la victime; mais celui de son ennemi, mais les lieux où il est retenu, tout est encore un mystère. Cependant, en combinant tous ces renseignements...

MADAME BERTRAND.

Oui, sans doute; et si vous me disiez...

ROGER, se promenant à grands pas.

Laissez-moi, laissez-moi; il s'agit bien de cela!

MADAME BERTRAND.

Mais vous, du moins, monsieur Baptiste, expliquez-moi un peu...

BAPTISTE.

Comment, est-ce que vous n'êtes pas au fait? Je croyais que vous saviez...

MADAME BERTRAND.

Eh non! sans doute.

BAPTISTE.

Eh bien! s'il n'y a que moi qui vous l'apprend... Dis-moi donc, Roger...

ROGER.

Laisse-moi, te dis-je! Partez tous deux.

MADAME BERTRAND.

Mais, monsieur Baptiste, mais, mon voisin, qu'avez-vous donc?

ROGER.

Rien!... rien!... mais allez-vous-en. Laissez-moi seul!...

MADAME BERTRAND.

Ils ont tous deux perdu la tête; mais je vais chez madame Baptiste, chez sa femme : je la connais; et pour peu qu'elle sache quelque chose, je devinerai le reste. (Elle sort avec Baptiste.

## SCÈNE IX.

ROGER, seul, marchant à grands pas.

Que faire? que devenir?... Qui vient là encore? c'est Henriette! c'est ma femme!

## SCÈNE X.

ROGER, HENRIETTE, sortant par la porte de la maison à gauche.

HENRIETTE, froidement.

Vous voilà, Monsieur! Je me doutais bien que la honte, le remords, vous empêcheraient de vous présenter devant moi! Aussi, vous le voyez, je viens vous trouver.

ROGER.

Que dis-tu?

HENRIETTE.

Vous vous attendez peut-être à des plaintes, à des reproches; je ne vous en ferai aucun. On n'est jaloux que des gens que l'on aime; et je viens seulement vous prévenir d'une découverte que j'ai faite: c'est que je ne vous aime plus.

ROGER.

Et pour quelle raison?

HENRIETTE.

Pour quelle raison! vous osez me le demander? (En pleurant.) Rappelez-vous seulement ce que vous avez fait cette nuit.

ROGER.

Henriette, je peux t'assurer...

HENRIETTE.

Oui, vous allez mentir, mais c'est inutile, car on m'a tout raconté. Apprenez, Monsieur, que le petit Félix, le garçon du traiteur, vous a vu passer hier soir avec deux autres messieurs; et où alliez-vous comme cela, s'il vous plaît, avec un air de mystère?

ROGER.

Où j'allais! apprends que je n'en sais rien.

HENRIETTE.

Oh! vous n'en savez rien! Eh bien! moi, Monsieur, je le sais!

ROGER, avec joie.

Il serait possible!

HENRIETTE.

Oui, certainement; madame Bertrand m'a tout raconté. C'est une femme bien estimable, qui me plaint, qui m'aime; car si vous ne m'aimez pas, il ne faut pas croire que tout le monde soit comme vous. Le petit Félix, qui est venu retrouver la noce, lui a raconté ce qu'il avait vu, et que vous alliez sans doute à quelque rendez-vous, à quelque aventure mystérieuse; et cette pauvre femme, en rentrant chez elle, en était tellement occupée qu'elle ne pouvait plus dormir, lorsque près d'une heure après, elle entend le roulement d'une voiture, et alors... (Fondant en larmes.) Mais c'est plus fort que moi, et je ne pourrai jamais achever.

ROGER.

O ciel! Henriette, je t'en prie, je t'en supplie, continue: il y va de mes jours, il y va de mon bonheur.

HENRIETTE.

De votre bonheur!... Eh bien! perfide, puisque vous m'y forcez, c'est vous-même qu'elle a vu descendre de cette voiture; vous étiez avec les mêmes personnes, et vous êtes entré dans ce grand et superbe hôtel, qui est habité par des étrangers.

ROGER.

Qu'entends-je?

HENRIETTE.

L'hôtel de ce seigneur turc.

ROGER, se jetant à genoux.

O mon Dieu! je te bénis!

HENRIETTE.

Oui, Monsieur, demandez-moi pardon, vous avez raison.

ROGER, se relevant.

Ma femme, ma chère amie, si tu savais quel bonheur!... Mais je n'ai pas le temps... Je t'aime, je t'adore; je m'en vas. (Rencontrant madame Bertrand, qui entre par le fond.) Ma voisine, vous voilà; restez avec ma femme, consolez-là, parlez-lui; je reviens dans l'instant. (Il sort par le fond en courant.)

## SCÈNE XI.

HENRIETTE, MADAME BERTRAND, qui est entrée sur les derniers mots de la scène précédente.

MADAME BERTRAND.

A qui en a-t-il donc? et qu'est-ce que cela veut dire?

HENRIETTE, pleurant.

Ah! ma pauvre madame Bertrand, je suis bien malheureuse! Mon mari a perdu la tête. Voilà sa raison qui a déménagé.

MADAME BERTRAND.

Écoutez-donc, ma chère, c'est peut-être votre faute; cela exigeait des ménagements, et vous lui aurez reproché avec trop de dureté... lui qui est nouvellement en ménage et qui n'a pas encore l'habitude des scènes.

HENRIETTE.

Moi! lui faire une scène! au contraire, j'ai été trop bonne : aussi j'en aurai justice. Je m'en vais chez mon frère; je vais tout lui raconter.

MADAME BERTRAND.

Votre frère! Ah bien oui! c'est bien pis encore; et celui-là en a fait bien d'autres!

HENRIETTE.

Que dites-vous?

MADAME BERTRAND.

Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose, et que ce n'était pas naturel. Je viens de chez lui, et sa femme est dans la désolation. Apprenez que M. Baptiste, votre frère, a passé la nuit hors de sa maison.

HENRIETTE.

Comment! et lui aussi!

MADAME BERTRAND.

Et lui aussi! les deux beaux-frères! Quelle famille! et quel exemple pour le faubourg! Car enfin, jusqu'ici les maris étaient sédentaires, du moins la nuit...

HENRIETTE.

Je vais parler à mon frère.

MADAME BERTRAND.

Vous avez raison, il faut vous plaindre à lui, à toute la famille; je vous soutiendrai. C'est une affaire qui nous regarde toutes.

HENRIETTE.

Mais puisque vous êtes veuve!

MADAME BERTRAND.

C'est égal : on ne sait pas ce qui peut arriver. (Montrant la rue.) Mais regardez donc; où va tout ce monde qui court ainsi dans le faubourg?

FINAL.

(On aperçoit dans la rue, qui est au fond tout la peuple qui traverse le théâtre en courant.)

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE, pâle et défait.

BAPTISTE.

Dans le quartier quelle rumeur!

HENRIETTE ET MADAME BERTRAND.

Qu'est-ce donc?

BAPTISTE.

Je n'ai rien vu, mais je tremble de peur.
Chez toi j' viens me cacher, ma sœur.

MADAME BERTRAND, regardant à gauche.

La maison est cernée!

HENRIETTE.

La peur commence à me saisir!

BAPTISTE.

Aucun moyen de fuir!
Dieu! quelle destinée!
Nous allons tous périr!

(Tous les trois se cachent la tête dans leurs mains. On entend de grands cris. Le peuple se précipite dans la rue. On voit paraître Léon et Irma que précède Roger, la pioche à la main. Ils entrent dans le jardin de Roger, et une partie du peuple entre après eux; d'autres montent sur la balustrade en dehors et agitent leurs chapeaux.)

## SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LÉON, IRMA, ROGER, FOULE DE PEUPLE, OUVRIERS, tenant des pioches à la main.

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Les voilà, les voilà, ce sont eux!
Le ciel comble notre espérance;
Ils sont rendus à l'existence;
Ah! quel jour à jamais heureux!

LÉON ET IRMA, à Roger.

Oui, c'est à tes soins généreux

Que je dois notre délivrance ;
Par toi notre bonheur commence,
Tu nous rends à jamais heureux!

ROGER.

Oui, le ciel a comblé mes vœux.

BAPTISTE.

Moi qui croyais déjà qu'on venait de la sorte
L'arrêter!

LÉON, montrant Roger.

L'arrêter! lui, mon libérateur!

ROGER.

Il était temps. Suivis d'une nombreuse escorte,
Nous pénétrons dans ces lieux pleins d'horreur.
L'hôtel était désert; ce matin, en silence,
Tous les gens de l'ambassadeur
Sont sortis de Paris, et bientôt de la France

LÉON, à Irma.

Ainsi donc d'Abdalla nous bravons la fureur.
Tandis qu'il croit jouir de sa vengeance,
Jouissons de notre bonheur.

IRMA.

Mais qui donc a pu vous instruire?

ROGER, montrant Henriette.

C'est ma femme.

HENRIETTE.

Non, pas du tout;
C'est ma voisin' qu'est venu' m' dire...

MADAME BERTRAND.

C'est vrai! c'est pourtant moi qui suis cause de tout!

ROGER, à Henriette.

C'te nuit, de mon absenc' tu m'en voulais beaucoup,
Pour faire leur bonheur j'ai négligé le nôtre.

LÉON.

C'est à nous maintenant à nous charger du vôtre.

IRMA.

Tu vivras près de nous.

LÉON.

Ma main t'enrichira.

LÉON, IRMA, HENRIETTE, ROGER.

Ainsi de l'amitié notre sort est l'ouvrage.

ROGER.

Et désormais mon cœur croira
A ce refrain d'heureux présage :
Du courage! du courage!
Les amis sont toujours là.

FIN DE LE MAÇON.

# LA DAME BLANCHE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

MUSIQUE DE BOYELDIEU

Opéra-Comique. — 10 décembre 1825.

PERSONNAGES

GAVESTON, ancien intendant des comtes d'Avenel.
ANNA, sa pupille.
GEORGES, jeune officier anglais.
DIKSON, fermier des comtes d'Avenel.
JENNY, sa femme.
MARGUERITE, ancienne domestique des comtes d'Avenel.
GABRIEL, valet de ferme de Dikson.
MAC-IRTON, juge de paix du canton.
PAYSANS, etc.

## ACTE PREMIER.

L'intérieur d'une ferme écossaise; le fond, qui est ouvert, laisse voir un site pittoresque, des arbres, des rochers, et une route qui descend de la montagne à la ferme.

### SCÈNE PREMIÈRE.

INTRODUCTION.

PAYSANS ÉCOSSAIS, HOMMES ET FEMMES; LA MARRAINE, le bouquet au côté.

CHOEUR.

Sonnez, cornemuse et musette!
Les montagnards sont réunis;
Car un baptême est une fête
Pour des parents, pour des amis.

### SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; DIKSON, JENNY, sortant de la porte à droite.

PREMIER PAYSAN, allant à lui.

Eh bien, cousin, quelle nouvelle?

DIKSON.

Ah! mes amis, mes bons amis,
Partagez ma douleur mortelle :
On ne peut baptiser mon fils!

PREMIER PAYSAN.
Et pourquoi donc?

DIKSON, montrant Jenny.
Ma femme et moi
En perdrons la tête, je croi:
Voilà, par un revers soudain,
Que nous nous trouvons sans parrain.

TOUS.
Point de parrain!

DIKSON.
J'en avais un du plus haut grade,
Car c'était monsieur le shérif;
Mais voilà qu'il tombe malade,
Et juste au moment décisif.

TOUS.
Comment remplacer un shérif?

JENNY.
Je veux un parrain d'importance,
Qui porte bonheur à mon fils.

DIKSON.
Mais, je le vois, l'heure s'avance;
N'y pensons plus, mes bons amis!

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; GEORGES, paraissant sur le haut de la montagne.

(Il est en vêtement très-simple, et porte sur son épaule un petit paquet attaché au pommeau de son épée.)

TOUS.
Eh! mais quel est cet étranger?

GEORGES, qui a descendu la montagne et qui entre en scène.
Chez vous, mes bons amis, ne puis-je pas loger?
(Tirant sa bourse et la lui présentant.)
Tenez, car la faim m'aiguillonne.

DIKSON.
Chez les montagnards écossais
L'hospitalité se donne,
Elle ne se vend jamais.
Votre état?

GEORGES.
J'ai servi dès ma plus tendre enfance,
Et je suis officier du roi.

DIKSON.

Ce titre-là suffit, je pense ;
Soyez le bienvenu chez moi.

(Tout le monde s'empresse autour de lui ; on le débarrasse de ses armes et de son bagage, pendant la ritournelle de l'air suivant.

GEORGES.

AIR :

Ah! quel plaisir d'être soldat!
On sert par sa vaillance
Et son prince et l'État;
Et gaîment on s'élance
De l'amour au combat.
Ah! quel plaisir d'être soldat!
Sitôt que la trompette sonne,
Sitôt qu'on entend les tambours,
Il court dans les champs de Bellone,
En riant, exposer ses jours.
Écoutez ces cris de victoire,
De la gaîté c'est le signal :
« Amis, buvons à notre gloire;
« Buvons à notre général! »
Ah! quel plaisir d'être soldat! etc.
Quand la paix, prix de son courage,
Le ramène dans son village,
Pour lui quel spectacle nouveau!
Chacun et l'entoure et l'embrasse :
« C'est lui, c'est l'honneur du hameau! »
La beauté sourit avec grâce;
Le vieillard même, quand il passe,
Porte la main à son chapeau.
Et sa mère, est-elle heureuse!
(Regardant autour de lui.)
Mais j'avais une amoureuse :
(Souriant.)
Où donc est-elle? j'entends,
Je comprends.
(Soupirant et reprenant gaiement.)
Ah! quel plaisir d'être soldat!
On sert par sa vaillance
Et son prince et l'État;
Et gaîment on s'élance
De l'amour au combat.
Ah! quel plaisir d'être soldat!

JENNY, bas, à Dikson.

Quel aimable et gai caractère!
C'est le parrain qu'il nous faudrait.

DIKSON, de même, à Jenny.

Y penses-tu? c'est indiscret.

JENNY.

Ne crains rien, et laisse-moi faire.
(S'approchant de Georges.)

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Du ciel pour nous la bonté favorable
Nous donne un fils, espoir de notre hymen;
Et pour qu'il soit aussi brave qu'aimable,
Nous vous prions d'en être le parrain.

GEORGES.

DEUXIÈME COUPLET.

Puissé-je un jour, pour acquitter ma dette.
De votre fils embellir le destin!
Mais en voyant tant d'attraits, je regrette
De ne pouvoir être que son parrain.

DIKSON, avec joie.

Vous acceptez : ah! quel bonheur!
(A Jenny.)
Cours prévenir notre pasteur.
(Aux montagnards.)
Veillez au repas, je vous prie?
Car avant la cérémonie
Nous avons toujours le festin.

GEORGES.

Moi, d'avance je m'y convie;
Vous me verrez le verre en main!

DIKSON.

Grand Dieu! quel aimable parrain.

REPRISE DU PREMIER CHŒUR.

Sonnez, cornemuse et musette!
Les montagnards sont réunis :
Car un baptême est une fête
Pour des parents, pour des amis.

(Jenny sort par le fond; plusieurs montagnards la suivent, ou rentrent daur l'intérieur de la ferme.)

## SCÈNE IV.

### GEORGES, DIKSON.

GEORGES.

Voilà donc qui est convenu! je reste ici! je suis de la famille! mais je ne me serais pas attendu ce matin à la nouvelle dignité qui m'arrive.

DIKSON.

Peut-être que cela vous contrarie?

GEORGES.

En aucune façon! Que veux-tu que fasse un officier en congé? autant qu'il soit parrain qu'autre chose; ça utilise ses moments; c'est encore un service indirect qu'il rend à l'État.

DIKSON.

C'est toujours bien de l'honneur que vous faites à un simple fermier; d'autant qu'à la naissance d'un enfant il y a toujours, comme disaient nos pères, de malignes influences qui le menacent... *ici* surtout!

GEORGES.

Vraiment!

DIKSON.

Oui, le pays est mauvais. Mais je suis de l'avis de ma femme, vous nous porterez bonheur! A propos de cela, mon officier, vous ne m'avez pas dit votre nom?

GEORGES.

C'est juste : avant de donner un nom à ton fils, il faut que je te dise le mien; on m'appelle Georges.

DIKSON.

Georges!

GEORGES.

Oui, voilà tout.

DIKSON.

Georges : ce n'est là qu'un nom de baptême.

GEORGES, *souriant.*

Eh bien! aujourd'hui c'est ce qu'il te faut, tu n'en as pas besoin d'autre. Georges Brown, si tu veux? Du reste, je serais bien embarrassé d'en dire davantage : excepté quelques souvenirs vagues et confus, ma mémoire ne me retrace rien de mon enfance ni de ma famille. J'ai quelques idées de grands domestiques en habits galonnés qui me portaient dans leurs bras; d'une jolie petite fille avec laquelle j'étais élevé... d'une

vieille femme qui me chantait des chansons écossaises. Mais tout à coup, et j'ignore comment, je me suis vu transporté à bord d'un vaisseau, sous les ordres d'un nommé Duncan, un contre-maître qui se disait mon oncle, et que je n'oublierai jamais, car il m'apprenait rudement le service maritime! Au bout de quelques années d'esclavage et de mauvais traitements, je parvins à m'échapper, et je débarquai sans un schelling dans ma poche.

DIKSON.

Pauvre jeune homme!

GEORGES.

Je n'étais pas à plaindre; j'étais libre, j'étais mon maître. Je me fis soldat du roi Georges. En avant, marche! le sac sur le dos! Depuis ce moment-là je suis le plus heureux des hommes; tout m'a réussi; il semble que la fortune me conduise par la main. D'abord, à ma première affaire, j'avais seize ans : me souvenant encore de mon état de matelot, je jette là mon fusil, je grimpe à une redoute, j'y entre le premier, et mon colonel m'embrasse en présence de tout le régiment. Mon brave colonel! ce fut pour moi un père, un ami! il me prit en affection, s'occupa de mon éducation, de mon avancement. Il y a six mois, dans le Hanovre, je venais d'être nommé sous-lieutenant, lorsque je me trouvai à côté de lui, en face d'une batterie! « Georges! me criait-il, va-t'en! » et il voulait se mettre devant moi. Tu te doutes bien que je me suis élancé au-devant du coup, mais en vain! nous tombâmes tous les deux, et lui pour ne jamais se relever!

DIKSON.

Il est mort!

GEORGES.

Oui, au champ d'honneur! de la mort des braves! (Otant son chapeau.) Puisse-t-il prier là-haut pour qu'il m'en arrive autant! Quand je revins à moi, je me trouvai dans une chaumière qui m'était inconnue, et je vis tout à coup apparaître une jeune fille, à qui sans doute je devais la vie, et qui chaque jour venait me prodiguer des soins. C'était la physionomie la plus douce et la plus touchante! Il m'était défendu de parler, et je ne pouvais lui témoigner que par des gestes et ma reconnaissance et le désir que j'avais de connaître ma bienfaitrice. « Plus tard, me disait-elle, quand vous irez mieux! » Mais un jour je l'attendais à l'heure accoutumée, elle ne vint plus; et

cependant la veille, en me quittant, elle m'avait dit : « A demain ! » Aussi, dans mon inquiétude, dans mon impatience, je me hâtai d'abandonner la chaumière ; j'en sortis tout à fait guéri, mais amoureux comme un fou ; et depuis, malgré mes soins et mes recherches, impossible de découvrir les traces de ma belle inconnue !

DIKSON.

C'était peut-être votre bon ange, quelque démon familier, comme il y en a tant dans le pays.

GEORGES.

Vraiment, je vous reconnais là, vous autres Écossais. Mais, en revanche, j'ai trouvé à Londres une ancienne connaissance, mon ami Duncan, qui est, je crois, mon mauvais génie ; il a paru stupéfait en m'apercevant avec mon nouveau grade. J'avais bien envie, malgré notre parenté, de lui rendre tout ce que j'avais reçu de lui ; mais il était vieux et souffrant, et n'a pas, je crois, longtemps à vivre ; j'ai partagé ma bourse avec lui, et ne lui demande rien, pas même son héritage.

DIKSON.

C'est très-bien ; ça vous portera bonheur.

GEORGES.

C'est justement ce qu'il m'a dit en me quittant.

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; JENNY.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

DIKSON.

Mais que veut notre ménagère ?

JENNY.

Ah ! Monsieur, je ne sais comment vous faire part...

DIKSON.

Qu'est-ce donc ?

JENNY.

Le baptême, hélas ! ne peut se faire
Que ce soir et très-tard ;
Et Monsieur, qu'on attend sans doute,
Veut partir promptement ?

GEORGES.

Je ne vais nulle part :
Rien ne me presse, et je m'arrête en route
Où je vois des amis.

JENNY.

Dans nos humbles foyers
Vous resterez donc?

GEORGES.

Volontiers.

JENNY.

Jusqu'à demain?

GEORGES.

Volontiers.

DIKSON.

Et vous souperez?

GEORGES.

Volontiers,
Volontiers, mes bons amis.

JENNY.

Ah! c'est charmant; il est toujours de notre avis.

DIKSON.

Allons! femme, fais-nous servir.

GEORGES.

Les braves gens!

DIKSON.

Touchez-là; quel plaisir!
Il faut rire, il faut boire
A l'hospitalité!

GEORGES.

A l'amour, à la gloire,
Ainsi qu'à la beauté!

(Pendant ce chœur, plusieurs convives sont entrés, et l'on a apporté la table.)

DIKSON.

Ici, monsieur le militaire,
A la place d'honneur.

GEORGES.

Près de ma gentille commère,
Ah! pour moi quel bonheur!

ENSEMBLE.

Il faut rire, il faut boire
A l'hospitalité, etc.

(Ils sont tous assis et mangent.)

GEORGES, assis.

Dites-moi, mon cher hôte, pour un voyageur, qu'y a-t-il de curieux à voir dans le pays?

DIKSON.

Il y a d'abord le château d'Avenel; un édifice magnifique! dont on voit d'ici le clocher.

JENNY.

Le nouveau château est fermé, et l'on ne peut pas y entrer; mais il y a l'ancien, dont les ruines et les souterrains sont superbes : aussi, tous les peintres vont le visiter!

GEORGES.

Nous irons demain, n'est-il pas vrai? vous m'y conduirez.

DIKSON.

Vous venez dans un mauvais moment. Ordinairement le château n'est habité que par une vieille concierge attachée aux anciens propriétaires; mais hier l'intendant Gaveston y est arrivé, et l'on dit qu'il ne repartira qu'après la vente.

GEORGES.

Que dites-vous? on vend cette belle propriété?

DIKSON.

Oui, sans doute! elle appartenait aux anciens comtes d'Avenel, des braves gens que tout le monde chérit encore dans le pays; mais ils étaient du parti des Stuarts, et après la bataille de Culloden, le comte d'Avenel, qui avait été proscrit, s'est réfugié avec une partie de sa famille en France, où l'on prétend qu'il est mort.

JENNY.

Or, pendant ce temps, ce M. Gaveston a embrouillé les affaires du comte, dont il était l'intendant, si bien que pour payer les créanciers on va vendre ce beau domaine.

DIKSON.

Bien plus, on dit que Gaveston, qui s'est enrichi, veut lui-même se rendre acquéreur du château, et, par ainsi, devenir comte d'Avenel... Je vous le demande... un coquin d'intendant qui se trouverait être notre seigneur... Non, morbleu, nous ne le souffrirons pas...

JENNY.

Sois tranquille, il lui arrivera malheur; car hier au soir, Gabriel, notre garçon de ferme, a vu la dame blanche d'Avenel qui se promenait sur les créneaux et sur les ruines.

DIKSON.

Ah! mon Dieu! en es-tu bien sûre?

JENNY.

Il l'a vue comme je te vois.

GEORGES.

La dame blanche d'Avenel! qu'est-ce que c'est? je serais enchanté de faire sa connaissance!

DIKSON.

Y pensez-vous?

GEORGES.

Pourquoi pas? si c'est une jolie femme!

DIKSON.

Depuis trois ou quatre cents ans c'est la protectrice de la maison d'Avenel!

JENNY.

Quand il doit arriver à cette famille quelque événement heureux ou malheureux, on est sûr qu'elle apparaîtra. On la voit errer sur le haut des tourelles, en longs vêtements blancs, et tenant à la main une harpe qui rend des sons célestes; et puis, comme dit la ballade...

GEORGES.

Ah! il y a une ballade?

DIKSON.

Et une fameuse! qu'on chante dans le pays, mais quand on est plusieurs réunis, parce que sans cela ça fait trop peur!... Ma femme la sait.

GEORGES.

Eh bien! Jenny, chantez-nous-là. Il me semble que nous pouvons l'entendre; (Montrant tous les convives.) nous sommes en force.

COUPLETS.

JENNY.

PREMIER COUPLET.

D'ici voyez ce beau domaine,
Dont les créneaux touchent le ciel!
Une invisible châtelaine
Veille en tous temps sur ce castel.
Chevalier félon et méchant
Qui tramez complot malfaisant,
Prenez garde!
La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

DEUXIÈME COUPLET.

Sous ces voûtes, sous ces tourelles,
Pour éviter les feux du jour,
Parfois gentilles pastourelles
Redisent doux propos d'amour.
Vous qui parlez si tendrement,
Jeune fillette, jeune amant,
Prenez garde!
La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

TROISIÈME COUPLET.

En tous lieux protégeant les belles,
Et de son sexe ayant pitié,
(Regardant Dikson.)
Quand les maris sont infidèles,
Elle en avertit leur moitié.
Volage époux, cœur inconstant,
Qui trahissez votre serment,
Prenez garde!
La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

GEORGES.

Grand merci, ma belle enfant
Votre conte est charmant.

TOUS, effrayés.

Un conte!

JENNY.

La dame blanche vous regarde!
Elle vous entend!
(Gabriel tire Dikson par son habit.)

DIKSON, effrayé.

Hein! qu'est-ce que c'est? c'est Gabriel, mon valet de ferme.

GABRIEL.

Monsieur, les principaux fermiers des environs sont là dans la salle à côté.

JENNY.

Va vite, car c'est pour la vente de demain!

GEORGES.

La vente du château d'Avenel?

JENNY.

Oui, Monsieur, tous les fermiers, tous les notables du pays se réunissent pour surenchérir.

GEORGES.

Et quel est leur but en faisant pour leur compte une pareille acquisition ?

JENNY.

D'empêcher que ce domaine ne passe dans les mains de Gaveston ; de le conserver à la famille d'Avenel dont chacun ici chérit le souvenir ; et si jamais quelqu'un de leurs descendants revient dans le pays, on lui dira : Voilà votre bien, voilà vos terres ; nous les avons gardées et cultivées pour votre compte, reprenez-les !

GEORGES.

Il se pourrait !... un pareil dévouement... Eh bien ! sans les connaître, j'estime les comtes d'Avenel, car ceux qui se font aimer ainsi doivent être de braves gens.

DIKSON, aux montagnards.

Allez, mes amis, allez délibérer avec eux ; je vous rejoins dans l'instant. (Ils sortent tous par la porte à gauche.)

## SCÈNE VI.

### JENNY, GEORGES, DIKSON.

JENNY, à Dikson.

Pourquoi ne pas les suivre ?

DIKSON, montrant Georges.

Je voulais auparavant parler à Monsieur sur la vente du domaine, et puis sur des idées qui me sont revenues pendant que tu chantais. Ici, dans ce pays, ils sont tous trop poltrons pour me donner un bon conseil ; tandis que vous (A Georges.) qui êtes militaire et qui avez du cœur...

GEORGES.

De quoi s'agit-il ?

DIKSON.

D'abord, Monsieur, dites-moi si vous croyez à la dame blanche ?

GEORGES, riant.

Qui, moi ? ma foi, j'y aurais des dispositions : il serait si doux de penser qu'on a toujours auprès de soi une jolie femme, une fée secourable qui vient à votre aide au moment du danger ; et je donnerais tout au monde pour apercevoir seulement la dame blanche d'Avenel.

DIKSON, tremblant.

Eh bien! je suis plus heureux que vous.

JENNY ET GEORGES.

Tu l'as vue?

DIKSON.

Mieux que cela, je lui ai parlé! il y a déjà bien longtemps; je lui ai fait une promesse qui maintenant ne laisse pas que de m'inquiéter.

JENNY.

Qu'est-ce que ça signifie? et vous ne m'en avez jamais rien dit!

DIKSON.

Je n'en aurais jamais parlé à personne sans les événements de demain; et puis, ce que tu m'as raconté, qu'elle avait reparu dans le pays, tout cela s'est représenté à ma mémoire; et depuis quelques instants, voilà, sans me vanter, une fameuse peur qui me galope.

GEORGES ET JENNY.

Dis-nous vite!

DIKSON.

Il y a treize ans, après la mort de mon père, tous les malheurs semblaient fondre sur moi : mes blés avaient été gélés, mes bestiaux avaient péri, le feu avait pris à ma ferme, sans compter les recors et les hommes de loi qui commençaient à me travailler; le lendemain on devait tout saisir chez moi, jusqu'à mes charrues, et pas un ami qui voulût m'obliger. Désespéré, j'errais le soir dans la campagne, et je me trouvai près des souterrains du vieux château; j'y entrai, et me jetant sur la pierre : « Puisque tout m'abandonne, m'écriai-je, que « la dame blanche vienne à mon secours; je me donne à elle « corps et bien, si elle veut me prêter deux mille livres d'É« cosse. » J'entends tout à coup une voix qui me dit : « J'ac« cepte. Quand l'heure aura sonné, souviens-toi de ta pro« messe; et dans le moment une bourse tombe à mes pieds!

GEORGES.

Ce n'est pas possible!

DIKSON.

Je la ramassai en fermant les yeux, persuadé que c'était de la fausse monnaie : c'étaient de belles pièces d'or avec lesquelles j'ai payé mes dettes, rétabli mes affaires; et, depuis ce temps-là, tout a prospéré chez moi; je suis devenu un des

plus riches fermiers des environs, et j'ai épousé, l'autre année, Jenny que j'aimais depuis longtemps.

JENNY.

Et moi, si je l'avais su, j'y aurais regardé à deux fois... Avoir formé un pacte comme celui-là!... Savez-vous que la dame blanche est un lutin ?... c'est comme qui dirait le...

DIKSON, tremblant.

Du tout, c'est bien différent!

JENNY.

Si, Monsieur, tout cela se tient; et quand je pense que vous vous êtes donné à elle avec tout ce qui vous appartient!...

DIKSON.

C'est vrai.

JENNY.

Et moi, qui suis votre femme, je suis donc comprise là-dedans? et notre enfant?

GEORGES.

Comment, mon petit filleul!

JENNY.

Et si un beau matin elle allait venir nous enlever?...

DIKSON.

Ah! mon Dieu! (Se retournant.) Hein! qu'y a-t-il? (Apercevant Gabriel.) Cet imbécile-là le fait exprès; il arrive toujours quand en a peur.

GABRIEL, qui est entré.

Dame! notre maître, c'est que vous avez toujours peur quand on arrive! Les fermiers vous attendent; il faut qu'ils retournent ce soir chez eux, et voici la nuit qui s'avance.

DIKSON.

Je te suis. (A Jenny.) Vois-tu, ma chère amie, il n'y a rien à craindre; pourquoi veux-tu que la dame blanche t'enlève, toi, une femme? elle m'enlèverait plutôt... (Bas, à Georges.) Restez avec ma femme et ne la quittez pas. (Il sort.)

## SCÈNE VII.

GEORGES. JENNY.

DUO.

GEORGES.

Il s'éloigne, il nous laisse ensemble,
Mais en partant je crois qu'il tremble.

JENNY.

Hélas! il est toujours ainsi :
J' vois toujours trembler mon mari.
Au moindre bruit dans le village
Il a peur.

GEORGES.

Il a peur?

JENNY.

Dès qu'il entend gronder l'orage,
Il a peur.

GEORGES.

Il a peur?

JENNY.

La nuit même, quand il sommeille,
Il a peur.

GEORGES.

Il a peur?

JENNY.

Et quand parfois il se réveille.
C'est qu'hélas! de quelque voleur
Il a peur.

GEORGES.

Il a peur?

JENNY.

Qu'on m' dise un mot d' galanterie,
Ou bien qu'à danser l'on me prie,
Il a peur.

GEORGES.

Il a peur?

JENNY.

Y conçoit-on rien, je vous prie?

GEORGES.

Ah! je conçois bien sa frayeur :
Lorsque l'on a femme jolie,
De tout le monde l'on a peur;
Mais...

ENSEMBLE.

JENNY.

Oh! le brave militaire!
Pour mon mari je n'ai plus peur;
Il nous défendra, j'espère :
Non, non, non, non, plus de frayeur!

GEORGES, lui prenant la main.

Auprès d'un bon militaire!

Non, non, non, non, plus de frayeur!
Rassurez-vous bien, ma chère,
Je serai votre défenseur.

JENNY.

J' bénis le sort qui nous rassemble.
Mais que vois-je ? votre main tremble.

GEORGES.

Vraiment, parfois je suis ainsi.

JENNY.

Le voilà comme mon mari.

GEORGES.

Lorsque je suis près d'une belle,
Moi, j'ai peur.

JENNY.

Il a peur?

GEORGES.

Lorsque son œil noir étincelle,
Oh! j'ai peur.

JENNY.

Il a peur?

GEORGES.

Oui, lorsque je vois tant de charmes,
Craignant de leur rendre les armes,
Pour ma raison et pour mon cœur
J'ai grand'peur.

JENNY.

Il a peur?

GEORGES.

Pour dissiper cette folie,
Un seul baiser, je vous en prie.

JENNY.

Monsieur n'a donc plus de frayeur?

GEORGES.

Oh! cela redouble, au contraire,
Et c'est pour me donner du cœur.
(Il l'embrasse.)

ENSEMBLE.

JENNY.

Oh! le brave militaire!
Pour mon mari je n'ai plus peur;
Il nous défendra, j'espère :
Non, non, non, non, plus de frayeur!

GEORGES.

Auprès d'un bon militaire,

Non, non, non, non, plus de frayeur.
Rassurez-vous bien, ma chère
Je serai votre défenseur.

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, DIKSON.

DIKSON, d'un air effrayé, et tenant à la main un papier.

Ma femme, ma femme! (A Georges.) Ah! vous voilà. Ne me quittez pas, je vous en prie.

JENNY.

Qu'y a-t-il donc? est-ce que les fermiers...

DIKSON, de même.

C'est moi qu'ils ont chargé de leur procuration jusqu'à deux cent mille livres d'Écosse; mais après cela ils sont partis.

GEORGES.

Eh bien?...

DIKSON, de même.

Je les ai reconduits jusqu'au détour du bois... à cent pas de la maison; et comme je revenais, j'ai trouvé au milieu de la route un petit nain tout noir, qui m'a présenté ce papier, et qui soudain, je crois, s'est abîmé sous terre... car je ne sais plus ce qu'il est devenu!

JENNY.

Ah! mon Dieu...

DIKSON.

Et ce papier, le voilà!

JENNY.

Lis toi-même!

DIKSON, lisant.

« Tu m'as juré obéissance; l'heure est venue, j'ai besoin de « toi... Trouve-toi ce soir à la porte du vieux château, et de« mande l'hospitalité au nom de saint Julien d'Avenel.

« Signé : LA DAME BLANCHE. »

TRIO.

ENSEMBLE.

DIKSON ET JENNY.

Grands dieux! que viens-je d'entendre?
Voici donc le moment fatal
Je n'y puis rien comprendre;
C'est un mystère infernal!

GEORGES.

D'honneur! je n'y puis rien comprendre
Je m'y perds!... Mais c'est égal!
L'aventure à de quoi surprendre :
Le trait est original.

DIKSON.

C'est cette nuit, dans l'instant même.

JENNY.

Peu m'importe; tu n'iras pas.

DIKSON, montrant le billet.

Mais songe à son ordre suprême.

JENNY.

J'arrèterai plutôt tes pas.

DIKSON.

Et si je brave sa colère,
Songe à ce que nous deviendrons :
Adieu notre fortune entière,
Adieu l'espoir de nos moissons!
Et chez moi, toutes les semaines,
Des lutins qu'elle aura payés
Viendront avec un bruit de chaînes
La nuit me tirer par les pieds.

ENSEMBLE.

DIKSON ET JENNY.

Ah! grands dieux! que viens-je d'entendre?
Voici donc le moment fatal!
Il faut, { je ne puis m'en / il ne peut s'en } défendre,
Descendre au séjour infernal.

GEORGES.

D'honneur, je n'y puis rien comprendre;
Oui, je m'y perds; mais c'est égal :
Ce secret... j'irai le surprendre,
Au fond du séjour infernal.
Mes bons amis, séchez vos larmes :
Si ce rendez-vous aujourd'hui
Est la cause de vos alarmes,
Ne craignez rien,
(Montrant Dikson.)
J'irai pour lui.

DIKSON ET JENNY.

O ciel! vous exposer ainsi!

GEORGES.

Le péril a pour moi des charmes,
Surtout pour aider un ami.

DIKSON ET JENNY.

Des lutins craignez la furie.

GEORGES.

Je ne crains rien, je suis soldat.

JENNY.

Quoi! vous voulez...

GEORGES.

C'est mon envie.

DIKSON.

Risquer toujours...

GEORGES.

C'est mon état.
Allons! partons, sers-moi d'escorte;
Tu voudrais résister en vain.

DIKSON, bas à Jenny.

Je vais le conduire à la porte,
Et puis je reviendrai soudain.

JENNY.

Et notre baptême?

GEORGES, gaiement.

A demain;
Vous me verrez, j'en suis certain.

DIKSON, à part.

Et puis, si le diable l'emporte,
Nous serons encor sans parrain.

ENSEMBLE.

GEORGES.

Et toi, la plus belle des belles,
Dame blanche, esprit ou lutin,
Sur tes créneaux, sur tes tourelles,
J'accours en galant paladin.

DIKSON ET JENNY, tremblant.

Je sens une frayeur mortelle...
Nous voulons l'arrêter en vain;
Il va, dans l'excès de son zèle,
Au-devant d'un trépas certain.

(Georges sort, conduit par Dikson; Jenny reste seule, en les suivant des yeux, et en levant les bras au ciel.)

# ACTE II.

Un grand salon gothique; à gauche du spectateur, sur le premier plan, une large cheminée; à droite, un portrait de famille. Du même côté une porte, et plus loin une croisée.

—

## SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, occupée à filer.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Pauvre dame Marguerite,
Tes derniers jours sont venus,
Et ces fuseaux que j'agite
Bientôt ne tourneront plus.
Que je voie encor mes maîtres
Au château de leurs ancêtres :
Avant de mourir, voilà
Le seul bonheur que j'implore...
Fuseaux légers, tournez encore,
Tournez encore jusque-là!

DEUXIÈME COUPLET.

Et toi, dont la souvenance
Reste en mon cœur maternel,
Toi, dont j'élevai l'enfance,
Pauvre Julien d'Avenel;
Dussé-je en mourir de joie,
Qu'un seul jour je te revoie:
Avant d'expirer, voilà
Tout le bonheur que j'implore...
Fuseaux légers, tournez encore,
Tournez encore jusque-là!

(Se levant.) Allons, allons! laissons-là mon ouvrage et mes souvenirs; (Montraut la porte à gauche.) car miss Anna va descendre de son appartement... Pauvre et chère orpheline, élevée par mes anciens maîtres! en la voyant arriver hier avec ce Gaveston, qu'ils lui ont donné pour tuteur, il m'a semblé que mes vœux étaient exaucés, et que mon pauvre Julien allait aussi revenir, car, autrefois, ils étaient toujours ensemble; qui voyait l'un voyait l'autre; ils s'aimaient tant et ils étaient si gentils! surtout quand je les portais tous les deux dans mes bras, et que la comtesse d'Avenel me criait : Dame Marguerite, prenez

garde! Jour de Dieu, si je prenais garde! le fils de mes maîtres, mon pauvre petit Julien! Eh bien! voilà que malgré moi j'y reviens encore! Il en est de ça comme du vieux clocher d'Avenel, au milieu du parc; de quelque côté qu'on se promène, on le rencontre toujours! (S'approchant de la croisée qui est entr'ouverte.) Fermons tout dans cet appartement. Ah! mon Dieu, j'ai aperçu une lumière dans ces ruines inhabitées. Oui, j'ai cru distinguer... Ah! (Refermant vivement la fenêtre.) serait-ce la dame blanche, la protectrice de ce château? et sa présence m'annonce-t-elle le retour ou la mort de Julien?

## SCÈNE II.

MARGUERITE, MISS ANNA, couverte d'un manteau écossais, et tenant à la main une lanterne éteinte; elle est vêtue d'une robe bleue et coiffée en cheveux.

MARGUERITE.

Qui vient là? miss Anna, pâle et tremblante. Qu'avez-vous, mon enfant?

ANNA, ôtant son manteau, et posant sa lanterne dans le coin de la cheminée.

Rien, dame Marguerite.

MARGUERITE.

Moi qui vous croyais dans votre appartement: d'où venez-vous donc?

ANNA.

De traverser ces ruines.

MARGUERITE.

Dieu soit loué! c'est vous que j'ai vue tout à l'heure! Et vous osez seule, la nuit...

ANNA.

Aussi je tremblais. Mais c'est égal, Gaveston vient de sortir, et je voulais visiter ce superbe bâtiment qui est au milieu du parc. J'ai été jusque-là et je n'ai pu y pénétrer.

MARGUERITE.

Je le crois bien; depuis qu'on a appris la mort du comte, tout est fermé, on y a mis les scellés, et on ne les lèvera que demain après la vente.

ANNA, à part.

O ciel! quel contre-temps!

MARGUERITE.

Mais quelle idée de sortir à une pareille heure, au lieu de

venir auprès de moi, qui suis si heureuse de vous voir? Car, depuis hier votre arrivée, à peine ai-je pu vous parler : ce Gaveston était toujours là.

ANNA.

Tu as raison; d'autres idées qui m'occupent... Pardonne-moi, ma bonne Marguerite.

MARGUERITE.

Qu'êtes-vous devenue? que vous est-il arrivé depuis que cette noble famille a quitté ces lieux? depuis le jour où vous suivîtes la comtesse d'Avenel, où son mari alla rejoindre l'armée des montagnards, et où mon petit Julien fut embarqué pour la France, avec ce vilain gouverneur, dont je me défiais?

ANNA.

Hélas! mon compagnon d'enfance, Julien, a disparu, et l'on ignore son destin; son père vient de mourir dans l'exil, et la comtesse d'Avenel, retenue longtemps dans une prison d'État...

MARGUERITE.

O ciel!

ANNA.

Je l'ai suivie, Marguerite, je n'ai point quitté ma bienfaitrice; pendant huit ans, je lui ai prodigué mes soins, j'ai tâché de mériter le nom de sa fille qu'elle me donnait; mais à sa mort, quelle différence! il fallut suivre ce Gaveston qu'on avait nommé mon tuteur... Et dans un voyage où je l'accompagnai, il y a trois mois, sur le continent, il m'avait laissée pour quelques jours, dans une campagne, aux soins d'une de ses parentes...

MARGUERITE.

Eh bien ?

ANNA.

Eh bien!... Je ne sais pas si je dois te raconter le reste.

MARGUERITE.

En quelle autre que moi aurez-vous plus de confiance?

ANNA.

La guerre venait d'éclater, on se battait aux portes mêmes du parc où nous étions, et un jeune militaire dangereusement blessé... c'était un de nos soldats, un compatriote, pouvais-je ne pas le secourir? Et puis, te l'avouerai-je, malgré moi je pensais à Julien : Julien devait être de son âge, et je me

disais : Peut-être le fils de mes maîtres est-il ainsi malheureux et sans secours!

MARGUERITE

Quoi! vous pouvez penser...

ANNA.

Calme-toi, ce n'était pas lui, car je sais son nom; mais le retour de Gaveston nous fit partir sur-le-champ; et depuis, je n'ai plus revu mon jeune officier, qui aura pris ma présence pour un songe, et qui, sans doute, m'a déjà oubliée.

MARGUERITE.

Tandis que vous, je devine, vous y pensez encore : vous l'aimez peut-être, et c'est ce qui me fait du chagrin.

ANNA.

Et pourquoi?

MARGUERITE.

Il me semblait que vous n'auriez jamais aimé que Julien, du moins, c'étaient là mes idées, et vingt fois j'ai rêvé à votre union.

ANNA.

Qu'oses-tu dire? lui, héritier des comtes d'Avenel, et moi, pauvre orpheline, sans biens, sans naissance; c'est ainsi que je reconnaîtrais les bontés de mes bienfaiteurs! Non, Marguerite; Julien, autrefois mon ami, mon frère, est maintenant mon seigneur, mon maître; c'est comme tel que nous devons le respecter, le servir, et nous sacrifier, s'il le faut, pour sauver son héritage.

MARGUERITE.

Et par quels moyens, c'est demain que l'on vend son domaine; un autre que lui va acquérir les droits et surtout le titre de comte d'Avenel; et si Julien existe encore, s'il revient jamais, il ne sera plus qu'un étranger dans le château de ses pères.

ANNA.

Qui sait? pourquoi perdre courage? moi, j'ai bon espoir.

MARGUERITE.

Que voulez-vous dire? (On entend un son de cor.)

ANNA.

Tu le sauras... Entends-tu? on ferme la porte du château; Gaveston vient de rentrer. Écoute-moi bien, Marguerite : dans

un instant peut-être quelqu'un des environs viendra réclamer l'hospitalité au nom de saint Julien d'Avenel.

MARGUERITE.

Qui vous l'a dit?

ANNA.

Tu le feras entrer et tu tâcheras qu'on lui donne cet appartement.

MARGUERITE.

Oui, Mademoiselle, oui, soyez tranquille; je l'attendrai, s'il le faut, toute la nuit. Pour vous et pour Julien qu'est-ce que je ne ferais pas?

ANNA.

Pars, c'est Gaveston.

MARGUERITE.

Adieu! adieu, mon enfant. (Elle sort.)

## SCÈNE III.

ANNA, GAVESTON.

GAVESTON.

Ah! ah! miss, vous n'êtes point encore retirée dans votre appartement?

ANNA.

Vous le voyez, je causais avec Marguerite.

GAVESTON.

Qui sans doute vous racontait, comme hier, des histoires de revenants et de la dame blanche! se peut-il, miss Anna, que vous ajoutiez foi à de pareilles rêveries?

ANNA.

Moi!

GAVESTON.

Oui; je vous ai vue hier si émue, si attentive au moment où elle nous a raconté l'histoire du fermier Dikson et de ses pièces d'or, qu'en honneur vous aviez l'air de croire à cette aventure miraculeuse.

ANNA, souriant.

Miraculeuse? non! car je sais mieux que personne qu'elle est véritable.

GAVESTON.

Allons donc!

ANNA, vivement.

Vingt fois la comtesse d'Avenel m'a raconté ce dernier trait de bonté de la part de son mari, lorsque la nuit même de son départ, poursuivi, errant dans ces ruines, il entendit un pauvre fermier prêt à périr faute d'une somme d'argent; et c'est pour n'être pas reconnu qu'il lui jeta sa bourse au nom de la dame blanche d'Avenel. Ah! si tout sentiment de reconnaissance n'est pas éteint dans le cœur du fermier Dikson... (A part.) celui-là doit me servir.

GAVESTON.

Oh! rassurez-vous. Il n'est pas ingrat, c'est un des fidèles croyants de la dame blanche; c'est lui qui cabale avec les fermiers des environs, et qui fait courir le bruit dans le pays qu'il m'arrivera malheur d'oser mettre en vente un château qu'elle protége; mais c'est ce que nous verrons. Je viens de souper chez M. Marc-Irton, le juge de paix, et nous avons pris nos arrangements pour que la vente commençât demain au point du jour.

ANNA, à part.

O ciel! (Haut.) Ainsi donc, vous, jadis l'intendant de ce château, vous allez en devenir le propriétaire; vous allez acheter à vil prix le domaine et le titre de votre bienfaiteur!

GAVESTON.

Écoutez, mis Anna, vous savez que je n'aime pas les phrases, et que je tiens au positif. Je ne suis que Gaveston l'intendant, c'est vrai; mais quand l'intendant Gaveston aura acheté et payé ce domaine, qui donne le titre de lord et l'entrée au Parlement, tous les gens du pays, si fiers et si dédaigneux, me salueront humblement comme comte d'Avenel, et oublieront bien vite leur ancien maître : la raison, c'est que je suis riche et qu'il ne l'est plus; chacun son tour : d'ailleurs, avant son départ, le comte d'Avenel avait vendu des biens immenses qu'il avait en Angleterre : qu'a-t-il fait de cet argent?

ANNA.

Il l'a employé au service du prétendant, vous le savez bien.

GAVESTON.

J'en doute : à moins que vous n'en ayez trouvé la preuve dans cet écrit que vous a confié la comtesse d'Avenel.

ANNA.

A moi?

GAVESTON.

Oui; nierez-vous que dans ses derniers moments elle ne vous ait remis un papier mystérieux?

ANNA.

C'est la vérité.

GAVESTON.

Et qu'en avez-vous fait?

ANNA.

Selon ses ordres, après sa mort, je l'ai lu, et comme elle m'avait fait jurer de ne confier ce secret à personne, pas même à la plus intime amitié, j'ai déchiré cette lettre à l'instant.

GAVESTON.

Et moi, que les magistrats ont nommé votre tuteur, puis-je vous demander quel en était le contenu?

ANNA.

Non, Monsieur.

GAVESTON.

Et pourquoi?

ANNA.

C'est que vous ne le sauriez pas.

GAVESTON.

Fort bien, miss Anna; sous votre air doux et timide, vous cachez plus de fermeté et de résolution que je ne l'aurais soupçonné; mais dorénavant je prendrai mes précautions. (On entend une cloche au dehors.) Eh mais! quel est ce bruit?

DUO ET TRIO.

ANNA.

C'est la cloche de la tourelle
Qui tout à coup a retenti!
(A part, pendant que Gaveston va regarder à la fenêtre.)
A notre rendez-vous fidèle,
C'est celui que j'attends ici.

GAVESTON.

Il est minuit! dans ma demeure
Qui peut venir à pareille heure?

ANNA.

Quelque voyageur sans abri.

GAVESTON.

Eh bien! qu'il loge ailleurs qu'ici!

ANNA.

Pour lui je vous demande grâce!

Vous qui voulez prendre la place
Des anciens maîtres de ces lieux,
Imitez-les, faites comme eux;
Si chacun ici les révère,
C'est que leur porte hospitalière
S'ouvrait toujours aux malheureux.

(Gaveston s'éloigne sans lui répondre.)

ENSEMBLE.

ANNA, à part.

Il hésite, il balance,
Et ne voudra jamais;
Il n'est plus d'espérance,
Adieu tous mes projets.

GAVESTON.

De cette complaisance,
Je me repentirais;
Il faut de la prudence
Pour servir mes projets.

## SCÈNE IV.

Les précédents, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Un beau jeune homme et de bonne tournure,
Pendant l'orage et par la nuit obscure,
Demande asile en ce noble castel,
En invoquant saint Julien d'Avenel.

ANNA, à part.

Je l'avais dit! c'est Dikson, c'est lui-même;

MARGUERITE.

Moi, je l'ai fait entrer dans la salle à côté.

GAVESTON.

Sans m'avoir consulté?
Je punirai cette imprudence extrême,
Et je prétends qu'il sorte à l'instant même.

ANNA.

Y pensez-vous? déjà dans le pays
N'avez-vous pas bien assez d'ennemis?
Ne voulez-vous pas qu'on vous aime?

GAVESTON.

De me haïr il leur est bien permis.

ANNA.

Eh bien! souffrez qu'il entre en ce logis

Et dès demain vous aurez connaissance
Du billet qu'en mes mains la comtesse a remis.

GAVESTON, vivement.

Vous le jurez?

ANNA.

Je le promets d'avance

GAVESTON.

A vos désirs il faut se conformer.
Puisqu'il faut ici se faire aimer,
Qu'il entre donc.

MARGUERITE.

Dieu! quelle bienfaisance

GAVESTON.

Où le placer?

ANNA ET MARGUERITE.

Dans cet appartement.

GAVESTON, à Anna.

Soit! mais entrez dans le vôtre à l'instant

ENSEMBLE.

ANNA.

A la douce espérance
Je renais désormais;
Céleste Providence,
Seconde mes projets.

GAVESTON.

A cette complaisance,
Je n'ai point de regrets,
Puisque la bienfaisance
Peut servir mes projets.

MARGUERITE.

O toi dont la puissance
Égale les bienfaits,
Céleste Providence,
(Montrant Anna.)
Seconde ses projets.

(Anna sort par l'appartement à droite, et Georges entre par la porte du fond.)

## SCÈNE V.

### GAVESTON, GEORGES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Entrez, entrez, Monsieur, je vous demande pardon de vous avoir fait attendre.

GEORGES.

Il n'y a pas de mal, ma brave femme, j'étais occupé à admirer cet antique édifice. Le beau château! les belles voûtes! jusqu'à ces ruines que j'ai traversées pour arriver jusqu'ici, c'est admirable! (Apercevant Gaveston.) Pardon, Monsieur, de ne pas vous avoir salué d'abord; c'est à vous sans doute que je dois l'hospitalité?

GAVESTON.

Oui, Monsieur. (A part.) J'y pense maintenant! si c'était quelque acquéreur, quelque riche capitaliste qui vînt pour surenchérir? (Haut.) Qui ai-je l'honneur de recevoir?

GEORGES.

Un officier de Sa Majesté, un sous-lieutenant au quinzième d'infanterie.

GAVESTON, à part.

Un sous-lieutenant, je suis tranquille. (Haut.) Monsieur, à ce qu'il paraît, n'est pas Écossais?

GEORGES.

Non, vraiment, je ne suis jamais venu en ce pays, et je ne puis vous dire l'effet qu'a produit sur moi cet ancien édifice.

GAVESTON.

Et comment vous êtes-vous trouvé à une pareille heure à la porte de ce vieux château?

GEORGES.

Comment? je n'en sais trop rien : mais j'ai idée que c'est pour vous rendre service.

GAVESTON.

A moi!

GEORGES.

A vous-même. Un autre vous dirait que c'est la nuit et le mauvais temps, mais ce n'est pas vrai; et moi, comme militaire, je dis toujours la vérité.

GAVESTON.

Toujours?

GEORGES.

Oui, Monsieur; même en amour, je suis d'une franchise!.. Ce n'est pas qu'au régiment ils ne prétendent que ça me fera du tort, et que ça nuira à mon avancement; mais ça me regarde. Revenons à vous : je n'entends parler dans le pays que des sortiléges, des apparitions de la dame blanche, et je veux

passer la nuit dans ce château pour me trouver en tête-à-tête avec elle.

GAVESTON.

Si ce n'est que cela vous ne risquez rien : elle n'a garde de se montrer.

GEORGES.

Vous croyez? c'est ce qui vous trompe, car elle m'a donné rendez-vous.

GAVESTON, riant.

Un rendez-vous? (A part.) Allons, allons, c'est quelque original dont les idées ne sont pas bien nettes. (Haut.) Adieu, mon officier; minuit a sonné depuis longtemps, et je suis obligé de vous quitter, attendu que demain nous serons réveillés avant le point du jour.

GEORGES.

Et pourquoi?

GAVESTON.

Pour tout disposer; car de grand matin nous aurons beaucoup de monde au château, des affaires importantes... On va vous dresser un lit dans cet appartement.

GEORGES.

A moi! y pensez-vous! ce fauteuil me suffit, je serai mieux là qu'au bivouac. D'ailleurs, les revenants que j'attends pourraient bien être des contrebandiers ou des montagnards de la bande de Rob-Roy, et je veux être sur pied pour les recevoir.

GAVESTON.

Adieu donc, bonne nuit, et surtout bonne chance; mais si vous voyez la dame blanche d'Avenel, dites-lui bien de ma part... (Apercevant Marguerite qui, depuis le commencement de la scène, regarde attentivement Georges.) Eh bien! qu'as-tu donc depuis une heure à regarder ainsi Monsieur?

MARGUERITE.

Rien; mais ça m'a l'air d'un brave jeune homme, et je ne sais pourquoi j'ai du plaisir à le voir.

GAVESTON.

Allons, allons, rentrons, il est tard.

MARGUERITE, montrant à Georges la lampe qu'elle tient à sa main.

Voulez-vous que je vous laisse...

GEORGES.

Non, non, les revenants n'aiment pas les lumières, ça leur fait peur. A demain, mon cher hôte; soyez sûr que demain je

vous donnerai des nouvelles, fussent-elles de l'autre monde.
(Gaveston et Marguerite sortent par le fond, et l'on entend fermer les portes.)

## SCÈNE VI.

GEORGES, seul.

(Il fait nuit totale. Pendant la ritournelle de l'air suivant, Georges va rallumer le feu qui s'éteint, pose ses deux pistolets sur la table, etc.)

Viens, gentille dame;
Ici, je réclame
La foi des serments.
A tes lois fidèle,
Me voici, ma belle :
Parais, je t'attends.

Que ce lieu solitaire
Et que ce doux mystère
Ont de charmes pour moi!
Oui, je sens qu'à ta vue
L'âme doit être émue;
Mais ce n'est pas d'effroi.
Viens, gentille dame, etc.

Déjà la nuit plus sombre
Sur nous répand son ombre :
Qu'elle tarde à venir!
Dans mon impatience,
Le cœur me bat d'avance
D'attente et de plaisir.
Viens, gentille dame, etc.

(A la fin de la cavatine on entend un air de harpe, et Anna paraît)

## SCÈNE VII.

GEORGES, ANNA, sortant par le panneau à droite, qui tourne sur un pivot; elle est habillée en blanc, et la tête couverte d'un voile.

GEORGES.

Non, ce n'est point une illusion, c'est elle-même : je distingue dans l'ombre et sa démarche légère et ses vêtements blancs.

ANNA, à part.

C'est lui! osera-t-il me suivre?... Oui; si ce n'est par reconnaissance, ce sera du moins par frayeur pour la dame blanche.

GEORGES.

Elle approche.

ANNA.

Dikson, Dikson, est-ce toi?

GEORGES.

Non, ce n'est pas lui; mais je viens à sa place.

ANNA.

O ciel! et qui donc êtes-vous?

GEORGES.

Habile magicienne, comment ne sais-tu pas mon nom?

ANNA.

O ciel! quelle est cette voix?

GEORGES.

Faut-il te dire qu'on m'appelle Georges Brown?

ANNA.

Georges dans ces lieux... N'est-ce point un songe? (Faisant un pas vers lui.) Ah! si j'osais... (S'arrêtant.) Non, je ne dois pas même pour lui... oublier mon serment.

GEORGES, écoutant.

Eh bien! elle se tait... hein!

ANNA.

Tu as bien fait de ne pas me tromper; car moi qui sais tout, crois-tu que je ne connaisse pas Georges Brown, sous-lieutenant au service d'Angleterre?

GEORGES.

Je ne reviens pas de ma surprise!

ANNA.

Dans le Hanovre, à la bataille d'Hastembek, où tu t'es distingué, tu fus blessé près de ton colonel.

GEORGES.

O ciel!

ANNA.

Une main inconnue te rappela à la vie, te prodigua des soins...

GEORGES, s'avançant.

C'en est trop, et quel que soit ce mystère...

ANNA.

Arrête, ou je disparais à tes yeux, et tu ne me reverras jamais.

GEORGES.

J'obéis; mais prends pitié de mon trouble : cette divinité protectrice qui prit soin de mes jours, où est-elle? Depuis trois mois je la poursuis en vain; partout il me semble et la voir et

l'entendre; dans ce moment encore, je ne sais si c'est une illusion, mais je crois reconnaître sa voix.

ANNA.

Peut-être l'ai-je prise pour te plaire.

GEORGES.

Si tu es elle-même, c'est ce que j'ignore; mais qui que tu sois, donne-moi les moyens de la revoir.

ANNA.

Cela dépend de toi.

GEORGES.

Que faut-il faire? où faut-il te suivre?

ANNA.

Me suivre... (A part.) Oh! maintenant je n'ose plus, et je dois changer de projet. (Haut.) Demain tu recevras mes ordres, et quels qu'ils soient...

GEORGES.

Je jure de m'y sommettre? Fée, magicienne ou dame blanche; je te suis dévoué. Pour revoir celle que j'aime et pour la posséder, je crois, s'il le fallait, que je me donnerais à toi.

ANNA.

Ce ne serait peut-être pas un mauvais moyen; mais ce n'est pas là ce que je te demande. Écoute-moi.

RÉCITATIF.

Ce domaine est celui des comtes d'Avenel;
Un avide intendant, au cœur dur et cruel,
Veut les en dépouiller, mais mon pouvoir propice
Protége l'orphelin et confond l'injustice.
Parle! veux-tu demain seconder mon espoir?

GEORGES.

Défendre le malheur est mon premier devoir!

DUO.

ANNA.

Toujours soumis à ma puissance,
Tu promets donc de me servir!

GEORGES.

Je te promets obéissance;
A quel danger faut-il courir?

ANNA.

De tes serments, de ton courage,
M'oserais-tu donner un gage?

GEORGES.

Parle!

ANNA.

Oserais-tu bien ici
Me donner ta main?

GEORGES, détournant la tête, mais avançant intrépidement.

La voici!

ENSEMBLE.

GEORGES.

Mais que cette main est jolie!
Pour un lutin quelle douceur!
Est-ce l'amour ou la magie
Qui fait ainsi battre mon cœur?

ANNA.

De l'amour la douce magie
Pourrait aussi troubler mon cœur.
Fuyons, laissons-lui son erreur.

(Anna va pour sortir; Georges, traversant le théâtre et se mettant devant elle

GEORGES.

Arrête!

ANNA, tremblante.

O ciel! ma frayeur est extrême!
Que me veux-tu?

GEORGES.

Tantôt tu promis qu'à mes yeux
Apparaîtrait celle que j'aime.
Où la verrai-je?

ANNA.

Dans ces lieux.

GEORGES.

Comment!

ANNA.

Eh bien! c'est elle-même,
C'est elle qui viendra demain
T'apporter mon ordre suprême;
Aussi, quand elle apparaîtra,
Qu'on obéisse!

GEORGES.

A l'instant même.
Mais tu promets qu'elle viendra?

ANNA.

Oui, de ma part elle viendra.

GEORGES.

Je crois au serment qui t'engage,
Mais il m'en faut encore un gage.

ANNA.

Parle!

GEORGES.

Oserais-tu bien ici
Me donner ta main?

ANNA, un peu tremblante.

La voici!

ENSEMBLE.

GEORGES.

Ah! que cette main est jolie!
Pour un lutin quelle douceur!
Est-ce l'amour ou la magie
Qui fait ainsi battre mon cœur?

ANNA.

Mais de l'amour, de sa magie,
Craignons le charme séducteur.
Fuyons... laissons-lui son erreur.

(Anna passe derrière lui, rentre par la porte à gauche, et l'on entend le même bruit de harpe qu'à son arrivée. A la fin du duo, on frappe à la porte du fond et l'on tire les verroux.)

## SCÈNE VIII.

### GEORGES, GAVESTON.

GEORGES.

Elle s'éloigne; elle a disparu.

GAVESTON.

Mon jeune officier, voici le point du jour.

GEORGES.

Déjà!...

GAVESTON.

Je vois que je vous ai réveillé.

GEORGES.

Hélas oui! un joli rêve, si c'en est un...

GAVESTON.

Eh bien! comment avez-vous passé la nuit?

GEORGES.

Une nuit charmante, quoiqu'un peu agitée; car, en honneur, je n'ai pas eu le temps de dormir.

GAVESTON.

Je conçois, le souvenir de la dame blanche vous a poursuivi.

GEORGES.

Son souvenir!... mieux que cela.

GAVESTON.

Que voulez-vous dire?

GEORGES.

Tenez, mon cher hôte, comme vous et beaucoup d'autres esprits forts allez probablement vous moquer de moi, je commence le premier : je vous dirai donc en confidence qu'à dater d'aujourd'hui je me déclare le chevalier de la dame blanche.

GAVESTON.

Est-ce que par hasard vous l'auriez vue?

GEORGES.

Non, je ne l'ai pas vue... mais j'ai passé une heure avec elle; une conversation charmante, un ton excellent; ce qui prouverait que dans l'autre monde il y a fort bonne société.

GAVESTON.

Ah çà! permettez : êtes-vous bien sûr d'être dans votre bon sens?

GEORGES.

Ma foi, je vous le demanderai; car je n'ose plus m'en rapporter à moi-même.

GAVESTON.

J'espère cependant que vous ne croyez pas à la dame blanche; c'est impossible!

GEORGES.

Vous avez raison, c'est impossible! aussi je suis comme vous, je n'y crois pas, mais j'en suis amoureux.

GAVESTON.

Amoureux de la dame blanche!

GEORGES.

C'est-à-dire d'elle ou de mon inconnue; peut-être de toutes les deux, je ne vous dirai pas au juste. Par exemple, je dois vous en prévenir, vous n'êtes pas dans ses bonnes grâces; elle vous traite fort mal.

GAVESTON.

Moi!

GEORGES.

Elle prétend (mais c'est elle qui parle) que vous êtes un homme injuste, avide, intéressé; que dans la vente qui va

avoir lieu ce matin, vous voulez vous rendre acquéreur pour dépouiller votre ancien maître.

GAVESTON.

On pourrait supposer...

GEORGES.

Rassurez-vous, elle dit que votre espoir sera déçu, et qu'elle empêchera bien l'héritage des comtes d'Avenel de tomber entre vos mains.

GAVESTON.

Ah! la dame blanche vous a dit cela?

GEORGES.

Ces propres paroles, ou à peu près.

GAVESTON.

Eh bien! l'événement prouvera qui d'elle ou de moi a le plus de pouvoir; car, dans une heure, ce riche domaine m'appartiendra. Tenez, tenez, voyez-vous, dans la cour du château, M. Mac-Irton, le juge de paix, qui doit présider à cette vente, et tous les gens du pays qui viennent y assister?

GEORGES.

Ce sont vos affaires, arrangez-vous. Je vais faire un tour de parc en attendant les ordres de ma dame invisible, car elle m'a promis de me les envoyer.

GAVESTON.

Vraiment?

GEORGES.

Oui, par un message charmant, par ma belle inconnue, qu'il me tarde de voir paraître.

GAVESTON, à part.

Allons, allons, je lui supposais d'abord quelque arrière-pensée; mais décidément il a perdu l'esprit. (Haut.) Eh bien! mon jeune officier, pourquoi ne restez-vous pas ici? vous verrez par vous-même qui aura raison de la dame blanche ou de moi.

GEORGES.

Au fait, c'est un spectacle comme un autre; je n'ai jamais été à une vente publique.

GAVESTON.

Jamais?

GEORGES.

Non, sans doute, et il y avait de bonnes raisons.

GAVESTON.

Asseyez-vous aux premières places.

## SCÈNE IX.

GEORGES, GAVESTON, DIKSON, MARGUERITE, JENNY; CHOEUR DE FERMIERS ET DE VASSAUX.

CHŒUR.

Nous quittons nos travaux champêtres,
Nous accourons en ce castel
Savoir quels sont les nouveaux maîtres
Du beau domaine d'Avenel.

MARGUERITE.

Hélas! quelle douleur j'éprouve!
Voici donc le moment fatal.

JENNY, apercevant Georges.

C'est vous, Monsieur, je vous retrouve!
Hé bien! ce mystère infernal?

DIKSON.

Qu'avez-vous vu? parlez, de grâce!

GEORGES.

Vous le saurez. Mais, en honneur,
J'ai bien fait de prendre sa place,
Car il en serait mort de peur!

DIKSON.

Vois-tu, ma femme, quelle horreur!

JENNY.

Mais taisons-nous, faisons silence,
Car voici monsieur Mac-Irton,
Le juge de paix du canton.

(Entrent Mac-Irton et tous les gens de justice. Ils vont se placer sur des siéges préparés autour d'une table au milieu du théâtre. Gaveston se tient debout à gauche, non loin de lui. A droite, sur le premier plan, Georges assis sur un fauteuil; Dikson environné de tous les fermiers.)

LES FERMIERS, à Dikson.

Tu vas bien te montrer, je pense.

D'AUTRES FERMIERS.

Tu connais quels sont tes devoirs.

DIKSON.

Ne craignez rien, j'ai vos pouvoirs
J' sais jusqu'à quelle concurrence
Il nous est permis d'enchérir.

MAC-IRTON.

Messieurs, la séance commence.

GEORGES.

Comment cela va-t-il finir?

CHOEUR.

De crainte et d'espérance
Je sens battre mon cœur;
Du combat qui commence
Quel sera le vainqueur?

MAC-IRTON, se levant et lisant un parchemin.

De par le roi, les lois et la cour souveraine,
Faisons savoir qu'on va procéder sur-le-champ
A la vente de ce domaine,
A l'enchère publique ainsi qu'au plus offrant
Et dernier enchérisseur.

MARGUERITE.

Hélas! j'en suis toute tremblante.

MAC-IRTON.

Nous avons un acquéreur
A vingt mille écus!

DIKSON.

Moi, j'en mets ving-cinq!

GAVESTON.

Moi, trente!

DIKSON.

Trente-cinq!

GAVESTON.

Quarante!

DIKSON.

Quarante-cinq!

GAVESTON.

Cinquante!

DIKSON.

Cinquante-cinq!

GAVESTON.

Soixante!
Ils ont l'air interdits.

LES FERMIERS, à Dikson.

Allons! allons! encor! courage!

DIKSON.

Voulez-vous risquer davantage?
Soixante-cinq!

GAVESTON.

Soixante-dix!

DIKSON.

Quatre-vingt-cinq!

GAVESTON.

Quatre-vingt-dix!

Ils ont beau faire,
Je l'aurai;
Oui, je serai propriétaire,
C'est moi qui l'emporterai.

DIKSON.

Je commence à perdre courage.

LES FERMIERS.

Allons, encor quelque chose de plus.

DIKSON.

Eh bien! quatre-vingt-quinze!

GAVESTON.

Et moi, cent mille écus!

LES FERMIERS.

O ciel! nous ne pouvons enchérir davantage!

MARGUERITE.

C'en est fait, nous sommes perdus!

MAC-IRTON, lentement à l'assemblée.

Cent mille écus! cent mille écus!

GEORGES.

Je tremble.

GAVESTON, s'approchant de lui.

Eh bien! mon jeune ami, parlez; que vous en semble?
Malgré la dame blanche et son nom révéré,
Je l'avais dit; c'est moi, moi qui l'emporterai.

GEORGES, à part.

Il a raison, et je crains fort
Que la dame blanche n'ait tort.

MARGUERITE ET LE CHŒUR DES VASSAUX.

Non, plus d'espoir!

DIKSON ET LES FERMIERS.

Plus de courage!

DIKSON.

La bougie est près de finir.

GAVESTON.

Le château va m'appartenir.

GEORGES.

Morbleu! j'enrage, j'enrage!
Qui donc pourrait surenchérir?

(Pendant ce temps Anna, qui a repris le même costume qu'à la seconde scène de cet acte, est sortie de sa chambre à droite, et s'est approchée doucement derrière Georges; elle se tient près de lui, et lui dit à demi voix.)

ANNA.

Toi!

GEORGES, se retournant et l'apercevant.
Que vois-je! ô surprise extrême!
C'est elle! c'est celle que j'aime!

ANNA, de même.
Du silence! tu sais qui m'envoie! obéis.

GEORGES.
Quoi! vous voulez...

ANNA.
Tu l'as promis!

MAC-IRTON, répétant.
Cent mille écus! cent mille écus!

GEORGES, se levant et passant au milieu du théâtre.
Arrêtez! moi, je mets mille livres de plus.

TOUS.
O ciel!

ENSEMBLE.

GAVESTON.
O ciel! quel est ce mystère
Et ce nouvel acquéreur?
Dans ces lieux que veut-il faire?
Rien n'égale ma fureur.

GEORGES.
A ce singulier mystère,
Je ne conçois rien, d'honneur!
(Regardant Anna.)
Je vois celle qui m'est chère,
Cela suffit à mon cœur.

ANNA, bas à Georges.
Sache obéir et te taire,
Tu l'as promis sur l'honneur;
C'est le moyen de me plaire
Et de mériter mon cœur.

MARGUERITE ET LE CHOEUR.
Mais quel est donc ce mystère
Et ce nouvel acquéreur?
Que le sort lui soit prospère!
C'est le vœu de notre cœur.

GAVESTON, regardant Georges.
Quel qu'il soit, je rendrai cette ruse inutile.
Puisqu'il le faut, quinze cents francs!

GEORGES.
Deux mille!

GAVESTON.

Trois!

GEORGES.

Quatre!

GAVESTON.

Cinq!

GEORGES.

Six!

GAVESTON.

Sept!

GEORGES.

Huit!

GAVESTON.

Neuf!

GEORGES.

Dix!

GAVESTON.

Je ne puis contenir ma rage!
Je mets vingt-cinq.

ANNA, bas à Georges.

Va toujours, du courage!

GEORGES.

Trente!

GAVESTON.

Quarante!

ANNA, bas, à Georges.

Encor! encor!

GEORGES.

Cinquante!

GAVESTON.

Soixante.

ANNA, bas, à Georges.

Encor!

GEORGES.

Quatre-vingts!

GAVESTON.

Quatre-vingt-dix!

GEORGES.

Quatre cent mille francs!

ANNA, bas à Georges.

C'est bien, je suis contente.
Va toujours; va toujours.

GAVESTON.

De fureur je frémis !
Eh bien! quatre-cent cinquante.

GEORGES, allant surenchérir.

Eh bien ! moi, s'il le faut...

GAVESTON, allant à lui.

Arrêtez! laissez-moi
Sur un pareil projet éclairer son jeune âge;
Il ignore ce qu'il engage.

(A Mac-Irton.)

Monsieur, lisez-lui la loi.

MAC-IRTON, lisant.

« Le jour même, à midi, le prix de cette vente
« Sera payé comptant en nos mains, ou sinon,
« Et faute de fournir caution suffisante,
« Le susdit acquéreur sera mis en prison. »

GEORGES.

En prison!

ANNA, bas à Georges.

Il n'importe.

GEORGES, à part.

Alors dès qu'on ordonne,

(Haut.)

A cinq cent mille francs !

MAC-IRTON.

Personne
Ne dit mot?

MARGUERITE.

Quel bonheur !

GEORGES, bas à Gaveston.

Convenez sans façon
Que la dame blanche a raison.

GAVESTON, avec dépit.

Il le faut, j'abandonne.

MAC-IRTON, à Georges.

Votre nom, votre rang?

GEORGES.

Georges Brown, sous-lieutenant;
Douze cents francs
D'appointements;
Et l'on ne dira pas que je fais des folies,
Car j'achète un château sur mes économies.

MAC-IRTON, bas, à Gaveston.
Vous le voyez, j'y suis bien obligé.
(A haute voix.)
Puisqu'il le faut donc,
(Montrant Georges.)
Adjugé.

ENSEMBLE.

DIKSON, MARGUERITE, FERMIERS.
Ah! pour nous quel jour prospère!
Ce choix fait notre bonheur;
Car nous aurons, je l'espère,
Un brave et digne seigneur.

GEORGES, à Anna.
A ce singulier mystère,
Je ne conçois rien d'honneur!
Je vois celle qui m'est chère,
Cela suffit à mon cœur.

MAC-IRTON, GAVESTON.
Mais quel est donc ce mystère?
Qu'il redoute ma fureur!
Rien n'égale la colère
Qui s'empare de mon cœur.

ANNA.
Dieu puissant, Dieu tutélaire,
Puissé-je, au gré de mon cœur,
D'un maître que je révère
Sauver les biens et l'honneur!

---

# ACTE III.

Un riche appartement gothique, une porte au fond; au-dessus de la porte une galerie qui tient tout le fond du théâtre, et à laquelle on monte par deux escaliers latéraux ; au bas des escaliers quatre piédestaux, dont trois seulement portent des statues; à gauche des spectateurs, sur le premier plan, une petite porte secrète.

—

## SCÈNE PREMIÈRE.

ANNA, seule; même costume qu'à la deuxième scène du second acte.

(Elle arrive précipitamment et sur la ritournelle, regarde avec joie et surprise l'appartement où elle se trouve.)

RÉCITATIF.

Grand Dieu que j'implorai, recevez mon hommage

Vous n'avez pas permis que ce bel héritage
Retombât dans les mains d'indignes ravisseurs.
Et vous, du haut des cieux, qui sont votre partage,
Et vous, mes nobles bienfaiteurs :

AIR.

Comme aux beaux jours de mon jeune âge,
Daignez encor guider mes pas;
Venez achever votre ouvrage,
Venez, ne m'abandonnez pas.
En revoyant ce noble asile,
De mon bonheur je me souviens :
Que de fois ce séjour tranquille
A redit le nom de Julien!
Julien! Julien!
L'écho fidèle
Ne l'a pas oublié;
Il me rappelle
Nos jeux, notre amitié.
Comme aux beaux jours de mon jeune âge, etc.

## SCÈNE II.

### ANNA, MARGUERITE.

ANNA.

Ah! Marguerite, je t'attendais...

MARGUERITE.

J'entre comme vous dans le château dont M. Mac-Irton vient de lever les scellés. Eh bien! Mademoiselle, voilà ces riches appartements que vous aviez tant d'envie de parcourir. C'est ici que je vous ai élevée, ainsi que mon pauvre Julien, jusqu'à l'âge de six ans; mais vous m'assurez au moins que ce n'est pas pour son compte que M. Georges a acheté ce domaine.

ANNA.

Non, c'est pour le rendre à son véritable maître! Qui pouvait surenchérir? ce n'était pas moi, mineure et pupille de Gaveston; par bonheur, Georges est venu à notre secours.

MARGUERITE.

Ce monsieur Georges est donc bien riche? car il lui faut aujourd'hui même, à midi, payer cinq cent mille livres, ou la vente est nulle.

ANNA.

Je te dirai, en confidence, qu'il ne possède rien, mais qu'il compte sur moi.

MARGUERITE.

Sur vous?

ANNA.

Oui. Dis-moi, Marguerite, toi qui as tongtemps habité ces lieux, tu dois te rappeler dans quel endroit est la statue de la dame blanche? car dans tous les appartements que j'ai déjà parcourus, je n'ai pas encore pu la découvrir, et voilà pourquoi je t'attendais.

MARGUERITE.

Elle était placée dans la salle de réception, celle des chevaliers.

ANNA.

Eh! mais, nous y voici!

MARGUERITE.

Alors c'était là, à droite. (Apercevant le piédestal.) Grand dieu! la statue a disparu!

ANNA.

O ciel! c'est fait de nous, et tous mes projets sont déjoués.

MARGUERITE.

Que dites-vous?

ANNA.

Qu'ici, dans ce château, est toute la fortune de la famille d'Avenel, le prix de ces biens immenses vendus en Angleterre, et qu'on estimait deux ou trois millions.

MARGUERITE.

Grand Dieu!

ANNA.

C'est là le secret qui me fut confié par la comtesse d'Avenel. « Anna, me disait-elle dans sa lettre, si jamais Julien reparaît en Écosse, apprends-lui que dans le nouveau château d'Avenel, et dans la statue de la dame blanche, il retrouvera un coffret d'ébène qui contient, en billets de banque, la fortune de ses pères. »

MARGUERITE, avec douleur.

Et la statue a disparu!

ANNA.

Oui, et comment? car nul n'a pu pénétrer dans ce lieu.

Cherche bien, Marguerite; n'aurais-tu pas quelque idée, quelque souvenir?

MARGUERITE.

Attendez donc, je me rappelle que la nuit du départ du comte d'Avenel...

ANNA.

Parle vite.

MARGUERITE.

Il était tard, et je sortais du château par un passage secret, connu des gens de la maison, lorsque j'entends des pas lents et mesurés; je me cache derrière un pilier, et, malgré la nuit, qui était des plus sombres, j'aperçois la statue de la dame blanche qui descendait lentement l'escalier.

ANNA.

Tu as cru la voir.

MARGUERITE.

Non, je l'ai vue, et le garde-chasse à qui le lendemain j'ai raconté cette aventure, m'a dit : « C'est juste; elle a quitté le château parce que les seigneurs d'Avenel s'en vont; elle ne reviendra que quand ils seront de retour. »

ANNA.

Ou plutôt, et c'est là ma crainte, quelqu'un que l'obscurité t'empêchait de distinguer l'aura enlevée pour s'emparer des trésors qu'elle renfermait.

MARGUERITE.

Non, Mademoiselle; non, elle s'est abîmée dans la muraille près du passage secret.

ANNA.

Quel passage? pourrais-tu le reconnaître?

MARGUERITE.

A quoi bon? vous aurez beau faire, la statue ne reviendra que quand Julien sera de retour.

ANNA.

N'importe, reconnaîtrais-tu ce passage?

MARGUERITE.

Je n'en répondrais pas : tout ce que je me rappelle, c'est qu'il avait une issue sur cette pièce; mais en tout cas je n'irai jamais.

ANNA.

Moi j'irai; viens, guide-moi, c'est tout ce que je te demande.

MARGUERITE.

Mais, Mademoiselle, attendez donc, je ne peux pas vous suivre.

ANNA, l'entraînant.

On vient, te dis-je, et je ne veux pas qu'on nous aperçoive.
(Elles sortent par la porte à gauche.)

## SCÈNE III.

GEORGES, FERMIERS, PAYSANS, HABITANTS DU DOMAINE.

CHŒUR.

Vive à jamais notre nouveau seigneur!
De ses vassaux qu'il fasse le bonheur!

GEORGES, à part, en entrant.

Allons, gaîment recevons leur hommage:
Je suis seigneur, il faut tenir l'emploi.
(Aux paysans.)
Les braves gens dont j'acquiers l'héritage,
Mes bons amis, valaient bien mieux que moi.
(Regardant autour de lui.)
Dieu! qu'est-ce que je voi?

CHŒUR.

Mais qu'a-t-il donc?

GEORGES.

Ces lambris magnifiques,
Ces chevaliers, ces armures gothiques;
C'est fait de moi, je n'y suis plus,
Mais déjà, j'en suis sûr, déjà je les ai vus!

ENSEMBLE.

GEORGES.

D'où peut naître cette folie?
Et d'où vient ce que je ressens?
Dame blanche, est-ce ta magie
Qui vient encor troubler mes sens?

CHŒUR.

Il admire ces lieux charmants:
Combien sa vue est éblouie
De ces riches appartements!

MARCHE.

(De jeunes filles viennent offrir à Georges les clés du château, et pendant ce temps le chœur commence le chant suivant.)

CHŒUR.

Chantez, joyeux ménestrel,
Refrain d'amour et de guerre;
Voici venir la bannière
Des chevaliers d'Avenel.

GEORGES, avec émotion.

Quel est donc ce refrain?

CHŒUR.

C'est le chant ordinaire
De la tribu d'Avenel

GEORGES.

O moments pleins de charmes!
Où donc ai-je entendu cet air qui, malgré moi,
De mes yeux fait couler des larmes?

CHŒUR, reprenant l'air.

Chantez, joyeux ménestrel, etc.

GEORGES, les arrêtant.

Attendez... j'achèverais, je crois.
Tra, la, la, la, la, la, la.
(Se trompant.)
Non, non, ce n'est pas cela.
(Se reprenant.)
Tra, la, la, la, la, la...

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Il est sensible à nos accents :
Des vieux airs de notre patrie
Il aime à redire les chants.

GEORGES.

D'où peut naître cette folie?
Et d'où vient ce que je ressens?
Dame blanche, est-ce ta magie
Qui vient encor troubler mes sens?

GEORGES, gaiement.

Dans ce castel, mes amis, venez tous;
Autant qu'à moi ce domaine est à vous.
Que les buffets soient dressés sous la treille.

CHŒUR.

Que les buffets soient dressés sous la treille.

GEORGES.

Que l'on commence et la danse et les jeux.

CHŒUR.

Que l'on commence et la danse et les jeux.

GEORGES.

Que chaque fille épouse un amoureux.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Que chaque fille épous' son amoureux.

GEORGES, à part.

Dans un instant il se peut qu'on m'éveille,
Dépêchons-nous de faire des heureux.

TOUS.

Vive à jamais notre nouveau seigneur!
De ses vassaux il fera le bonheur!

(Tous s'éloignent avec respect en voyant Georges qui est retombé dans sa rêverie.)

GEORGES, reprenant l'air.

Tra, la, la, la, la, la...
Où donc ai-je entendu cet air si plein de charmes,
Qui fait couler mes larmes?
Tra, la, la, la, la, la.

(Il achève l'air à demi voix, et tous les paysans se retirent par la porte du fond.)

## SCÈNE IV.

GEORGES, seul.

C'est inconcevable! vingt fois dans mon imagination j'ai rêvé un château gothique comme celui-ci, une galerie comme celle-là. Ma foi, n'y pensons plus, car je m'y perds. Ces braves gens! ils ont déjà l'air de m'aimer, et je serais trop heureux de faire leur bonheur. Il n'y a que le chapitre des gratifications qui m'embarrasse : c'est terrible de parler en grand seigneur et de payer en sous-lieutenant. Mais il paraît que la dame blanche ne tient pas aux espèces monnayées, car depuis le temps qu'elle me protége, elle ne s'est jamais distinguée de ce côté-là. Eh! mais, c'est le seigneur Gaveston, qui m'a l'air d'un acquéreur désappointé.

## SCÈNE V.

GEORGES, GAVESTON.

GEORGES, allant à lui.

Eh bien! mon cher hôte, qu'est-ce que je vous disais? vous me voyez enchanté à mon tour de pouvoir vous recevoir chez moi.

GAVESTON.

Vous vous doutez du sujet qui m'amène; je viens, Monsieur, vous demander l'explication de votre étrange conduite.

GEORGES.

Mon cher ami, demandez-moi tout ce que vous voudrez, hors des explications, parce que de ce côté-là...

GAVESTON.

Je ne croyais pas qu'un militaire dût avoir recours à la ruse pour cacher ses intentions.

GEORGES.

Halte-là! je n'ai jamais trompé personne; je vous déclare donc que je me suis trouvé, comme beaucoup de gens, propriétaire d'un instant à l'autre, et sans savoir comment; mais je vous atteste qu'hier au soir, quand je suis arrivé chez vous, je n'avais pas plus d'intentions que d'argent, ça, je vous en donne ma parole; et pour les preuves, (Montrant son gousset.) elles sont là.

GAVESTON, vivement et avec joie.

Qu'entends-je! vous n'avez pas d'argent? Eh bien! alors, comment payerez-vous?

GEORGES.

Moi! cela ne me regarde pas! la dame blanche y pourvoira. Il paraît que dans cette occasion je suis son homme de confiance, son chargé d'affaires, car je ne suis acquéreur que pour son compte.

GAVESTON.

Vous voulez plaisanter?

GEORGES.

Non, Monsieur, et je vois que nous donnons tous les deux dans les excès opposés; moi, je crois tout, et vous, vous ne croyez rien! c'est un mal : le sage doit toujours prendre un juste milieu; je veux bien abandonner un peu de mon opinion, cédez-moi de la vôtre, et convenons tous les deux qu'il y a quelque chose, quelque chose que nous ne comprenons pas : mais pour être heureux, on n'est pas obligé de comprendre.

GAVESTON.

Quoi! Monsieur, ce riche domaine...

GEORGES.

A vous parler franchement, je n'y tiens pas du tout, et, d'un instant à l'autre, j'attends un coup de baguette qui va faire disparaître le château. Ce qui m'importe, c'est de revoir

la dame blanche ou ma belle inconnue, et c'est dans l'espoir de la rencontrer que je vous demanderai la permission de parcourir mes nouveaux domaines.

GAVESTON, l'arrêtant.

Un mot encore : si à midi vous ne pouvez pas payer !

GEORGES.

Le château est là, je ne l'emporte pas, j'en serai quitte pour le revendre ; il est vrai que si on me l'achète au prix coûtant, ce n'est pas cela qui m'enrichira.

GAVESTON.

Et si en attendant vous ne fournissez pas caution, M. Marc-Irton, le juge de paix, vous a dit qu'il y allait de la prison.

GEORGES.

La prison ! eh bien ! tant mieux ! car en conscience, la dame blanche doit venir me délivrer, et c'est un moyen de la voir ; mais tenez, tenez, voici M. Marc-Irton qui a l'air de vouloir vous parler : adieu, je vais visiter mon château, et me hâter de faire le seigneur. (Il monte par l'escalier à gauche, et disparaît dans la galerie.)

## SCÈNE VI.

### GAVESTON, MAC-IRTON.

GAVESTON.

Je n'y conçois rien ; il a une franchise et une étourderie qui déjouent tous mes calculs. Ah ! c'est vous, monsieur Marc-Irton ?

MAC-IRTON, mystérieusement.

Oui ; êtes-vous seul ?

GAVESTON.

Certainement.

MAC-IRTON.

J'ai à vous parler ; mais fermons d'abord toutes les portes. (Il va fermer la porte du fond, et Gaveston va regarder au haut de l'escalier, à gauche, si Georges s'est éloigné. Pendant ce temps, Anna entr'ouvre le panneau qui est sur le premier plan, à gauche.)

## SCÈNE VII.

### LES PRÉCÉDENTS, ANNA.

ANNA, à part.

Voici bien le passage mystérieux qui conduit dans cette salle ;

mais, hélas! je n'ai encore rien trouvé. (Avançant la tête.) Que vois-je? Gaveston! Écoutons, et ne nous montrons pas. (Elle referme le panneau et disparaît.)

GAVESTON, redescendant le théâtre.

Eh bien! qu'avez-vous à m'apprendre?

MAC-IRTON.

D'importantes nouvelles! Il faut vous hâter, ou vous êtes perdu : le fils de vos anciens maîtres, Julien, comte d'Avenel, a reparu en Angleterre.

GAVESTON.

Qui vous l'a annoncé?

MAC-IRTON.

Une lettre de Londres, et des titres authentiques que nous ne pouvons révoquer en doute. Vous savez qu'il y a une douzaine d'années, Julien d'Avenel fut confié à un serviteur de son père, Duncan, un Irlandais que vous connaissez.

GAVESTON.

Oui. Après?

MAC-IRTON.

On lui avait remis une somme considérable pour conduire cet enfant en France et l'y faire élever secrètement; mais, loin de suivre ses instructions, Duncan s'était embarqué pour l'Amérique, et s'était approprié cette somme.

GAVESTON.

Eh bien?

MAC-IRTON.

Eh bien! ce Duncan, de retour en Angleterre, a signé, il y a quinze jours, dans l'hospice où il est mort, une déclaration devant témoins portant que Julien, comte d'Avenel, son ancien élève, servait maintenant dans un régiment d'infanterie.

GAVESTON.

Eh bien! qu'importe?

MAC-IRTON.

Comment, qu'importe? Il sert sous le nom de Georges Brown.

GAVESTON.

O ciel!

MAC-IRTON.

Comprenez-vous maintenant? c'est lui qui, ce matin, a surenchéri, et vous devinez dans quelle intention?

GAVESTON.

Non, vous vous trompez; rien n'est encore désespéré, car il ignore et son nom et sa naissance.

MAC-IRTON.

Il se pourrait?

GAVESTON.

Mais il ne peut pas payer. Il n'a rien, aucunes ressources : il me l'a avoué lui-même; et quand je serai propriétaire du château et du titre de comte d'Avenel, peu m'importe alors que Georges Brown soit reconnu pour un descendant de l'ancienne famille : je le lui apprendrai moi-même s'il le faut.

MAC-IRTON.

Vous avez raison.

GAVESTON.

L'important est de se presser, venez tout disposer. (**Ils sortent sur la ritournelle de l'air suivant.**)

## SCÈNE VIII.

ANNA, **entr'ouvrant le panneau à gauche, et paraissant sur le théâtre.**

RÉCITATIF.

Hélas! quel est mon sort, et que viens-je d'apprendre?
Celui que j'ose aimer est Julien d'Avenel!
Ce rang et ces trésors que je voulais lui rendre
Vont mettre entre nous deux un obstacle éternel.
Fais, Dieu puissant, qui connais ma tendresse,
Qu'il ne puisse jamais recouvrer sa richesse,
Qu'il demeure inconnu, sans bien comme aujourd'hui:
Sa pauvreté du moins me rapproche de lui.

## SCÈNE IX.

ANNA, MARGUERITE.

DUO.

MARGUERITE.

Mademoiselle,
Mademoiselle,
J'apporte une bonne nouvelle.

ANNA.

Qu'est-ce donc?

MARGUERITE.

Pour nous quel plaisir!

Julien, Julien va revenir.

ANNA.

O ciel! qui te l'a dit?

MARGUERITE.

Personne :
Et pourtant la nouvelle est bonne,
Ce présage ne peut mentir :
De mes yeux j'ai vu la statue,
La dame blanche est revenue.

ANNA.

Grand Dieu! quel malheur est le mien!
Tu l'as vue?

MARGUERITE.

Ah! j'en suis certaine,
Dans la chapelle souterraine,
Où j'allais prier pour Julien.

ANNA, à part.

Dans cette enceinte respectée,
Où, la nuit du départ, le comte, je le voi,
L'avait lui-même transportée...
Allons, tout est fini pour moi!

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

Pour nous, Mademoiselle,
Quelle bonne nouvelle!
J'en mourrai de plaisir,
Julien va revenir!

ANNA.

O souffrance cruelle!
O douleur éternelle!
Oui, dussé-je en mourir,
Allons, il faut partir.

MARGUERITE.

Et puis Julien, la bonté même,
Va sur-le-champ vous marier
A ce jeune et bel officier,
Ce monsieur Georges qui vous aime.
Mais qu'avez-vous? répondez-moi;
Vous pâlissez, oui, je le voi!

ANNA.

A l'instant même, Marguerite,
Prépare tout pour notre fuite.

MARGUERITE.

Que dites-vous?

ANNA.

Il faut que toutes deux,
Tout à l'heure en secret nous partions de ces lieux.

MARGUERITE.

Y pensez-vous? et pourquoi donc, grands dieux?

ANNA.

Tais-toi, c'est pour Julien!

MARGUERITE.

Vraiment!
C'est pour Julien? ah! j'y cours à l'instant.

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

Pour nous, Mademoiselle,
Quelle bonne nouvelle!
J'en mourrai de plaisir,
Julien va revenir.

ANNA.

O souffrance cruelle!
O douleur éternelle!
Oui, dussé-je en mourir,
Allons, il faut partir.

(Marguerite sort.)

## SCÈNE X.

ANNA, seule.

Oui, redoublons le mystère qui me cache à ses yeux! qu'il soit riche, qu'il soit heureux, mais qu'il ne puisse soupçonner la main qui lui rend son héritage; qu'il ne connaisse jamais la pauvre fille qui l'aimait et qui lui sacrifie son bonheur. Et vous, mes anciens maîtres, vous, mes bienfaiteurs, maintenant nous sommes quittes, je vous ai payé ma dette.

## SCÈNE XI.

ANNA, JENNY.

JENNY.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire?

ANNA.

Qu'est-ce donc?

JENNY.

Voici encore M. Marc-Irton et des hommes de loi, des habits noirs, qui arrivent au château.

ANNA.

Grands dieux! il n'y a pas de temps à perdre, courons à la chapelle. (Elle sort par la droite.)

JENNY.

Eh bien! elle s'en va sans me répondre; est-ce que c'est honnête? Mais où est donc notre nouveau seigneur? on ne le voit plus. Est-ce que les grandeurs l'auraient changé?

## SCÈNE XII.

JENNY, GEORGES, venant de la gauche et paraissant au fond sur la galerie.

GEORGES.

En honneur, impossible de la rencontrer, je suis toujours à attendre quelque apparition qui n'arrive pas. (Descendant par l'escalier à gauche.) A chaque femme que j'aperçois, je crois toujours que c'est elle. Eh mais! en voici une. (Courant à Jenny qu'il n'aperçoit que par derrière.)

JENNY.

Eh bien! Monsieur, qu'est-ce que vous faites donc?

GEORGES.

Non, c'est ma gentille fermière.

JENNY, à part.

Ma gentille fermière! je me trompais, il n'est pas changé.

GEORGES, la regardant.

Ou plutôt, car il faut se méfier de tout, c'est peut-être une nouvelle forme qu'elle a prise; car elle ne paraît jamais que sous les traits d'une jolie femme : en tout cas, ça m'est égal, je m'en vais bien voir.

JENNY.

Qu'est-ce que vous avez donc à me regarder ainsi?

GEORGES, la regardant tendrement.

Un mot seulement; es-tu bien sûre d'être madame Dikson?

JENNY.

Tiens, c'te question!

GEORGES.

Tu hésites, ce n'est pas vrai.

## SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, DIKSON.

DIKSON, qui a entendu les derniers mots.

Si, Monsieur, c'est vrai, c'est ma femme; et ce n'est pas bien à vous de venir élever des doutes sur ce sujet-là après tout le tort que vous m'avez déjà fait!

JENNY.

Du tort, et en quoi donc?

DIKSON.

Ils prétendent tous dans le pays que cette nuit la dame blanche lui est apparue, et qu'elle lui a donné ce château et plusieurs millions : or, c'est à moi que tout ça revenait si hier au soir je n'avais pas cédé ma place.

JENNY.

Là, qu'est-ce que je te disais! ce que c'est que d'être poltron!

DIKSON.

C'est toi, au contraire, qui m'as empêché d'y aller.

JENNY.

Est-ce que tu devais m'écouter? le devoir d'une femme c'est d'avoir peur; mais un homme, c'est différent.

DIKSON.

Nos devoirs sont les mêmes.

GEORGES, passant entre eux.

Doucement, mes amis, ne vous fâchez pas, je ne tiens pas au château; et, s'il vous fait grande envie, je vous l'abandonne.

DIKSON, avec joie.

Il serait possible!

GEORGES.

Oh! mon Dieu oui... (Montrant toutes les personnes qui arrivent.) Et tu peux devant ces messieurs t'en déclarer propriétaire.

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, GAVESTON, MAC-IRTON, MARGUERITE, FERMIERS, HABITANTS D'AVENEL, GENS DE JUSTICE.

FINAL.

MAC-IRTON ET LES GENS DE JUSTICE, à Georges.

Voici midi : la somme est-elle prête?
Il faut payer ou fournir caution.

Au nom du roi, Monsieur, je vous arrête;
Il faut payer ou marcher en prison.

GEORGES, gaiement.

Adressez-vous donc à Dikson.

DIKSON.

Qui, moi, Messieurs? oh! ma foi non.

GEORGES, de même.

Tu ne veux plus prendre ma place?

DIKSON.

Non, vraiment; réprenez, de grâce,
L' château que vous m'avez donné.

GEORGES.

C'est bien.

(A Marc-Irton.)

Mais quelle impatience!
L'heure n'a pas encor sonné;

(A Gaveston.)

Vous savez que j'ai confiance.

GAVESTON.

Et quelle est donc votre espérance?

GEORGES.

La dame blanche d'Avenel.

(On entend le prélude de la harpe.)

Tenez, entendez-vous?

GAVESTON ET LE CHOEUR.

O ciel!

(Ils se pressent tous en cercle sur le devant du théâtre, et pendant ce temps Anna, vêtue de blanc et tenant sous son voile un coffret, paraît à droite de la galerie qu'elle traverse lentement. Gaveston, Julien et le chœur, qui sont sur le devant du théâtre, lui tournent le dos et ne l'aperçoivent point encore.)

ENSEMBLE.

GEORGES.

O toi que je révère!
O mes seules amours!
Déité tutélaire,
Tu viens à mon secours.

MAC-IRTON, GAVESTON, CHOEUR.

Quel est donc ce mystère
Qui protége ses jours?
Quel pouvoir tutélaire
Lui prête son secours?

(Pendant cet ensemble, Anna a traversé la galerie, a descendu l'escalier à

gauche, et est venue se placer debout sur le piédestal de la dame blanche qui est au bas de l'escalier à gauche; en ce moment tout le monde se retourne et l'aperçoit.)

MARGUERITE, TOUS LES PAYSANS, se prosternant.

C'est elle!

ANNA, du haut du piédestal.

En ce castel est le fils de vos maîtres,
Et ce noble guerrier, digne de ses ancêtres,
Ce dernier rejeton des comtes d'Avenel...

GEORGES.

Quel est-il?

ANNA.

C'est toi-même!

JULIEN.

O ciel!

ANNA.

Julien, de tes vassaux reçois enfin l'hommage :
Ce château t'appartient,

(Montrant le coffret caché sous son voile.)

Et cet or est à toi.
Ton père en d'autres temps l'a remis à ma foi,
Pour racheter son héritage.

(Descendant lentement les marches, et posant le coffret sur le piédestal, elle s'avance au milieu du théâtre, mais à quelque distance de Julien.)

Je parais à tes yeux pour la dernière fois!

MARGUERITE, passant à la droite de Georges et le serrant dans ses bras.

Mon cher Julien, je te revois.

ANNA.

Je pars, et qu'aucun téméraire
N'arrête ou ne suive mes pas.

(Tous lui ouvrent un passage et s'inclinent sans oser la regarder. Georges, que Marguerite serre dans ses bras, veut s'en dégager pour suivre Anna. Dikson, qui est à gauche, le retient fortement. Pendant ce temps, Gaveston, qui a remonté le théâtre, se trouve au fond en face d'Anna, et la saisit par la main.)

GAVESTON.

Non, sous mes pieds dût s'entr'ouvrir la terre,

(La ramenant sur le devant du théâtre.)

Qui que tu sois, tu ne sortiras pas.

LE CHŒUR.

Tremblez! tremblez! redoutez sa colère.

GAVESTON.

Non, je découvrirai ce funeste mystère,

Et l'ennemi secret qui s'attache à mes pas.

(Arrachant son voile.)

MARGUERITE, GAVESTON, LE CHŒUR.

Que vois-je? Anna!

ANNA, se jetant aux genoux de Julien.

C'est elle-même!

JULIEN, avec joie et cherchant à la relever.

Je retrouve celle que j'aime,
Celle à qui j'ai donné ma foi.

ANNA.

Orpheline et sans biens, je ne puis être à toi.

JULIEN.

Le ciel a reçu ma promesse;
Je renonce aux trésors, au rang que je te doi,
S'il faut les partager avec d'autres que toi.

CHŒUR.

Elle est digne d'être comtesse :
Elle doit accepter sa main.

ANNA, tendant la main à Julien.

Vous le voulez?

JULIEN.

Ah! quelle ivresse!

MARGUERITE.

Quel bonheur! je retrouve enfin
Ce cher enfant que j'ai vu naître.

JENNY.

Nous retrouvons un bon maître.

DIKSON.

Et mon fils un bon parrain.

CHŒUR.

Chantez, joyeux ménestrel,
Refrains d'amour et de guerre;
Voici revenir la bannière
Des chevaliers d'Avenel.

FIN DE LA DAME BLANCHE.

# LA FIANCÉE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

MUSIQUE DE M. AUBER

Opéra-Comique. — 10 janvier 1829.

PERSONNAGES.

M. DE SALDORF, chambellan.
FRÉDÉRIC DE LOWENSTEIN, colonel.
MADAME CHARLOTTE, modiste et marchande lingère.
HENRIETTE, une de ses ouvrières.
MINA, autre ouvrière de madame Charlotte.
FRITZ, marchand tapissier, fiancé d'Henriette.
DEMOISELLES DE COMPTOIR.
SOLDATS de la milice bourgeoise.
SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, DOMESTIQUES, etc.

La scène se passe à Vienne.

## ACTE PREMIER.

Un des boulevards de Vienne. Au fond, une allée d'arbres; sur le premier plan, à droite du spectateur, l'hôtel de M. de Saldorf; au-dessus de la porte cochère, une fenêtre avec un balcon; à gauche, la boutique de madame Charlotte; au-dessus de la porte, un auvent en coutil sous lequel travaillent, en plein air, les demoiselles de magasin. Sur le second plan, et toujours à gauche, la façade d'un hôtel avec des colonnes.

—

### SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, MINA, DEMOISELLES DE BOUTIQUE, occupées à travailler.

INTRODUCTION.

LE CHŒUR.

Travaillons, Mesdemoiselles;
Grâce à nos heureux talents,
Les dames seront plus belles
Et les messieurs plus galants.

MINA.

C'est en chantant que l'ouvrage s'avance.
Henriette, dis-nous la romance
De Brigitte et de Julien.

TOUTES, regardant autour d'elles.

Madame n'est pas là!

TOUTES.

Silence! écoutons bien.

HENRIETTE.

PREMIER COUPLET.

« Si je suis infidèle,
« Même après ton trépas,
« Pour me punir, dit-elle,
« Julien, tu reviendras! »
Il partit et Brigitte
Un grand mois le pleura,
Et puis le mois d'ensuite
Elle se consola.
Dans ce temps-là
C'était déjà comm' ça.

DEUXIÈME COUPLET.

Mais alors en Autriche
Était un beau seigneur,
Jeune, amoureux et riche,
Toujours rempli d'ardeur.
Brigitte, toujours constante,
D'abord le repoussa;
Puis la semaine suivante,
Brigitte l'épousa.
Dans ce temps-là
C'était déjà comm' ça.

TROISIÈME COUPLET.

On fait le mariage;
Mais voilà que le soir,
Un spectre au noir visage
Près du lit vient s'asseoir.
(Toutes les petites filles se lèvent et se rapprochent d'Henriette.)
Et ce spectre effroyable,
C'est Julien, le voilà.
(Le montrant de la main.)
Et d'effroi la coupable
A sa vue expira!
Dans ce temps-là
C'était toujours comm' ça.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME CHARLOTTE, suivie d'une DEMOISELLE DE COMPTOIR, portant un carton.

LE CHŒUR.

Mais taisons-nous! c'est Madame! c'est elle!
(Se rasseyant et se mettant à l'ouvrage.)
Eh vite! redoublons de travail et de zèle.

MADAME CHARLOTTE.

PREMIER COUPLET.

Que de mal, de tourments!
Et qu'il faut de talents,
Quand on est modiste et couturière!
Aux tendrons de quinze ans,
Et même aux grand'mamans,
A chacune, en un mot, il faut plaire.
« Changez-moi ce bouquet,
« La couleur m'en déplaît! »
— « Reprenez ce bonnet,
« Je le veux plus coquet. »
— « Le tour de ce corset
« Me paraît indiscret. »
Que de goûts différents!
Que de mal, de tourments!
Quand on veut satisfaire les femmes!
Il faudrait des secrets
Pour pouvoir à jamais
Conserver les attraits de ces dames;
On a tant d' mal déjà
A garder ceux qu'on a!

DEUXIÈME COUPLET.

L'une veut s'embellir,
L'autre veut rajeunir,
Et chacune a le dessein de plaire
A l'amant, au mari :
Par bonheur celles-ci
Ne sont pas nombreuses d'ordinaire.
« Que ce nœud séducteur
« Me ramène son cœur! »
— « Avec ces rubans bleus,
« Il me trouvera mieux! »
— « Le vert lui plaît beaucoup. »

— « Le rose est de son goût. »
Que de mal, de tourments!
Et qu'il faut de talents,
Quand on veut satisfaire les femmes!
Il faudrait pour toujours,
Enchaînant les amours,
Conserver les amants de ces dames!
On a tant d' mal déjà
A garder ceux qu'on a!

(Elle se retourne, et ses ouvrières, qui s'étaient levées pour l'écouter, se rasseyent vivement.)

LE CHŒUR.

Travaillons, Mesdemoiselles, etc.

(Pendant la reprise de ce chœur, madame Charlotte examine le travail de chacune des ouvrières.)

MADAME CHARLOTTE.

Ah! si on n'était pas là pour surveiller! (A Mina.) Qu'est-ce que vous faites là? quel est cet ouvrage?

MINA.

C'est pour madame de Saldorf, la femme du chambellan.

MADAME CHARLOTTE.

Cette grande dame si vertueuse! si exemplaire! la protectrice d'Henriette! (S'approchant d'Henriette.) Et vous, Mademoiselle, à quoi vous occupez-vous?

HENRIETTE.

C'est pour mon mariage.

MADAME CHARLOTTE.

En effet, c'est demain qu'on vous marie. (Soupirant.) Pauvre enfant!

MINA.

Je ne vois pas qu'elle soit si à plaindre; épouser M. Fritz, un joli garçon et le plus riche tapissier de Vienne! certes, si j'étais à sa place!...

TOUTES.

Et moi aussi!...

MADAME CHARLOTTE.

Silence! Mesdemoiselles, on ne vous demande pas votre avis! Je conviens que M. Fritz n'est pas mal, et qu'il est changé à son avantage, surtout depuis quelques mois, depuis la mort de son oncle Dominique, dont il a hérité; mais il est si défiant, si soupçonneux, si jaloux!

HENRIETTE.

Lui, Madame!

MADAME CHARLOTTE.

Ah! je le connais mieux que vous! car tout le monde sait qu'autrefois il avait eu des intentions, et que certainement il n'aurait pas demandé mieux; mais c'est moi qui ai refusé, parce que, quelque vertu que l'on ait, elle court trop de danger avec un mari jaloux, ne fût-ce que par esprit de contradiction. Du reste, ce que j'en dis, c'est pour vous prévenir et par amitié pour vous, car dès que ce mariage doit se faire, j'aime autant que ce soit demain.

MINA.

Vraiment!

MADAME CHARLOTTE.

Oui, Mademoiselle! Depuis un mois que M. Fritz vient ici tous les soirs pour vous faire la cour, c'est d'un très-mauvais effet dans une maison telle que la mienne, aux yeux de mes pratiques qui ne sont pas obligées de savoir qu'il s'agit de mariage, sans compter que cela peut donner des idées à ces demoiselles.

TOUTES.

Ah! Madame!

MADAME CHARLOTTE.

Silence! je dois aussi vous prévenir que la noce se fait demain à l'hôtel et dans les jardins de M. de Saldorf, qui nous a toutes invitées.

TOUTES quittent leur ouvrage et se lèvent.

Ah! quel bonheur! quel bonheur!

MADAME CHARLOTTE.

Et j'espère que, pour la tenue, la mise et la décence, vous ferez honneur à la maison où vous avez l'avantage de travailler; d'ailleurs, je serai là! (A Henriette.) Tenez, portez là-haut ces cartons; et vous, Mesdemoiselles, il est temps de rentrer et de fermer le magasin, car voici le soir. (Regardant à droite du spectateur.) Dieu! encore M. Fritz que j'aperçois! (Aux jeunes filles qu'elle fait rentrer.) Allons, allons, dépêchons ; m'avez-vous entendue? (Elles rentrent toutes dans le magasin, et Mina, qui est restée la dernière, enlève l'auvent et ferme le contrevent de la boutique, tout cela sur la ritournelle de l'air suivant.)

## SCÈNE III.

FRITZ, arrivant par la droite.

CANTABILE.

O jour plein de charmes!
Le cœur rempli d'espoir, j'arrive au rendez-vous.
Plus de craintes, plus d'alarmes!
Enfin, demain, je serai son époux!
Qu'elle est jeune et jolie
Celle que j'ai choisie!
D'un tel trésor, d'un bien si doux,
Comment ne pas être jaloux?

CAVATINE.

Un jour encore,
Un seul jour! quel tourment,
Lorsque l'on s'adore
Et lorsque l'on attend!
Qu'un tel hyménée
A pour moi d'appas!
Mais cette journée
Ne finira pas!
Un jour encore,
Un seul jour! quel tourment,
Lorsque s'on s'adore
Et lorsque l'on attend!

C'est elle! je l'entends! Ah! mon Dieu, madame Charlotte est avec elle et ne la quitte jamais!

## SCÈNE IV.

FRITZ, HENRIETTE, MADAME CHARLOTTE, sortant du magasin.

MADAME CHARLOTTE, à Fritz, qui la regarde d'un air de mauvaise humeur.

Eh bien! monsieur Fritz, qu'avez-vous donc? pour une veille de noce, vous avez l'air bien soucieux.

FRITZ.

C'est qu'il y a de quoi, madame Charlotte.

MADAME CHARLOTTE, vivement.

Est-ce que votre mariage serait contrarié?

FRITZ.

Le mariage? non pas; mais c'est le mari qui l'est beaucoup.

Je disais à Henriette que je venais de recevoir un billet de garde pour ce soir.

MADAME CHARLOTTE.

Vraiment!

FRITZ.

Passez donc toute la nuit au corps-de-garde, comme c'est agréable! comme je serai gentil demain pour mon mariage!

MADAME CHARLOTTE.

Il faut bien que les honneurs coûtent quelque chose; quand on est, comme vous, caporal dans la Lansturm, dans la milice bourgeoise de Vienne...

FRITZ.

Les honneurs, c'est bel et bon; mais je ne suis pas soldat, je suis bourgeois; je paye patente pour être tapissier, et non pour être brave; et depuis cette invention de garde urbaine, je ne sais pas si les grands seigneurs dorment mieux dans leur lit; mais nous autres ne sommes jamais sûrs de passer la nuit dans le nôtre; et c'est ça qui me fait trembler pour plus tard, (Regardant Henriette.) quand je serai marié.

MADAME CHARLOTTE.

Qu'est-ce que je disais tout à l'heure? déjà de la jalousie!

FRITZ.

Oh! non; quand elle sera ma femme, quand elle sera chez moi, je n'en aurai plus; mais ici, dans ce magasin de nouveautés, qui est toujours fréquenté par des chambellans, des ducs, des marquis...

MADAME CHARLOTTE.

Quand on tient du bon...

FRITZ.

Ça leur est bien égal, ils achètent toujours sans regarder; c'est-à-dire, si, ils regardent, mais c'est mademoiselle Henriette qu'ils ne quittent pas des yeux, et qui n'a pas même l'air d'y faire attention. Aussi, (Regardant madame Charlotte.) quoi qu'on puisse dire certaine personne, je suis bien tranquille sur son compte; c'est honnête et désintéressé. (Regardant toujours madame Charlotte.) Ce n'est pas elle qui m'épouse pour ma fortune, ce n'est pas elle qui a eu des vues sur moi depuis l'héritage de mon oncle Dominique.

MADAME CHARLOTTE, fièrement.

Qu'est-ce que c'est?

FRITZ.

Ce n'est pas à vous que je parle, c'est à elle. Oui, mademoiselle Henriette, je sais tout ce que vous valez; je suis trop heureux que vous vouliez bien m'aimer, et j'ai en vous autant de confiance que j'ai d'amour et de vénération.

HENRIETTE, lui tendant la main.

Pauvre Fritz!

MADAME CHARLOTTE.

Que je ne vous dérange pas; je m'en vais. Mais j'oubliais, Mademoiselle, de vous remettre une carte qu'on a apportée tantôt pour vous.

HENRIETTE.

Une carte pour moi?

MADAME CHARLOTTE.

Oui, un colonel, un beau jeune homme.

FRITZ, vivement.

Un jeune homme.

MADAME CHARLOTTE.

Dans un superbe équipage attelé de quatre chevaux gris. Madame, m'a-t-il dit, Henriette Miller est-elle ici?

FRITZ.

Comment! Henriette tout court? moi qui vous dis toujours mademoiselle!

MADAME CHARLOTTE.

Monsieur, ai-je répondu, elle est ici en face, chez madame de Saldorf, la femme du chambellan. Soudain je l'ai vu pâlir et changer de couleur. Madame, a-t-il repris d'une voix très-émue, dites-lui que c'était un ami qui était venu pour la voir, et qui reviendra demain. Et il est parti en me laissant cette carte.

FRITZ, la prenant.

Donnez. (Lisant.) « Le comte Frédéric de Lowenstein. »

HENRIETTE, avec joie.

Frédéric!

FRITZ.

« Colonel des carabiniers. » Vous connaissez des carabiniers, et vous ne m'en parliez pas! Eh! mais, qu'est-ce que cela veut dire? et d'où vient le trouble où je vous vois?

HENRIETTE.

Moi!

MADAME CHARLOTTE.

Pardon, ma chère Henriette, d'avoir commis une indiscrétion; si j'avais su... si j'avais pu me douter...

HENRIETTE.

Il n'y a point de mal, Madame; depuis trois ans le comte de Lowenstein était prisonnier en Russie; on l'avait cru mort, et je vous remercie du plaisir que vous m'avez causé en m'annonçant son arrivée.

FRITZ.

Qu'est-ce que cela signifie? Parlez; je veux savoir...

HENRIETTE.

C'est ce que je voulais vous apprendre, Monsieur; mais à vous, vous seul.

MADAME CHARLOTTE.

C'est-à-dire que je suis de trop. Je m'en vais, mon voisin; mais quoique vous ayez bien mal interprété jusqu'ici l'amitié que je vous porte, je ne vous donnerai qu'un dernier conseil: prenez garde à vous! (Elle rentre dans la boutique à gauche.)

## SCÈNE V.

### FRITZ, HENRIETTE.

HENRIETTE, s'approchant de lui après un moment de silence.

Fritz! croyez-vous que je vous aime?

FRITZ.

Mais... vous me le dites.

HENRIETTE.

Et si je ne vous aimais pas, qui me forcerait à vous le dire? qui m'obligerait à vous épouser?

FRITZ.

Personne, je le sais. Aussi, Mademoiselle, je vous écoute, et je vous crois d'avance.

HENRIETTE.

Mon père, qui était un simple soldat, eut le bonheur, dans une bataille contre les Français, de sauver la vie au vieux comte de Lowenstein, qui lui fit avoir son congé, le nomma son jardinier en chef et me fit élever au château avec son fils Frédéric, qui avait quelques années de plus que moi.

FRITZ.

Celui qui est colonel des carabiniers?

HENRIETTE.

Lui-même. Quoique grand seigneur, quoique seul héritier des titres et des richesses de l'une des premières familles de l'Allemagne, Frédéric était si bon, qu'il me traitait comme une sœur, moi, pauvre paysanne et simple jardinière du château. Aussi, touchée de ses bienfaits, pénétrée de reconnaissance, je m'étais habituée dès mes jeunes années à le respecter, à le chérir comme mon protecteur, comme le fils de mes maîtres.

FRITZ.

Pas davantage?

HENRIETTE.

Je le croyais, du moins; et cependant je ne pouvais m'expliquer le serrement de cœur que j'éprouvais lorsqu'il venait au château de belles et nobles demoiselles, avec qui Frédéric était si galant et si empressé! et dans les jours de bal, lorsque ces jeunes comtesses, éclatantes d'attraits et de parures, dansaient avec lui dans les salons, tandis que moi et les gens du château les regardions de l'antichambre, je ne sais quelle tristesse venait me saisir. Je me trouvais au milieu de tout ce monde, seule, abandonnée, et le désespoir dans le cœur.

FRITZ.

Voyez-vous cela!

HENRIETTE.

Enfin, un jour, une jeune et belle héritière, mademoiselle de Rhetal, était au château, et au détour d'une allée, je l'aperçus auprès de Frédéric qui lui baisait la main. Ah! je crus que j'allais mourir! Mais que devins-je quand il me dit tout bas : Henriette, va-t'en! Je m'enfuis, je cours dans ma chambre, et me jetant dans les bras de mon père, je fondis en larmes. Il ne comprit que trop bien ma douleur. « Tu es de trop basse naissance, me dit-il, pour être sa femme, et tu as le cœur trop fier pour devenir sa maîtresse; il faut t'éloigner, il faut l'oublier, ma fille. » Et c'est alors que je vins dans cette capitale près de la comtesse de Rhetal, près de sa fille, qui m'avait prise en amitié.

FRITZ.

Et M. Frédéric?

HENRIETTE.

Il partit pour son régiment, et plus tard pour la campagne de Russie avec les Français, dont nous étions alors les alliés. Deux ans après, les parents de mademoiselle de Rhetal la ma-

rièrent à M. le baron de Saldorf, le chambellan, et ma jeune protectrice me plaça chez madame Charlotte, cette lingère dont le magasin est en face de son hôtel, de sorte que je ne passe pas un jour sans la voir; et si vous la connaissiez comme moi, si vous saviez quel ange de bonté, quel modèle de toutes les vertus! je retrouvai près d'elle l'amour de mes devoirs, le calme, le repos. C'est alors que vous vous êtes présenté, et que, d'abord indifférente à votre amour, j'ai fini par en être touchée et par vous plaindre.

FRITZ.

Serait-il vrai?

HENRIETTE.

Vous m'aîmiez tant! et il doit être si cruel de ne pas être aimé de ceux qu'on aime! Vous aviez l'aveu de mon père, celui de madame de Saldorf, ma bienfaitrice. Vous m'avez demandé le mien. J'ai compris alors quels étaient mes nouveaux devoirs; j'ai juré de faire le bonheur d'un galant homme qui me consacrait sa vie. Ce serment-là, je le tiendrai, monsieur Fritz, et vous aurez en moi une honnête femme.

FRITZ.

Cette franchise-là me le prouve, et je suis trop heureux. Oui, mademoiselle Henriette, si vous saviez... si je pouvais vous dire... (On entend un roulement de tambour lointain, dont le bruit augmente peu à peu.)

DUO.

HENRIETTE.

Entendez-vous! c'est le tambour;
De votre garde voici l'heure.
Entendez-vous? c'est le tambour;
Il défend de parler d'amour.

FRITZ.

Qu'un instant encor je demeure;
Laissez-moi vous parler d'amour.
(Le bruit augmente.)
Maudit tambour! maudit tambour!

HENRIETTE.

Il faut partir, c'est le signal!

FRITZ.

Et le premier je dois m'y rendre
Ah! quel ennui! quel sort fatal!

D'être amoureux et caporal!

HENRIETTE, souriant.

Loin de sa belle,
L'honneur l'appelle.
Qu'il est cruel, mais qu'il est beau,
Guerrier fidèle,
De fuir sa belle
Pour l'honneur et son drapeau!

FRITZ.

Adieu, ma belle,
L'honneur m'appelle.
Qu'il est cruel, mais qu'il est beau,
Guerrier fidèle,
De fuir sa belle
Pour l'honneur et son drapeau!

HENRIETTE, lui tendant la main au moment où il va partir.

Plus de soupçons, plus de colère.

FRITZ.

Non, non, je n'en ai plus, ma chère;
Mais pourtant ce beau militaire,
Qui demain doit venir vous voir?

HENRIETTE.

S'il doit vous donner de l'ombrage,
Dès ce moment je m'engage
A ne plus le recevoir.

FRITZ.

Non, non, plus de défiance,
Car à l'amour, à l'espérance
Mon cœur se livre en ce jour.
(Le roulement redouble.)

HENRIETTE.

Entendez-vous? c'est le tambour;
De votre garde voici l'heure!

FRITZ.

Qu'un instant encore je demeure;
Laissez-moi vous parler d'amour.
(Même bruit.)
Maudit tambour! maudit tambour!
On ne peut pas parler d'amour.
Ah! quel ennui! quel sort fatal!
D'être amoureux et caporal!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Loin de sa belle,
L'honneur l'appelle,
Qu'il est cruel, mais qu'il est beau,
Guerrier fidèle,
De fuir sa belle
Pour l'honneur et pour son drapeau!

FRITZ.

Adieu, ma belle;
L'honneur m'appelle.
Qu'il est cruel, mais qu'il est beau,
Guerrier fidèle,
De fuir sa belle
Pour l'honneur et pour son drapeau!

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; SALDORF, sortant de son hôtel.

SALDORF.

Eh bien! eh bien! Fritz! qu'est-ce que nous faisons là? Est-ce que tu n'entends pas le rappel? Tu n'as pas encore ton uniforme!

FRITZ.

Si, mon commandant; je vais le chercher et me rends à mon poste. Ce soir, mademoiselle Henriette, je ne ferai la patrouille qu'autour de votre maison. (Il sort en courant.)

HENRIETTE.

Comment! monsieur de Saldorf, vous êtes son commandant?

SALDORF.

Oui, ma belle enfant; colonel de la milice urbaine, j'y ai consenti; c'est un honneur que nous autres, grands seigneurs, faisons à la bourgeoisie. D'ailleurs, quoique chambellan, j'ai toujours eu des inclinations guerrières.

HENRIETTE.

C'est vrai: j'ai entendu parler de plusieurs affaires où vous vous êtes montré.

SALDORF.

Il faut cela dans ma position. Il y a une foule de gens qui en veulent aux honneurs et à la richesse, et qui disent: il est

millionnaire, donc il est bête. Eh bien! non, et je le prouve l'épée à la main. Pour cela il ne faut que de l'adresse et du courage; on en achète à la salle d'armes; et quand une fois on a tué son homme, on vit là-dessus, et les railleurs vous laissent tranquille; tu comprends?

HENRIETTE.

En vérité, monsieur le baron, je vous admire; vous êtes toujours gai et content.

SALDORF.

C'est vrai; je suis content... de moi! et tu conviendras que ce n'est pas sans motif. De l'or, de la jennesse, de la santé, une femme charmante, et baron par-dessus le marché, si avec cela on n'était pas gai, il faudrait être bien misanthrope, et je ne le suis pas; j'aime tout le monde, surtout les jolies femmes. Tu en sais quelque chose...

HENRIETTE.

Moi, Monsieur?

SALDORF.

Oh! tu me tiens rigueur; tu fais la cruelle. Je devrais m'en fâcher; eh bien! pas du tout, j'aime cela, parce que c'est bizarre... C'est la première! Aussi je suis de moitié avec ma femme pour te protéger, pour te doter. Tu n'as pas oublié que demain la noce se faisait chez moi, à l'hôtel. J'ai permis à Fritz, ton mari, d'inviter tous ses amis, tous ses compatriotes qui se trouvent en cette ville. Nous aurons des chants et des costumes tyroliens : cela fera bien dans mes jardins; et, pour compléter la fête, j'ai invité en masse cette excellente madame Charlotte et toutes ses demoiselles.

HENRIETTE.

Je connais, Monsieur, toutes vos bontés.

SALDORF.

Oui, moi je suis bon, cela m'amusera, parce que toutes ces petites filles, c'est gentil; et puis, un grand seigneur qui protége la candeur, l'innocence, c'est original. Si j'avais le temps, j'aurais fait des couplets là-dessus.

HENRIETTE.

Vous en faites aussi?

SALDORF.

Parbleu! on fait de tout quand on est chambellan; mais aujourd'hui je ne serais pas en train; j'ai un chagrin affreux.

HENRIETTE.

On ne s'en douterait pas.

SALDORF.

Parce que je prends sur moi. Ma femme est malade.

HENRIETTE.

O ciel!

SALDORF.

Elle dit que non, de peur de me faire de la peine, mais je m'y connais; elle est souffrante, et comme ça m'inquiète beaucoup, je te prierai de passer la nuit auprès d'elle, à l'hôtel, comme cela t'arrive souvent, parce que je suis obligé d'aller au bal.

HENRIETTE.

Dans un pareil moment vous éloigner?

SALDORF.

Du tout, c'est à deux pas, là, en face; l'hôtel du comte de Darmstadt, un bal paré et masqué, voilà pourquoi tu me vois en grande tenue. Tu sais que ma femme n'habite plus ce côté du boulevard, et j'ai dit qu'on te préparât la chambre à coucher.

HENRIETTE.

Qui est derrière la sienne, (Montrant le balcon à droite du spectateur.) qui donne sur ce balcon?

SALDORF.

Oui; de sorte que demain, en t'éveillant, tu apercevras le boulevard de ta fenêtre.

HENRIETTE.

Je vous remercie, Monsieur, d'avoir pensé à moi.

SALDORF.

Oh! moi d'abord, je pense à tout. Adieu, ma toute belle. Adieu, madame Fritz. A demain, bonne nuit. (Henriette entre dans l'hôtel à droite.)

## SCÈNE VII.

SALDORF, seul, regardant sortir Henriette.

Elle est charmante cette femme-là!

RÉCITATIF.

Quel sourire enchanteur! quel séduisant regard!
Que ce Fritz est heureux! Mais nous verrons plus tard.

CANTABILE.

De plaire aux plus rebelles,
Je connais le secret.
On parle de cruelles;
Moi, je n'y crois jamais.
Leur sagesse est un rêve,
Comme on l'a dit déjà :
L'amour nous les enlève,
L'hymen nous les rendra.

RONDEAU.

Oui, l'amour m'est favorable;
De succès il vous accable,
Lorsqu'on est riche, aimable,
Et lorsqu'on est chambellan :
Devant ce talisman,
L'innocence
Se trouve bien souvent
Sans défense,
Et promptement
Elle se rend.
Oui, l'amour m'est favorable, etc.

## SCÈNE VIII.

SALDORF, FRÉDÉRIC, qui entre pendant la ritournelle de l'air précédent.

SALDORF, l'apercevant.

Eh! mais, je ne me trompe point; monsieur le comte de Lowenstein!

FRÉDÉRIC.

Monsieur de Saldorf!

SALDORF.

Je suis enchanté de vous trouver, car j'ai de grands reproches à vous faire. Comment! colonel, depuis votre résurrection, vous vous êtes présenté dans les premières maisons de la capitale, et vous n'êtes pas encore venu chez moi!

FRÉDÉRIC.

Je n'aurais pas osé, monsieur le baron, sans votre invitation.

SALDORF.

Justement, voilà ce que j'ai dit à madame de Saldorf. Je l'ai grondée, parce qu'elle ne voulait pas vous écrire; mais elle vous écrira, et j'étais d'autant plus fâché contre elle et contre

vous... que ce matin j'ai aperçu votre voiture à deux pas d'ici, à la porte du magasin de nouveautés, où vous n'étiez point venu sans quelque dessein.

FRÉDÉRIC.

Moi, Monsieur!

SALDORF.

Vous êtes comme moi, vous êtes un amateur! et il y a là des petites filles charmantes : c'est peut-être pour l'une d'elles que vous êtes ici en héros espagnol? hein? Mais qu'avez-vous donc, mon cher? d'où vient cet air triste et glacé? est-ce un reste de la Sibérie? Il me semble au contraire que lorsqu'on vient de Russie, lorsque pendant trois ans on a été mort ou à peu près, car nous avons bien cru que vous l'étiez, on doit avoir envie de s'égayer et de vivre pour rattraper le temps perdu. Ne venez-vous pas ce soir au bal du comte de Darmstadt?

FRÉDÉRIC, vivement.

Vous y allez avec madame de Saldorf?

SALDORF.

Non, ma femme est un peu indisposée, et, en bon mari, je l'ai engagée à rester chez elle, ce que j'aime autant, parce qu'il y a là de très-jolies femmes, et elle est très-jalouse la chère baronne.

FRÉDÉRIC.

Jalouse!

SALDORF.

Oui, et moi qui suis volontiers aimable avec tout le monde, je crains toujours qu'elle ne se doute de quelque chose. Elle est triste, mélancolique; quelquefois, quand je rentre, elle a les yeux rouges, elle a pleuré; au point que je lui disais l'autre jour : chère amie, tu as une passion dans le cœur, une passion malheureuse : ce qui est vrai, elle m'aime trop, elle n'est pas raisonnable, mais voici l'heure, je me rends au bal. On vous verra ce soir?

FRÉDÉRIC.

Non, monsieur le baron, je n'y vais point.

SALDORF.

Je croyais que vous m'aviez dit...

FRÉDÉRIC.

Au contraire, je suis attendu ce soir chez le ministre de la guerre, et j'ai laissé mes gens à deux pas d'ici.

SALDORF.

Vous avez bien fait, car l'accès de ce boulevard est défendu aux voitures. Désolé de ne point passer la soirée avec vous. Mais je vous préviens, monsieur le comte, que c'est là ma demeure, et nous nous brouillerons si vous ne venez point. Mais qui est-ce qui sort là de chez moi?

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

SALDORF.

Wilhem, où allez-vous?

LE DOMESTIQUE.

C'est une commission dont Madame m'a chargé, une lettre pour M. le comte de Lowenstein, et je me rends à son hôtel.

SALDORF, prenant la lettre.

C'est inutile, donnez! (Le domestique rentre dans l'hôtel.)

FRÉDÉRIC, à part.

O ciel!

SALDORF.

Vous le voyez, mon cher colonel, je n'ai qu'à parler pour être obéi. J'avais dit à ma femme de vous écrire, et elle n'a pas voulu se coucher avant d'avoir exécuté mes ordres; je vous remets son invitation.

FRÉDÉRIC, mettant le billet dans sa poche.

En vérité, monsieur le baron...

SALDORF.

Que je ne vous gêne pas. Lisez, je vous prie; moi je m'en vais au bal, parce qu'il ne faut jamais qu'un mari prenne connaissance des lettres de sa femme; c'est plus prudent, n'est-il pas vrai? (Il sort par la porte à gauche.)

## SCÈNE X.

FRÉDÉRIC, seul.

RÉCITATIF.

Js craignais de trahir le secret de mon cœur.
(Regardant du côté par où Saldorf est sorti.)
C'est donc lui qui causa le malheur de ma vie!
(Regardant du côté des fenètres de madame de Saldorf.)
Et toi, que j'adorais, toi, qui me fus ravie,

Comme moi, tu gémis en proie à la douleur!
(Décachetant la lettre.)
Ah! depuis que je l'aime, à ses devoirs fidèle,
Ce gage est le premier, qu'hélas! je reçus d'elle.
Lisons : je ne le peux.
Ma main tremble, et les pleurs obscurcissent mes yeux.
(Il s'arrête, essuie ses yeux, porte la lettre à ses lèvres, puis il lit.)

« Frédéric, je fais mal en vous écrivant, et pourtant il le « faut, plaignez-moi et ne m'accusez pas! » Moi, accuser la vertu la plus pure! (Continuant.) « Lorsqu'il y a trois ans, votre « général lui-même nous apprit la nouvelle de votre mort, je « ne vous dirai pas quelle fut ma douleur ; vous la compren- « drez sans peine, vous que j'aimais dès l'enfance, vous à qui « je devais être unie! Si j'avais été maîtresse de mon sort, « j'aurais voué à votre souvenir le reste de ma vie; mais mon « père ordonnait, il fallut obéir, il fallut donner à un autre un « cœur qui vous appartenait encore! » (S'arrêtant et cachant sa tète dans ses mains.) Ah! malheureux que je suis! (Continuant.) « Une seule « consolation dans mon infortune, c'est d'avoir rempli mes « devoirs ; ne m'ôtez pas le seul bien qui me reste! Aidez-moi « vous-même à vous oublier! Qu'une autre union, qu'un autre « hymen nous sépare encore plus; je le désire, je l'espère. « Mais jusque-là évitez les occasions de me voir et de me par- « ler; je vous en supplie, Frédéric. Si vous m'avez jamais ai- « mée, si vous m'aimez encore, fuyez-moi. »

AIR.

Ah ! qu'ai-je lu!... m'éloigner d'elle!...
Cruelle! cruelle!
Donne-moi donc, s'il faut te fuir,
Le courage de t'obéir.
Toi que mon cœur adore,
Je veux suivre tes lois,
Obéir à ta voix;
Mais une seule fois
Que je te voie encore!
Et donne-moi, s'il faut te fuir,
Le courage de t'obéir.

Mais qui sort là de chez elle?

## SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, se tenant à l'écart; HENRIETTE, sortant de l'hôtel de Saldorf.

HENRIETTE, sur le pas de la porte.

Il le faut; Madame est plus tranquille, et veut absolument que je rentre chez moi, que je dorme. Ah! mon Dieu, qui vient là? (A Frédéric.) Ah! que j'ai eu peur!

FRÉDÉRIC.

O ciel! cette voix que je crois reconnaître, n'est-ce pas Henriette?

HENRIETTE, courant à lui.

Monsieur Frédéric! Comment vous trouvez-vous ici à pareille heure, sur ce boulevard isolé?

FRÉDÉRIC.

Mais toi-même...

HENRIETTE.

Je rentrais à la maison, un peu tard il est vrai, car j'étais restée auprès de madame de Saldorf qui est malade.

FRÉDÉRIC.

Et qu'a-t-elle donc?

HENRIETTE.

Elle est souffrante. Elle était agitée, elle a eu un peu de fièvre, et cependant elle m'a renvoyée, elle a renvoyé tous ses gens; elle a voulu rester seule.

FRÉDÉRIC, à part.

Seule! (Haut.) Adieu, ma chère Henriette, je ne veux pas t'empêcher de rentrer chez toi; demain nous nous reverrons...

HENRIETTE.

Je sais, monsieur le comte, que vous avez eu la bonté de faire ce matin une visite à la fille de votre vieux jardinier.

FRÉDÉRIC.

Dis plutôt à une amie d'enfance; oui, je voulais voir une amie, j'en avais besoin, car je suis bien malheureux.

HENRIETTE.

Vous! qui avez tout en partage, la naissance, la fortune, l'estime publique! vous, que chacun envie!

FRÉDÉRIC.

Ah! s'ils savaient ce que je souffre!

HENRIETTE.

Que dites-vous?

FRÉDÉRIC.

Demain, ma bonne Henriette, nous causerons : nous parlerons de toi, de ton sort, et si je peux contribuer à l'embellir, tu sais que je suis toujours ton ami, ton frère.

HENRIETTE.

Ah! je n'ai rien à désirer! je suis heureuse, calme et tranquille. Mais ce n'est pas là le moment de vous parler de mon bonheur, à vous qui avez du chagrin. A demain, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Bonsoir, Henriette, bonsoir.

HENRIETTE, s'approchant de la maison à gauche.

Ah! mon Dieu! toutes ces demoiselles sont couchées depuis longtemps. Heureusement je demeure du côté de la cour. Tâchons de rentrer sans bruit de peur de les réveiller. (Elle met la clé dans la serrure, ouvre la porte doucement et entre dans la maison à gauche. Pendant ce temps, Frédéric, qui a eu l'air de remonter le théâtre, s'approche à droite de la porte de l'hôtel de Saldorf, qui est restée ouverte depuis la sortie d'Henriette, et y entre vivement.)

## SCÈNE XII.

FRITZ, à la tête d'une PATROUILLE. Ils ont tous l'uniforme de la Landwher.

PREMIER COUPLET.

Garde à vous! garde à vous!
Avançons en silence;
Surtout de la prudence,
Sur mes pas marchez tous.
  Garde à vous!
Veillez d'un pas docile,
Au repos de la ville;
Et vous, adroits filous,
  Garde à vous!
Nous voici, garde à vous!

DEUXIÈME COUPLET.

Garde à vous! garde à vous!
Séducteurs qui, sans crainte,
La nuit, portez atteinte
Au repos des époux,
  Garde à vous!
Et vous, jeunes fillettes,
Qui le soir, en cachette,

Donnez des rendez-vous,
Nous voici, garde à vous!
(Ils chantent en marchant; la ronde continue, et ils sortent par le fond.)

## SCÈNE XIII.

SALDORF, sortant à gauche de l'hôtel de Darmstadt.
Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!
Un jeu d'enfer! C'est divin, c'est charmant!
Moi, j'ai déjà perdu tout mon argent.
Contre moi maintenant la veine est déclarée.
Pour ce soir, je le crois, c'est assez de plaisir.
Dansera qui voudra; moi, je m'en vais dormir.
Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!
(Il frappe à la porte de l'hôtel. La porte s'ouvre, se referme sur lui, et un instant après, on entend les verrous de la grande porte, que tire le suisse de l'hôtel.)

## SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, paraissant sur le balcon à droite.
Il est rentré! que devenir?
De ces lieux je ne puis sortir.
O mortelles alarmes!
C'est ma coupable ardeur
Qui fait couler ses larmes,
Et cause mon malheur!
(Regardant dans la rue et au-dessous de lui.)
Je n'entends rien! personne! Allons, quoi qu'il arrive,
Il s'agit, avant tout, de sauver son honneur.
(Il attache au balcon sa ceinture d'officier, et s'apprête à descendre.)

## SCÈNE XV.

FRÉDÉRIC, descendant du balcon; FRITZ et sa patrouille paraissant au fond.

FRITZ.
Doucement, mes amis, et que votre valeur
Soit toujours sur la défensive.
Ah! mon Dieu!

LE CHOEUR.
Qu'est-ce donc?

FRITZ.
J'ai cru voir un voleur

Le long de ce balcon, le voyez-vous? — Qui vive!

FRÉDÉRIC.

O ciel!

CHŒUR.

Qui vive! qui vive!
Il se tait, il a peur.

(Arrêtant Frédéric qui vient de sauter à terre.)

Au voleur! au voleur!

FRÉDÉRIC, à voix basse.

Tais-toi! tais-toi! crains ma fureur.

FRITZ ET LE CHŒUR.

Au voleur! au voleur.

FRÉDÉRIC, de même.

Tais-toi! tais-toi! c'est une erreur.

FRITZ ET LE CHŒUR.

Plus de peur, plus d'alarmes,
Nous tenons le voleur.
Quel succès pour nos armes!
Et pour nous quel honneur!

FRÉDÉRIC, à part.

O mortelles alarmes!
C'est ma coupable ardeur
Qui fait couler ses larmes,
Et cause son malheur!

FRITZ.

La patrouille, je crois, ce soir s'est bien montrée.
Au corps-de-garde, allons, suivez-nous promptement.

FRÉDÉRIC, à part.

O ciel! quand on saura qui je suis!

(Haut.)

Un instant.

FRITZ ET LE CHŒUR.

Non, non, suivez-nous sur-le-champ.

(Au moment où ils vont l'entraîner, la porte de l'hôtel de Saldorf s'ouvre; deux domestiques en sortent au bruit; puis paraît M. de Saldorf.)

## SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, SALDORF.

SALDORF.

Quel est ce bruit? la terrible soirée!

Pour reposer on n'a pas un instant.
(Apercevant la patrouille qui entoure Frédéric, et qui va l'emmener.)
Mais c'est Fritz qu'en guerrier je vois ici paraître.
Qu'as-tu donc fait?

FRITZ.

Un coup de maître.

SALDORF.

Et ce captif?

FRITZ.

C'est un fripon.

SALDORF.

Où l'as-tu pris?

FRITZ.

A la fenêtre.

SALDORF.

D'où venait-il?

FRITZ.

De ce balcon.

SALDORF.

Mais c'est chez moi, c'est ma maison!
Je veux le voir. Qui peut-il être?
(Le regardant.)
C'est Frédéric!

FRÉDÉRIC, à part.

Tout est perdu!
Par son mari me voilà reconnu.

SALDORF, riant.

Ah! l'aventure est singulière!
(A Fritz.)
Mais je me charge de l'affaire.
(Bas à Frédéric, qu'il prend à part.)
Je suis au fait. Comment! fripon,
Vous descendiez de ce balcon,
De la chambre où repose une jeune ouvrière!

FRÉDÉRIC, à part.

O ciel!

SALDORF.

Qui, je le vois, a déjà su vous plaire.

FRÉDÉRIC, à part.

Que dit-il?

SALDORF.

Allons donc, entre nous, sans façon,

Convenez-en.

FRÉDÉRIC, troublé.

Moi, je ne dis pas non.

Mais c'était...

SALDORF, gaiement.

Oh! c'était à bonne intention!

(A demi voix.)

Car c'est toujours ainsi. C'est bon! c'est bon!

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

O moment plein de charmes!
Je renais au bonheur.
Pour mon cœur plus d'alarmes,
J'ai sauvé son honneur.

SALDORF.

Dissipez vos alarmes.
Bientôt, heureux vainqueur,
Vous reverrez les charmes
Qui touchent votre cœur.

FRITZ ET LA PATROUILLE.

Plus de peur, plus d'alarmes,
Nous tenons le voleur.
Quel succès pour nos armes!
Et pour nous quel honneur!

SALDORF, à Fritz.

Noble guerrier dont j'aime la vaillance
De ce voleur je me rends caution.

(Lui donnant la main.)

Je le connais, c'est un ami.

FRITZ, étonné.

C'est donc
Un voleur de bonne maison?

SALDORF.

Oui, sans doute.

(A part, regardant Fritz.)

Mais quand j'y pense,
Pauvre garçon! cet ange d'innocence
Est celle que demain il devait épouser!

FRITZ, le regardant.

Qu'avez-vous donc?

SALDORF, gaiement.

Moi? rien.

(Lui frappant sur l'épaule.)
Tu peux te reposer;
L'aurore qui bientôt s'avance,
De la retraite a donné le signal;
Chacun se retire du bal.

## SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; TOUTES LES PERSONNES DU BAL, suivies de VALETS qui portent des flambeaux.

LE CHŒUR.

Voici le jour. Ah! quel dommage!
Pourquoi faut-il déjà partir?
Mais de ce bal la douce image
Émeut encor mon souvenir.

ENSEMBLE.

SALDORF, regardant Fritz.

Oui, c'est demain son mariage.
Ah! quel bonheur! ah! quel plaisir!
Le bon époux! dans son ménage
Tout doit vraiment lui réussir.

FRÉDÉRIC, régardant le balcon.

O doux objet de mon hommage!
O mon unique souvenir!
Soutiens ma force et mon courage,
Plutôt mourir que te trahir.

FRITZ.

Je suis content de mon courage;
Mais la nuit est près de finir,
Retournons dans notre ménage;
Dépêchons-nous d'aller dormir.

LA PATROUILLE.

Nous avons montré du courage;
Mais la nuit est près de finir,
Retournons dans notre ménage;
Dépêchons-nous d'aller dormir.

LES OUVRIÈRES, paraissant à gauche, aux croisées qui donnent sur la rue.

Quel bruit dans tout le voisinage!
Vraiment on ne saurait dormir.
Quelle rumeur et quel tapage!
C'est le bal qui vient de finir.

UN LAQUAIS, annonçant.

La voiture

De monsieur le baron.

SALDORF, à part,

Cette aventure
Servira dans l'occasion.

UN AUTRE LAQUAIS.

La voiture
De monsieur le marquis.

FRÉDÉRIC, à part.

Ah! je le jure,
De frayeur encore j'en frémis!

LE LAQUAIS.

Le tilbury d' monsieur le chevalier.

TOUS.

Ah! quelle nuit heureuse!

LA PATROUILLE ET LES OUVRIÈRES

Ah! quelle nuit affreuse!
Impossible de sommeiller.

LE LAQUAIS.

La dormeuse
De monsieur le conseiller.

CHŒUR GÉNÉRAL.

LES GENS DU BAL.

Voici le jour. Ah! quel dommage!
Pourquoi faut-il déjà partir?
Mais de ce bal la douce image
Emeut encor mon souvenir.

FRITZ.

Je suis content de mon courage;
Mais la nuit est près de finir,
Et c'est demain mon mariage,
Dépêchons-nous d'aller dormir.

SALDORF.

Oui, c'est demain son mariage.
Ah! quel bonheur! ah! quel plaisir!
Le bon époux! dans son ménage
Tout doit vraiment lui réussir.

FRÉDÉRIC.

O doux objet de mon hommage!
O mon unique souvenir!
Soutiens ma force et mon courage,
Plutôt mourir que te trahir.

LA PATROUILLE.

Nous avons montré du courage;
Mais la nuit est près de finir.
Retournons dans notre ménage,
Et dépêchons-nous de dormir.

LES OUVRIÈRES, aux fenètres.

Quel bruit dans tout le voisinage!
Vraiment, on ne saurait dormir.
Quelle rumeur et quel tapage!
C'est le bal qui vient de finir.

---

# ACTE II.

Les jardins de l'hôtel de Saldorf. A gauche du spectateur, un pavillon qui communique aux appartements; une croisée fermée par une persienne fait face aux spectateurs. Au lever du rideau, et sur le premier plan, des jeunes filles forment plusieurs contredanses, tandis que d'autres, au fond du théâtre, jouent à la balançoire ou à d'autres jeux. A droite, un orchestre. Un buffet dressé et couvert de rafraîchissements.

—

## SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME CHARLOTTE, MINA, TOUTES LES JEUNES FILLES DU MAGASIN, occupées à danser; FRITZ ET HENRIETTE, en habits de mariés, le bouquet au côté; M. DE SALDORF, parcourant tous les groupes, et parlant à tout le monde.

LE CHOEUR.

Sous ce riant feuillage,
Sous ces ombrages frais,
Un jour de mariage,
Que la danse a d'attraits!

SALDORF.

De ces jeunes fillettes
Que j'aime l'enjouement!
D'honneur, rien n'est charmant
Comme un bal de grisettes!
Dansez donc, mes amours,
Dansez, dansez toujours.

LE CHOEUR.

Sous ce riant feuillage,
Sous ces ombrages frais,

Un jour de mariage,
Que la danse a d'attraits!

(A la fin de ce chœur, et pendant que Fritz commence une figure, Henriette fait signe à madame Charlotte de prendre sa place, et entre dans le pavillon à gauche, vers lequel ses yeux se sont souvent tournés avec inquiétude.)

SALDORF.

Dans mon hôtel, un bal champêtre!
C'est charmant
Pour un chambellan!
Je m'amuse, c'est singulier,
Comme un simple particulier..

LE CHŒUR.

Sous ce riant feuillage, etc.

MADAME CHARLOTTE, dansant en face de Fritz qui s'arrête.

Mais allez donc, vous n'allez pas.

FRITZ

Je n'en peux plus, hélas!

MADAME CHARLOTTE.

Quoi! le marié se repose!

TOUTES LES PETITES FILLES, se moquant de lui.

Le marié qui déjà se repose!

FRITZ.

Oui, oui, Mesdames, et pour cause;
On n'a pas de cœur à danser
Lorsque, hélas! on vient de passer
Sous les armes la nuit tout entière!
(A madame Charlotte, se tâtant les bras et les jambes.)
Je suis rompu, brisé, ma chère,
Dans toutes les dimensions.

MADAME CHARLOTTE.

Eh bien! chantez, nous valserons.

FRITZ.

Ah! dès qu'il faut rester sur place,
Je le veux bien.

SALDORF.

Cela délasse.

FRITZ.

Je vais vous dire un air de notre sol,
Une valse du Tyrol.

PREMIER COUPLET.

Montagnard ou berger.
Votre sort peut changer;

Comme moi dans la garde
Il faut vous engager.
Quel état fortuné
Vous sera destiné!
Vous aurez la cocarde
Et l'habit galonné.
— Non, non, vraiment! m'engager?
Je crains trop le danger.
Mieux vaut encor vivre et rester berger.
Dans mon hameau restons sans cesse;
Son aspect fait battre mon cœur,
C'est là qu'est ma maîtresse,
C'est là qu'est le bonheur.

LE CHŒUR.

Loin du danger, loin du combat,
Plus de bonheur et moins d'éclat.
Sachons à la richesse
Préférer notre état.
Dans mon hameau restons sans cesse;
C'est là qu'est ma maîtresse,
C'est là qu'est le bonheur.

DEUXIÈME COUPLET.

FRITZ.

Dans les champs de l'honneur
Brillera ta valeur.
Là, pour que l'on parvienne,
Il ne faut que du cœur.
On obtient le chevron,
Et de simple dragon
On devient capitaine,
Au doux son du canon.
Non, j'aime peu le fracas;
Le canon peut, hélas!
Me prendre en traître; adieu, jambes et bras.
Dans mon hameau restons sans cesse, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Un soldat, franc luron,
Sans chagrin, sans façon,
Est toujours sûr de plaire
Dans chaque garnison.
De séjour en séjour,
Et d'amour en amour,

Toujours un militaire
Est payé de retour.
— Oui, dès qu'il part dans les camps,
Gare les accidents!
On prend sa place, et malheur aux absents!
Dans mon hameau restons sans cesse;
C'est bien plus sûr et moins trompeur:
C'est là qu'est ma maîtresse,
C'est là qu'est le bonheur.

LE CHŒUR.

Dans mon hameau restons sans cesse, etc.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE, sortant du pavillon à gauche.

HENRIETTE.

Quel bruit! quelle rumeur soudaine!

SALDORF.

Eh! oui, je l'oubliais, ma femme a la migraine;
Taisons-nous.

HENRIETTE.

Non! vraiment;
Madame ne veut pas interrompre la fête;
Mais pour elle du moins chantons plus doucement.

SALDORF.

S'il est ainsi, belle Henriette,
Donnez l'exemple en ce moment.

CANON A TROIS VOIX.

HENRIETTE, FRITZ ET MADAME CHARLOTTE,

Où trouver le bonheur?
Est-ce en la richesse?
Où trouver le bonheur?
Est-ce en la grandeur?
Loin de vous il fuira;
Car, ce n'est pas là
Qu'on le trouvera.
D'un objet
Qui nous plaît,
Fixer la tendresse:
Ce secret, le voilà,
Le bonheur est là.

SALDORF ET LE CHOEUR, regardant Henriette.

Sa grâce enchanteresse
Charme et séduit nos yeux.
Fritz a sa tendresse ;
Que Fritz est heureux!

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; LE NOTAIRE.

SALDORF.

Mais qui vient là? c'est monsieur le notaire.

TOUS, se retournant.

Le notaire!

SALDORF.

Personnage très-nécessaire,
Mais peu divertissant.
(Aux jeunes filles et à madame Charlotte.)
Aussi, mes chers amours,
Dans ces jardins promenez-vous toujours,
Pendant que nous allons parler dot et douaire,
Et dresser le contrat dans la forme ordinaire.
(Au notaire.)
Nous passons chez ma femme.
(Lui montrant la porte du pavillon.)
Allons, Monsieur, entrons.
Fritz, tu viendras, nous t'attendons

LE CHOEUR.

Sous ce riant feuillage,
Sous ces ombrages frais,
Un jour de mariage,
Que la danse a d'attraits!

(Elles sortent toutes en courant et en dansant, et disparaissent dans les bosquets; Saldorf et le notaire entrent dans le pavillon à gauche.)

## SCÈNE IV.

FRITZ, HENRIETTE, restant seuls en scène.

HENRIETTE.

Eh bien! monsieur Fritz, vous ne suivez pas monsieur le baron? vous n'allez pas à ce contrat? c'est vous que cela regarde; car moi je n'y entends rien.

FRITZ.

Oui, cela vous ennuierait, nous allons le rédiger, l'écrire; et puis on vous appellera pour la lecture et surtout pour la signature, ce qui ne sera pas long, car tout ce que j'ai je vous le donne; mais auparavant j'étais bien aise de rester un instant avec vous; on ne peut pas s'aimer quand il y a tant de monde. (Faisant un geste de douleur.) Aïe! les épaules!

HENRIETTE.

Qu'est-ce donc?

FRITZ.

Rien! dans une heure nous serons mariés, mariés pour toujours; et puis il faut croire que je ne serai pas de garde tous les jours. (On appelle du pavillon.) Monsieur Fritz.

FRITZ.

On y va! Adieu, ma petite femme.

HENRIETTE.

Adieu, Fritz; adieu, mon ami... (Le regardant sortir.) Ah! je m'en veux de ne pas l'aimer encore autant qu'il le mérite.

## SCÈNE V.

HENRIETTE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, à part.

Oui, je lui ai juré de partir; mais après la scène d'hier, le puis-je sans savoir au moins de ses nouvelles?

HENRIETTE.

Monsieur Frédéric!

FRÉDERIC.

Henriette! c'est le ciel qui me la fait rencontrer.

HENRIETTE.

Vous dans ces lieux!

FRÉDÉRIC.

Voilà plusieurs fois que M. de Saldorf m'a fait l'honneur de m'inviter, et je venais lui rendre ma visite, ainsi qu'à Madame; est-elle visible?

HENRIETTE.

Non, Monsieur, elle est souffrante.

FRÉDÉRIC, à part.

O ciel! (Haut.) Je ne demande pas à la voir, mais dis-lui que je suis venu m'informer de ses nouvelles! je t'en prie, je t'en supplie.

HENRIETTE.

Rassurez-vous, il n'y a pas de danger.

FRÉDÉRIC, avec joie.

Vraiment! (A part.) Je respire. (Haut.) C'est égal, vas-y toujours.

HENRIETTE.

Tout à l'heure, Monsieur, car, dans ce moment, madame de Saldorf est occupée; elle assiste, ainsi que son mari, à la rédaction d'un contrat.

FRÉDÉRIC.

D'un contrat! et lequel?

HENRIETTE.

Le mien, Monsieur.

FRÉDÉRIC, la regardant.

En effet, je n'avais pas encore remarqué ce costume; comment! Henriette, tu te maries?

HENRIETTE.

Oui, vraiment. Hier soir vous étiez si pressé, vous aviez tant de chagrin que je n'ai pas osé vous parler de mon bonheur; mais aujourd'hui, vous voilà, et en l'absence de mon père, qui, faible et souffrant, n'a pu quitter le pays, j'espère bien que vous daignerez assister à mon mariage, que vous me ferez cet honneur.

FRÉDÉRIC.

Oui, ma chère enfant, oui, ma bonne Henriette, et de grand cœur. Que je suis coupable de t'avoir négligée à ce point! Pardonne-moi; depuis mon retour j'ai eu tant de tourments! Qui épouses-tu? quel est ton mari?

HENRIETTE.

Monsieur Fritz, un tapissier.

FRÉDÉRIC.

Un pareil mariage...

HENRIETTE.

Eh! que puis-je désirer de mieux?

FRÉDÉRIC.

Toi, si jolie, si distinguée, et avec l'éducation, les talents que t'a donnés madame de Saldorf!

HENRIETTE.

Ma bienfaitrice m'a traitée comme son enfant, et c'est peut-être un tort; car toutes ses bontés n'empêchaient point que je ne fusse la fille d'un simple soldat, et ce que je puis faire de

mieux est d'épouser mon égal; mon mari est un excellent homme, qui m'aime beaucoup, que j'aime aussi, qui me rendra heureuse : vous voyez donc bien que c'est un bon mariage! et bientôt, monsieur le comte, j'espère que vous ferez comme nous.

FRÉDÉRIC.

Moi!

HENRIETTE.

Oui, sans doute, il faut vous marier.

FRÉDÉRIC.

Jamais! cela n'est pas possible.

HENRIETTE.

Pourquoi donc? j'ignore vos chagrins et ne puis les partager; mais, croyez-moi, il n'est point d'éternelles douleurs; et avec votre nom, vos richesses, qui ne serait heureuse et fière de vous appartenir?

FRÉDÉRIC.

Bonne Henriette, c'est toi qui me consoles ; toi, du moins, tu seras toujours mon amie.

HENRIETTE.

Dame! je suis la plus ancienne, la première en date! Allons, mon jeune maître, du courage; qui plus que vous mérite d'être heureux? (En souriant.) Cela viendra. Vous ferez un beau mariage, vous prendrez un bel hôtel, et vous donnerez votre pratique à mon mari.

FRÉDÉRIC.

Chère Henriette! j'espère bien mieux faire que cela pour vous. C'est à moi de te doter.

HENRIETTE.

Ma bienfaitrice s'est chargée de ce soin.

FRÉDÉRIC.

Je serai de moitié avec elle. Je vais en parler tout à l'heure à M. de Saldorf; mais en attendant...

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Aux jours heureux que mon cœur se rappelle,
J'ai vu par toi mon printemps embelli.
O toi, qui fus ma sœur, ma compagne fidèle,
(Otant une chaine d'or qui est à son cou.)
De ma mère reçois ce souvenir chéri!

Je jure ici devant Dieu, devant elle,
D'être toujours ton frère et ton ami.

(Sur la ritournelle de l'air, il passe la chaîne au cou d'Henriette.)

DEUXIÈME COUPLET.

Que tous les jours s'écoulent sans nuage,
Que de ton cœur le chagrin soit banni!
Et si jamais sur toi vient à gronder l'orage,
Près de moi viens chercher un asile, un abri.
(L'embrassant sur le front.)
De mes serments, reçois ici le gage,
C'est le baiser d'un frère et d'un ami.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; SALDORF, qui est sorti du pavillon avant la fin du second couplet.

SALDORF, à part.

Frédéric et la mariée! ne les dérangeons pas.

HENRIETTE, un peu émue.

Je vous laisse; je vais signer le contrat, et en même temps je dirai à madame de Saldorf que vous êtes ici. (Elle sort.)

SALDORF, attend qu'elle soit sortie et pousse un éclat de rire.

A merveille. J'espère que je suis discret.

FRÉDÉRIC, à part.

Dieu! M. de Saldorf! (Haut.) Vous voyez, Monsieur, que j'ai été sensible à vos reproches, que je me rends à votre invitation.

SALDORF.

A d'autres, mon cher ami; ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire; je sais pour qui vous venez ici.

FRÉDÉRIC.

O ciel!

SALDORF.

Et ce n'est pas pour moi.

FRÉDÉRIC.

Vous pourriez supposer?...

SALDORF.

Des suppositions? vous êtes bien bon, je n'en suis plus là, j'ai des preuves.

FRÉDÉRIC, vivement.

Et moi je puis vous attester...

SALDORF.

N'allez-vous pas dissimuler avec moi? Je vous ai vu tout à l'heure, ici même, embrasser la mariée.

FRÉDÉRIC, étonné et troublé.

Henriette? eh bien! quel rapport?... et qu'est-ce que cela fait?

SALDORF.

Parbleu, à vous, cela ne fait rien; mais à Fritz, à cet honnête tapissier, qui n'était pas là comme hier pour vous arrêter.

FRÉDÉRIC.

Que dites-vous?

SALDORF.

Il se fâcherait, et il aurait raison, parce qu'il faut des principes.

FRÉDÉRIC.

En vérité, Monsieur, je ne vous comprends pas.

SALDORF, riant.

Admirable! sur ma parole! il a déjà oublié son aventure de cette nuit. Il ne se rappelle plus que la jeune héroïne de chez qui il sortait si mystérieusement, cette beauté si prude et si sévère, c'était la belle Henriette.

FRÉDÉRIC.

Qui a osé dire?

SALDORF.

Vous-même qui me l'avez avoué.

FRÉDÉRIC.

Grand Dieu!

SALDORF.

Est-ce vrai? ou n'est-ce pas vrai? Eh! mais, qu'avez-vous donc? vous voilà tout troublé! Vous y tenez donc beaucoup?

FRÉDÉRIC.

Ah! plus que je ne puis vous le dire, et l'idée seule de l'avoir compromise sera pour moi un remords éternel.

SALDORF.

Y pensez-vous?

FRÉDÉRIC.

C'est à vous que je me confie, Monsieur; je vous le demande, je vous en conjure, au nom du ciel, que ce secret reste à jamais entre nous!

SALDORF.

Eh! mais, mon cher, remettez-vous! Je vois en effet que vous êtes bien amoureux, car la tête n'y est plus. Je n'en dirai rien à personne, je vous le jure sur l'honneur.

FRÉDÉRIC.

J'y compte, et me voilà plus tranquille.

SALDORF, à part.

Mais, par exemple, j'en profiterai.

FRÉDÉRIC.

Après cela, Monsieur, je puis vous jurer que vous êtes dans l'erreur sur son compte, que l'affection que j'ai pour elle est ce qu'il y a de plus pur au monde.

SALDORF.

C'est toujours comme cela.

FRÉDÉRIC.

Qu'on n'a rien à lui reprocher.

SALDORF.

Cela va sans dire, témoin ce baiser de tout à l'heure. Et tenez, tenez, la voilà encore qui vous cherche et voudrait vous parler.

FRÉDÉRIC.

Monsieur, je vous jure encore...

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

HENRIETTE, tenant une lettre à la main.

Monsieur Frédéric. (A part.) Dieu! M. de Saldorf!

SALDORF, bas, à Frédéric.

On ne s'attendait pas à me trouver ici, et cette lettre qu'on tenait à la main, et qu'on vient de cacher, vous doutez-vous pour qui elle était destinée?...

FRÉDÉRIC.

Monsieur, de grâce... (A part.) Ah! que devenir?...

SALDORF.

Et puis, c'est singulier; cette chaîne d'or qui brille à son cou ressemble exactement à celle que vous portiez hier; mais ne craignez rien, j'ai promis d'être discret, et je le prouve en m'en allant. Adieu, mon cher Frédéric, à charge de revanche. Une autre fois ne craignez pas d'avoir confiance en vos amis. (Il rentre dans le pavillon.)

## SCÈNE VIII.

### FRÉDÉRIC, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Eh! mais, monsieur Frédéric, comme vous êtes agité! Votre main est tremblante.

FRÉDÉRIC.

Moi! non, vous vous trompez! Que me voulez-vous? Que veniez-vous me dire?

HENRIETTE.

Eh! mais, qu'avez-vous donc contre moi?... vous ne me tutoyez pas?

FRÉDÉRIC, à part.

Je n'ose plus, je n'ose pas la regarder. Pauvre enfant! (Haut.) Henriette, Henriette, ne m'en voulez pas.

HENRIETTE.

Et de quoi donc?

FRÉDÉRIC, revenant à lui.

Rien, pardon. Que venais-tu m'annoncer?

HENRIETTE.

J'ai dit à Madame que vous étiez ici; mais ce qui m'effraie, c'est que maintenant elle est beaucoup plus mal que je ne croyais.

FRÉDÉRIC.

Grand Dieu!

HENRIETTE.

Elle a cependant voulu vous écrire, pour vous demander un service.

FRÉDÉRIC.

A moi!

HENRIETTE.

Oui, quelqu'un de bien malheureux pour qui elle implore votre pitié à l'insu de M. le baron; car elle m'a dit de vous remettre ce billet sans lui en parler : le voilà; (Frédéric le prend vivement.) il ne contient que quelques lignes, et encore, après les avoir écrites, elle s'est trouvée dans un état affreux.

FRÉDÉRIC.

Malheureux que je suis!

HENRIETTE, regardant du côté du pavillon.

Lisez vite, car j'aperçois M. de Saldorf; il cause avec Fritz, mon mari.

FRÉDÉRIC, lisant le billet pendant qu'Henriette regarde du côté du pavillon.

« Que s'est-il passé cette nuit, après votre départ? Quelle est cette arrestation dont j'ai entendu parler? je veux tout savoir. Si mon nom a été prononcé dans cette affaire, s'il me faut perdre le seul bien qui me reste, si mon honneur est compromis, je n'ai plus qu'à mourir, et tel est mon dessein. » Et c'est moi, moi qui en serais la cause! « Je ne puis ni ne dois plus vous voir ; mais tantôt, à deux heures, je serai dans le pavillon du jardin, derrière la jalousie ; jetez-y votre réponse, et après, si mes jours vous sont chers, quittez-moi pour jamais! »

HENRIETTE.

Eh bien! la réponse?

FRÉDÉRIC.

Je vais la faire et la lui enverrai. (A part.) Oui, à deux heures. (Montrant la fenêtre du pavillon.) Elle sera là, j'y viendrai.

HENRIETTE, regardant toujours à gauche.

Voici M. de Saldorf.

FRÉDÉRIC.

Adieu, adieu, Henriette. (Il s'enfuit par la droite.)

## SCÈNE IX.

HENRIETTE, puis FRITZ et SALDORF.

HENRIETTE.

Qu'il a l'air malheureux! et pourquoi donc? Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui je voie souffrir tous ceux que j'aime?

FRITZ, entrant et causant avec de Saldorf.

Maintenant que tout est écrit, que tout est signé, je vous demande pourquoi nous ne partons pas pour l'église?

SALDORF.

Parce qu'on doit nous avertir quand tout sera prêt. Madame Charlotte et ses demoiselles doivent venir prendre la mariée en grande cérémonie.

FRITZ.

Des cérémonies! je trouve qu'il y en a déjà trop comme cela, il n'en faut pas tant.

SALDORF.

Allons, monsieur Fritz, de la patience.

FRITZ.

Ça vous est bien aisé à dire; mais moi, qui me vois au moment d'épouser la plus belle fille de la ville... car, regardez-la donc, monsieur le baron; est-elle jolie comme ça, avec cet air modeste et les yeux baissés!

SALDORF, à part.

Pauvre garçon!

FRITZ.

Et puis c'te parure, qui lui va si bien! Qu'est-ce que c'est que cette chaîne d'or que je ne vous connaissais pas?...

HENRIETTE.

On vient de me la donner.

FRITZ.

Et qui donc?

SALDORF.

C'est moi.

HENRIETTE, étonnée.

Vous, Monsieur!

SALDORF, à demi voix.

Taisez-vous donc. (Vivement et passant près de Fritz.) Et en outre, j'ai quelque chose à dire à Henriette; ainsi, fais-moi le plaisir d'aller donner le coup d'œil du maître, de voir si rien ne manque au repas de noce...

FRITZ.

J'aime mieux qu'il y manque quelque chose, et rester ici.

SALDORF.

Et pourquoi?

FRITZ.

Parce que je ne serai pas fâché d'entendre ce que vous avez à dire à ma femme en particulier.

SALDORF.

C'est elle seule que cela regarde; ce sont des avis, des conseils que ma femme voulait lui donner; et comme elle est malade, c'est moi qui la remplace, c'est moi qu'elle charge de ce soin; ainsi, laisse-nous.

HENRIETTE, souriant.

Eh! oui, sans doute; n'avez-vous pas confiance?...

FRITZ.

Si vraiment, confiance tout entière; aussi, je m'en vais.

SALDORF, se retournant et l'apercevant.

Où donc?

FRITZ.

Savoir des nouvelles de Madame, car ce pavillon mène à ses appartements.

SALDORF.

Eh bien! tu n'es pas parti?

FRITZ.

Si vraiment, je m'en vais. (A part.) Je m'en vais écouter. (Fritz entre dans le pavillon.)

TRIO.

(Fritz dans le pavillon. Saldorf et Henriette sur le devant du théâtre.)

SALDORF.

Près d'entrer en ménage,
Écoutez mon enfant,
D'un ami tendre et sage
Le conseil bien prudent.

HENRIETTE.

Près d'entrer en ménage,
Mon cœur reconnaissant
D'un ami tendre et sage
Suivra l'avis prudent.

FRITZ, ouvrant la jalousie du pavillon, et paraissant à la fenêtre qui fait face aux spectateurs.

D'ici je puis entendre
Ce qu'il lui veut apprendre.

SALDORF.

Il faut aimer votre mari.

FRITZ, à part.

C'est bien! c'est très-bien jusqu'ici!

SALDORF.

Mes ses amis doivent aussi,
Mon enfant, devenir les vôtres.

FRITZ, à part.

Conseil qui me semble suspect.

HENRIETTE.

J'ai pour eux le plus grand respect.

FRITZ, à part.

Très-bien!

SALDORF.

Ils veulent plus encore.

HENRIETTE.

De tout mon cœur je les honore.

SALDORF.

Il m'en faut un gage bien doux;
Et cette main...

HENRIETTE.

Que faites-vous?

FRITZ, à part.

Veille sur moi, dieu des époux!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

O ciel! je crains d'entendre,
Et ses regards et ses discours!
Mais de lui comment me défendre?
A quel moyen avoir recours?

SALDORF.

Ne dirait-on pas, à l'entendre,
Qu'elle a toujours fui les amours?
Mais, quoique prude, l'on est tendre :
Allons, continuons toujours.

FRITZ, à part.

O ciel! ô ciel! je crains d'entendre
Et ses regards et ses discours!
Mais je suis là pour la défendre
Et pour venir à son secours.

HENRIETTE, voulant sortir.

Souffrez, Monsieur, que je vous quitte.

SALDORF, la retenant.

Non, vraiment, encore un instant.

FRITZ, à part.

Sur sa vertu, sur son mérite,
Je suis bien tranquille à présent.

SALDORF.

Si j'étais moins discret, ma chère,
M'offensant de vos cruautés,
Je dirais... mais je dois me taire...
Que j'en sais qui sont mieux traités.

HENRIETTE, étonnée.

Que dites-vous?

FRITZ, à part.

Dieu! quel mystère!

SALDORF.

Oui, ce Fritz que vous épousez,
N'est pas celui que votre cœur préfère.

FRITZ, à part.

Il est donc vrai!

HENRIETTE.

Quoi! Monsieur, vous osez!...

SALDORF.

Point d'éclat. Je sais tout. Je connais, chère amie,
Ce jeune homme qui, cette nuit,
Près de vous s'est glissé sans bruit.

HENRIETTE.

Quelle indigne calomnie!

FRITZ, à part.

Quelle perfidie!

SALDORF.

J'en fus témoin. Oui, j'ai vu l'imprudent,
Ce Frédéric, sortir de votre appartement.

FRITZ.

Frédéric! (Il referme la jalousie, s'élance vers la porte, et au moment où il sort du pavillon pâle et tremblant de colère, il voit, en face de lui, madame Charlotte et tout le chœur qui l'entoure en lui offrant des bouquets.)

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, SALDORF, TOUS LES GENS DE LA NOCE, MADAME CHARLOTTE, MINA ET SES JEUNES COMPAGNES, tenant des bouquets.

CHOEUR, entourant Fritz et Henriette.

Voici l'instant du mariage,
Quel jour heureux! quels doux moments!
Jeunes époux qu'amour engage,
Venez former ces nœuds charmants.

SALDORF.

Enfin, rien ne manque à la fête.

TOUTES LES JEUNES FILLES, offrant des bouquets à Fritz et à Henriette.

Partons, la noce est prête.

HENRIETTE, se retournant et apercevant Fritz.

Vous voilà! Qu'avez-vous? D'où vient cette pâleur

MADAME CHARLOTTE.

Est-ce un effet de son bonheur?

FRITZ, à madame Charlotte.

On me trahit.

MADAME CHARLOTTE.

Est-ce possible?

FRITZ.

On me trompait.

SALDORF.

Y penses-tu?

FRITZ.

Je sais tout, j'ai tout entendu.

MADAME CHARLOTTE.

Tromper un cœur tendre et sensible!

FRITZ.

Je sais qu'un jeune homme, un amant,
Est sorti cette nuit de son appartement.

(Les compagnes d'Henriette, qui sont autour d'elle, à la droite des spectateurs, s'éloignent en ce moment, et passent toutes à gauche, du côté du pavillon.)

ENSEMBLE.

FRITZ.

Après un tel outrage,
De mon aveugle rage
Redoutez les effets.
Non, plus de mariage;
J'y renonce à jamais.

HENRIETTE.

Quel indigne langage!
D'un soupçon qui m'outrage
Suspendez les effets.
A lui l'amour m'engage;
Recevez-en pour gage
Le serment que je fais.

SALDORF.

Quel malheur! quel dommage!
Il la croyait si sage!
Je vois qu'il est au fait.
C'est quelque bavardage
Qui rompt son mariage
Je fus pourtant discret!

MADAME CHARLOTTE ET LES OUVRIÈRES.

Voyez donc, à son âge,
Le jour du mariage
Faire de pareils traits!

Avec cet air si sage !
A qui donc, en ménage,
Se fier désormais ?

MINA.

Quel indigne langage !
D'un soupçon qui l'outrage
Suspendez les effets.
Si modeste et si sage !
Non, non, à cet outrage
Je ne croirai jamais.

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS ; FRÉDÉRIC.

(En ce moment on entend sonner deux heures à l'horloge de l'hôtel, et les gens de la noce, qui sont tous groupés à gauche, aperçoivent Frédéric que Fritz leur montre, et qui sort du bosquet à droite. A mesure qu'il redescend le théâtre, ils passent derrière lui et l'entourent.)

FRÉDÉRIC, à part, se dirigeant du côté du pavillon.

Voici l'heure du rendez-vous.
Dieu que de monde !
(Apercevant Saldorf.)
O ciel ! et son époux...

FRITZ, montrant Frédéric.

Oser venir encore ! Ah ! quelle audace extrême !
Cet amant, ce rival qu'elle aime,
Il est devant vos yeux,
Le voici !

TOUS, quittant la gauche du théâtre et achevant de passer à droite derrière Frédéric, de manière à laisser la fenêtre du pavillon entièrement en vue aux spectateurs.

Grands dieux !

ENSEMBLE.

FRITZ.

Rien n'égale ma rage !
L'auteur de mon outrage,
Enfin je le connais !
Non, plus de mariage ;
Au serment qui m'engage
Je renonce à jamais.

HENRIETTE.

Que dit-il ? quel langage !
A cet excès d'outrage

Je ne croirai jamais.
A lui l'amour m'engage ;
Recevez-en pour gage
Le serment que je fais.

SALDORF.

Pauvre enfant! quel dommage!

(Montrant Fritz.)

Mais aussi quelle rage
A parler l'obligeait?
Rompre son mariage,
Et le nœud qui l'engage,
Malgré moi je l'ai fait!

FRÉDÉRIC.

Que dit-il? quel langage!
Quoi! c'est moi qui l'outrage
O funeste secret!
Je romps son mariage,
Et le nœud qui l'engage.
Malheureux, qu'ai-je fait?

MADAME CHARLOTTE ET LE CHOEUR.

Voyez-donc, à son âge,
Le jour du mariage,
Faire de pareils traits!
Avec un air si sage!
A qui donc, en ménage,
Se fier désormais?

MINA.

Que dit-il? quel langage!
Ah! mon Dieu! quel dommage!
Leurs soupçons étaient vrais;
Elle, autrefois si sage!
Comment d'un tel outrage
Se consoler jamais?

FRÉDÉRIC, passant près de Saldorf.

Arrêtez! c'est une imposture!

HENRIETTE ET MINA, avec joie.

Vous l'entendez!

FRITZ, montrant Saldorf.

Il l'a dit, je le jure,

FRÉDÉRIC.

C'est une erreur ; oui, je l'atteste ici.

SALDORF, quittant sa place qui est à l'extrême droite, et passant devant tout le monde pour aller près de Frédéric.

Mais alors de chez qui sortiez vous donc ainsi?

FRÉDÉRIC, troublé.

De chez qui?

SALDORF.

Répondez.

FRÉDÉRIC, à part.

Juste ciel! que lui dire?

(En ce moment, la jalousie du pavillon s'entr'ouvre, mais sans qu'on puisse voir la personne qui est derrière. On aperçoit seulement l'extrémité d'une écharpe bleue qui passe par-dessous la croisée. Frédéric, qui regarde de ce côté, aperçoit le mouvement de la jalousie, et croit voir madame de Saldorf.)

Elle écoute, elle est là. Si je parle elle expire!

SALDORF, avec force.

De quel appartement veniez-vous donc?

FRÉDÉRIC, hors de lui, et regardant tour à tour du côté d'Henriette et du côté de la jalousie.

Eh bien!

TOUS.

Parlez, parlez.

(En ce moment la jalousie se referme comme si la personne qui l'entr'ouvrait n'avait plus la force de la tenir et tombait en faiblesse. Frédéric veut s'élancer de ce côté.)

SALDORF, avec force.

De quel appartement?

TOUS, croyant qu'il veut s'échapper, et le retenant.

Parlez.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! eh bien!

(Il cache sa tête dans sa main, et étendant l'autre du côté d'Henriette, il dit:)

C'était du sien!

(Henriette pousse un cri, et Mina, qui est derrière elle, la reçoit dans ses bras au moment où elle tombe évanouie. Pendant le reste du final, Mina et plusieurs de ses compagnes portent Henriette sur une chaise au milieu du théâtre, sur le second plan. A gauche de ce groupe, les gens de la noce qui sont redescendus devant la fenêtre du pavillon qu'ils cachent en ce moment. A droite, un autre groupe, formé par Fritz, madame Charlotte et les autres compagnes d'Henriette. Frédéric est sur le premier plan, à droite d'Henriette; Saldorf à sa gauche. Plusieurs des jeunes ouvrières qui entourent Henriette entrent dans le pavillon pour chercher des sels qu'elles lui font respirer; puis, voyant que tous leurs secours sont inutiles, elles vont chercher deux domestiques en livrée qui sortent du pavillon, et qui emportent

Henriette dans leurs bras. Tout ce mouvement est fait pendant le commencement du final, et au moment où Henriette disparaît, les trois groupes indiqués ci-dessus se réunissent et n'en forment qu'un seul.

ENSEMBLE.

MADAME CHARLOTTE, aux jeunes ouvrières.

Ah! quelle horreur! ah! quel scandale!
Profitez de cette leçon.
Dieu! quel outrage à la morale!
Et quel affront pour la maison!

FRÉDÉRIC.

C'est fait de moi! Non, rien n'égale
L'horreur de cette trahison.
Secret funeste! erreur fatale!
Pour mes remords point de pardon.

SALDORF.

J'en suis fâché pour la morale,
Et puis pour ce pauvre garçon.
Mais tais-toi donc, point de scandale,
Il faut se faire une raison.

FRITZ.

J'en étais sûr, non, rien n'égale
L'horreur de cette trahison.
Je maudis sa beauté fatale;
Pour ses forfaits point de pardon.

(Madame Charlotte entraîne Fritz, et Frédéric reste sur le devant du théâtre, se cachant la tête dans ses mains, et absorbé dans sa douleur.)

---

# ACTE III.

L'intérieur d'un magasin de modes très-élégant, fermé par des vitrages qui donnent sur la rue. Porte au fond et deux portes latérales; à droite du spectateur, un guéridon en acajou, et dessus tout ce qu'il faut pour écrire. A droite et à gauche, des comptoirs en acajou et des étoffes déployées, des voiles, des cachemires.

—

## SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME CHARLOTTE, FRITZ, assis près du comptoir à droite.

MADAME CHARLOTTE, entrant par la porte à gauche.

Quel événement! j'en suis encore indignée! compromettre la réputation, l'honneur de ma maison! car cela se répandra, j'en suis sûre; la vertu des lingères et des modistes a déjà eu

tant de peine à s'établir, qu'une pareille aventure n'est pas faite pour augmenter la confiance.

FRITZ, toujours assis.

Je n'en puis revenir encore.

MADAME CHARLOTTE.

Eh bien! mon pauvre monsieur Fritz...

FRITZ.

Eh bien! madame Charlotte, qu'en dites-vous?

MADAME CHARLOTTE.

Je dis que cela ne m'étonne pas, que je l'avais toujours prévu; mais j'étais dans une si singulière position! Une jeune veuve, votre voisine, maîtresse comme vous de ma liberté, et une fortune indépendante, vous auriez pu me supposer des idées! A moi, des idées, grand Dieu! voilà pourquoi je ne vous disais rien de mes soupçons.

FRITZ.

Vous m'en parliez toute la journée.

MADAME CHARLOTTE.

C'était donc malgré moi, et vous voyez si j'avais tort. Une demoiselle de comptoir, élevée comme une princesse; la lecture, le dessin, la musique; toujours dans l'hôtel de ce chambellan où madame de Saldorf l'avait prise pour demoiselle d'honneur, et je vous demande comme ce titre lui allait bien!

FRITZ.

Deux amants à la fois!

MADAME CHARLOTTE.

Élevée dans le grand monde, elle en a pris les manières. Il faut dire aussi, pour l'excuser, car moi je ne demanderais pas mieux, qu'il était bien difficile de résister au comte de Lowenstein : un jeune seigneur si brave, si riche, si généreux! car hier, dans un instant qu'il est resté ici, il a acheté pour deux ou trois mille florins de tissus et de cachemires qu'on ne lui a même pas encore envoyés. Et vous pensez bien que ce sont là des moyens de séduction, même auprès des grandes dames qui y sont faites; à plus forte raison avec des vertus qui n'en ont pas l'habitude.

FRITZ.

Eh! morbleu! qu'importe? il n'en est pas moins vrai qu'avec tout cela je suis abandonné, que je suis!... Enfin, madame Charlotte, je suis trahi, c'est un fait.

MADAME CHARLOTTE.

Je ne dis pas non.

FRITZ.

Et ce qu'il y a d'incompréhensible, c'est que cette perfide, je l'aimais autrefois. Eh bien! depuis sa trahison, je crois que je l'aime encore plus!

MADAME CHARLOTTE.

Eh! mon Dieu! ces pauvres hommes sont toujours comme cela.

FRITZ.

C'est comme une fièvre avec des redoublements de rage; et vous, qui vous y connaissez mieux que moi, qu'est-ce qu'il y a à faire dans ces états-là?

MADAME CHARLOTTE.

Il y a bien des partis à prendre.

FRITZ.

Mais enfin, si vous étiez à ma place, que feriez-vous?

MADAME CHARLOTTE.

Ce que je ferais?

DUO.

Bannissant la tristesse,
Bannissant les regrets,
J'oublîrais ma tendresse,
Et gaîment j'en rirais.

FRITZ.

Vous croyez qu'il faut rire?

MADAME CHARLOTTE.

Il faut rire avec nous,
Et puis surtout vous dire...

FRITZ.

Voyons, que diriez-vous?

MADAME CHARLOTTE.

Je me dirais : Lorsque l'on est aimable,
Jeune, riche et galant,
Un accident semblable
N'a rien de désolant.

FRITZ.

Lorsque l'on est aimable, etc.

MADAME CHARLOTTE.

Fuyant une traîtresse
Indigne de mon cœur,

Près d'une autre maîtresse,
Pour trouver le bonheur,
J'offrirais ma tendresse,
Ma fortune et ma main.

FRITZ.

Ma fortune et ma main?

MADAME CHARLOTTE.

Rien qu'à cette nouvelle,
Je vois votre infidèle
Expirer de chagrin!

FRITZ.

Expirer de chagrin!

ENSEMBLE.

FRITZ.

Douce espérance!
Ah! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir!
Oui, cœur volage,
Ce mariage
Où l'on m'engage
Va te punir.

MADAME CHARLOTTE.

Douce espérance!
Ah! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir!
Oui, du courage!
Cette volage
Qui vous outrage,
Il faut la punir.

FRITZ.

Mais où trouver cette autre belle,
Si sage et surtout si fidèle?

MADAME CHARLOTTE.

Oh! c'est facile en cherchant bien.

FRITZ.

Pour moi, je cherche et ne vois rien.

MADAME CHARLOTTE, baissant les yeux.

Il est mainte femme sensible
Qui peut-être, depuis longtemps,
Esclave du devoir pénible,
Cache ses secrets sentiments.

FRITZ

Grand Dieu! qu'ai-je entendu?

MADAME CHARLOTTE.

Oui, son âme pudique et fière
Aime mieux souffrir et se taire.

FRITZ.

O comble de vertu!
Mais dans le doute, hélas! encor je flotte,
Et je ne puis croire à tant de bonheur.
Vous m'aimeriez, vous, madame Charlotte?

MADAME CHARLOTTE.

Ah! j'ai trahi le secret de mon cœur!

FRITZ.

Eh bien! tant mieux, l'occasion est belle,
C'est le moyen d'oublier l'infidèle.
Pour la punir, je prétends, devant elle,
Vous épouser, quand j'en devrais mourir,
Oui, oui, oui, quand j'en devrais mourir!

ENSEMBLE.

FRITZ.

Douce espérance!
Ah! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir!
Etc., etc.

MADAME CHARLOTTE.

Douce espérance!
Ah! quand j'y pense,
Que la vengeance
Offre de plaisir!
Etc., etc.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE, pâle et les yeux baissés, entrant par la porte à droite.

FRITZ.

La voici!

MADAME CHARLOTTE.

Comment! Mademoiselle, après ce qui s'est passé, vous osez encore vous présenter dans une maison aussi respectable!

HENRIETTE, relevant la tête avec dignité.

Je n'ai rien fait, Madame, qui puisse vous donner le droit de me traiter ainsi; ce n'est pas vous qu'il m'importe de persuader, c'est monsieur Fritz.

FRITZ.

Moi!

HENRIETTE.

Je vous jure, Monsieur, par ce qu'il y a de plus saint au monde, que je ne vous ai point trompé, que je n'ai point trahi mes devoirs.

FRITZ.

Eh! comment M. le comte de Lowenstein, que ce matin vous me peigniez si noble et si généreux, pourrait-il vous accuser lui-même?

HENRIETTE.

Je l'ai entendu, et je ne puis le croire encore.

MADAME CHARLOTTE.

Quand il aurait gardé le silence, il est des faits qui parlent d'eux-mêmes; car enfin cette chaîne d'or que M. Frédéric portait hier, n'est-ce pas lui qui vous l'a donnée?

HENRIETTE.

C'est vrai.

FRITZ.

Et pourquoi l'avez-vous acceptée? et pourquoi M. de Saldorf soutenait-il qu'elle venait de lui? Vous vous entendiez donc tous pour me tromper, pour me trahir! c'était un complot général!

HENRIETTE.

Toutes les apparences sont contre moi, j'en conviens; et Madame et tout le monde ont le droit de m'accuser. Mais vous, peut-être, vous ne le deviez pas.

FRITZ.

Et pourquoi cela?

HENRIETTE.

Vous m'aimiez, disiez-vous; vous vouliez mériter mon estime, mon amour. Eh bien! tout m'accable, tout m'abandonne; je suis sans protecteur, sans appui; je n'ai pour moi que ma propre conscience, que le témoignage de mon cœur; je n'ai point d'autres preuves à vous donner; êtes-vous assez généreux pour y croire, pour me défendre seul contre l'opinion qui m'accuse?

FRITZ.

Mam'selle Henriette!

HENRIETTE.

Vous n'aurez point à vous en repentir, je vous le jure; c'est acquérir à ma reconnaissance des droits éternels, c'est m'enchaîner à vous par un bienfait, que ma vie entière pourrait à peine acquitter. Oui, Fritz, je ne vous ai point trompé, je suis digne de vous, je l'atteste devant Dieu qui m'entend. Me croyez-vous?

FRITZ.

Mais écoutez donc.

MADAME CHARLOTTE, bas à Fritz.

Seriez-vous encore sa dupe?

HENRIETTE.

Répondez; au fond du cœur, me croyez-vous?

FRITZ, hésitant et regardant madame Charlotte.

Eh bien! eh bien, non!

HENRIETTE, froidement.

Il suffit. Il ne m'importe plus maintenant de vous convaincre, et toute affection est éteinte en mon cœur.

FRITZ.

Oui, perfide! oui, vous l'avez voulu; je reprends ma foi pour l'offrir à quelqu'un qui en fut plus digne que vous, à madame Charlotte, dont j'ai méconnu la tendresse; c'est elle que j'aime, que j'épouse.

MADAME CHARLOTTE.

Pour vous, Mademoiselle, je vous donne encore jusqu'à ce soir; d'ici là vous pouvez chercher un autre asile, et je m'en vais écrire à votre père pour lui apprendre les motifs de votre départ.

HENRIETTE.

Mon père! (Ils sortent.)

## SCÈNE III.

HENRIETTE, seule.

Mon père! a-t-elle dit.

RÉCITATIF.

De quels nouveaux malheurs vient-on m'épouvanter?
Qu'ai-je fait pour les mériter

AIR.

Un ciel serein et sans nuage
Ne m'annonçait que d'heureux jours,
Et ma vie, exempte d'orage,
S'écoulait paisible en son cours.
Soudain éclate avec furie
L'orage que j'avais bravé :
L'honneur, le repos de ma vie,
Hélas! ils m'ont tout enlevé!
Je n'ai plus d'amis sur la terre,
Chacun me fuit avec effroi,
Et peut-être de mon vieux père
Les bras vont se fermer pour moi!
Dieu puissant que j'implore,
Toi qui lis dans mon cœur
Toi seul me reste encore,
Deviens mon protecteur!

## SCÈNE IV.

### HENRIETTE, FRÉDÉRIC.

HENRIETTE, l'apercevant et jetant un cri.

O ciel! (Elle s'enfuit à l'autre bout du théâtre.) Vous, Monsieur! vous l'auteur de tous mes maux! qui vous amène en ces lieux? que vous manque-t-il encore? est-ce le spectacle de ma douleur et la vue de mes larmes?

FRÉDÉRIC, les yeux baissés et parlant lentement et avec peine.

Henriette, je suis un malheureux que le remords accable, qui n'ose lever les yeux sur vous, qui n'ose même implorer à vos pieds une grâce qu'il est indigne d'obtenir. J'ai détruit votre bonheur, celui de Fritz.

HENRIETTE, de même.

Il m'abandonne aussi! il en épouse une autre; je ne lui en veux pas. Puisqu'il a pu vous croire, il ne me méritait pas, et je ne puis aimer longtemps ceux que je n'estime plus!

FRÉDÉRIC.

Ah! vous prononcez mon arrêt! mais vous ne pouvez savoir, vous ne saurez jamais ce que je souffre, ni les tourments que j'éprouve.

HENRIETTE.

Et quels sont-ils? pour vous rendre le bonheur, pour adou-

cir vos chagrins, j'aurais sacrifié ma vie; mais mon honneur, mais celui de mon père! pouvais-je vous les donner?

FRÉDÉRIC.

Écoute. (Regardant autour de lui et à voix basse.) Telle est l'horreur de mon sort, que je ne puis réparer mon crime sans en commettre un nouveau, sans mériter aux yeux du monde et aux miens les reproches que tu m'adresses.

HENRIETTE.

Que dites-vous?

FRÉDÉRIC.

Que je suis seul coupable, et que c'est à moi de m'en punir. J'irai loin de vous, loin de ma patrie, chercher la mort que j'ai méritée.

HENRIETTE, avec tendresse.

Frédéric!

FRÉDÉRIC.

Mais ces lieux que je quitte, tu ne peux y rester après l'éclat d'aujourd'hui! Retourne vers ton vieux père, qui jadis à sauvé le mien, porte-lui cet écrit, cherchez tous deux dans un asile éloigné le repos et le bonheur; tu peux encore le retrouver, toi! (A voix basse.) tu n'as rien à te reprocher.

HENRIETTE.

Cet écrit doit-il au moins me justifier à ses yeux?

FRÉDÉRIC.

Cet acte est pour toi seule, il t'appartient. Décidé à mourir, je n'ai plus besoin de rien, et je t'abandonne dès ce moment tous mes biens, tout ce que je possède.

HENRIETTE, le repoussant.

Et vous pouvez croire?...

FREDÉRIC, d'un air suppliant.

Ah! ne m'accablez pas. Ne me refusez pas le seul moyen que le ciel m'offre encore de réparer mon crime.

HENRIETTE, avec fierté et jetant l'écrit loin d'elle.

Ce ne sont point vos trésors qu'il me faut; c'est la vérité, la vérité tout entière, qui seule peut me justifier à tous les yeux! Refuserez-vous une pauvre fille qui vous demande à genoux de lui rendre l'honneur?

DUO.

HENRIETTE.

Au nom du Dieu tout-puissant,
Du Dieu qui nous entend,

Ici je vous implore !

FRÉDÉRIC.

Ah! rien n'égale mon tourment!

HENRIETTE.

Ce matin vous disiez encore :

(Reprise du motif de la romance du second acte.)

« Oui, toi qui fus ma sœur, ma compagne fidèle,
« De ma mère reçois ce souvenir chéri! »

FRÉDÉRIC, troublé.

O ciel!

HENRIETTE.

« Je jure ici devant Dieu, devant elle,
« D'être toujours ton frère, ton ami! »

FRÉDÉRIC, cachant sa tête dans ses mains.

Ah! malheureux!

HENRIETTE, lui montrant la chaîne qui est à son cou

De votre mère
Ce souvenir, le voici.

FRÉDÉRIC, hors de lui.

Mon Dieu! que dois-je faire?

HENRIETTE.

Ah! rendez-moi mon frère,
Rendez-moi mon ami.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Il balance, il hésite.
Que la voix de l'honneur
Arrive à votre cœur!

FRÉDÉRIC.

Ah! quel trouble m'agite!
Et l'amour et l'honneur
Se disputent mon cœur.

FRÉDÉRIC, dans le dernier trouble.

Je n'y résiste plus. O justice suprême!
S'il faut pour te sauver perdre tout ce que j'aime,
Et moi-même avec elle; apprends donc, tu le veux,
Apprends donc mon secret.

HENRIETTE.

Achevez!

FRÉDÉRIC, apercevant Saldorf qui entre.

Ah! grands dieux!

Saldorf! qu'allais-je faire? (Bas, à Henriette.) Je ne puis, ce secret n'est pas le mien; mais je te sauverai, je le jure. Adieu, je reviens. (Il sort.)

## SCÈNE V.

HENRIETTE, SALDORF, qui est entré à la fin de la scène précédente.

SALDORF.

M. le comte! mon cher Frédéric! Eh bien! il disparaît sans me parler, sans vouloir m'entendre! il est fâché contre moi, et j'en suis désolé! Aussi je venais me justifier auprès de lui, et auprès de toi, ma chère Henriette.

HENRIETTE.

Vous, Monsieur!

SALDORF.

Eh! oui, j'avais juré au comte de Lowenstein de ne jamais parler de ce qu'il m'avait confié, et c'était bien mon dessein; mais ce hasard que je ne pouvais prévoir, ce jaloux de Fritz qui nous écoutait... et puis, j'en conviens, j'ai eu tort, j'ai peut-être forcé le comte de Lowenstein à parler plus qu'il n'aurait voulu; mais c'est que je suis susceptible en diable sur le point d'honneur, et qu'il m'était venu un instant une idée... si absurde... (Apercevant le papier qui est à terre.) Eh! mais, qu'est-ce que je vois là? quel est ce papier? une donation en bonne forme, signée du comte de Lowenstein! (Lisant.) Donner à cette petite fille une somme aussi énorme! décidément il en est fou, il en perd la tête. (A Henriette.) Tiens, mon enfant, voilà qui est à toi, qui est en ton nom.

HENRIETTE, le repoussant de la main.

Je le sais, Monsieur, et je l'ai déjà refusé.

SALDORF.

Et pourquoi?

HENRIETTE.

C'est que l'accepter, serait avouer que je suis coupable. (Prenant le papier des mains de Saldorf et le déchirant.) Et je vous le répète, Monsieur, je ne le suis pas.

SALDORF, riant.

C'est très-bien! et je le concevrais, si, ces demoiselles, ou si Fritz était là... (Regardant autour de lui.) à moins qu'il ne nous écoute encore! (A demi voix.) Mais entre nous deux, à moi, qui suis au fait, tu peux bien avouer...

HENRIETTE.

Et quoi donc?

SALDORF.

Avouer ce qui en est. Car enfin, ne nous fâchons pas, j'étais là quand on l'a arrêté au moment où il descendait du balcon.

HENRIETTE, étonnée.

Quel balcon?

SALDORF.

Celui de mon hôtel, le balcon au premier, qui donne sur la chambre où tu as passé la nuit.

HENRIETTE.

Mais je n'ai point passé la nuit à l'hôtel.

SALDORF.

Que dis-tu?

HENRIETTE.

Madame de Saldorf m'a renvoyée avant minuit. Elle a voulu rester seule : et moi, sans que personne me vît, je suis rentrée à la maison, d'où je ne suis sortie que ce matin.

SALDORF.

O ciel! et pour qui donc alors Frédéric allait-il cette nuit dans mon hôtel?

HENRIETTE.

Qu'entends-je?

SALDORF.

Il n'y avait que ma femme, elle y était seule, elle avait voulu y rester seule! c'était pour le recevoir, elle l'attendait! plus de doute!

HENRIETTE, à part.

Malheureuse! qu'ai-je fait? (Allant à Saldorf.) Monsieur!

SALDORF, furieux.

Laisse-moi!

DUO.

SALDORF.

Que ce lâche, ce téméraire,
Redoute ma juste colère.
Rien ne peut calmer ma fureur;
Je punirai le séducteur.

HENRIETTE, à part.

Pour les sauver que puis-je faire?
Inspire-moi, Dieu tutélaire!

Comment, hélas! toucher son cœur?
Comment désarmer sa fureur?

HENRIETTE, à part.

Je connais donc enfin ce funeste mystère!

SALDORF, qui s'est mis à la table et qui écrit.

« Je sais tout, mon outrage et votre trahison;
« J'abandonne à jamais une épouse coupable,
« Je brise tous nos nœuds; mais d'un affront semblable
« Votre sang aujourd'hui doit me rendre raison.
« Je vous attends. »

(Il ferme la lettre.)

HENRIETTE, à part.

Ah! leur perte est jurée!
Ma bienfaitrice, hélas! déshonorée,
Frédéric expirant! O remords superflus!
Et c'est moi qui les ai perdus!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Pour les sauver que puis-je faire!
Inspire-moi, Dieu tutélaire!
Comment leur rendre le bonheur?
(Montrant Saldorf.)
Et comment tromper sa fureur?

SALDORF.

Que ce lâche, ce téméraire,
Redoute ma juste colère.
Rien ne peut calmer ma fureur:
Je punirai le séducteur;
Courons punir le séducteur.

(Il va pour sortir, et Henriette, qui le retient, le ramène au bord du théâtre.)

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME CHARLOTTE, FRITZ, MINA, ET PLUSIEURS DEMOISELLES DU MAGASIN, sortant de la porte à gauche et s'arrêtant au fond pour écouter.)

MADAME CHARLOTTE.

Eh! mais, quel bruit fait-on chez nous?

FRITZ.

C'est Henriette; taisez-vous.

HENRIETTE, retenant Saldorf.

Un seul instant écoutez-moi.

SALDORF.

Non, je cours le punir, l'honneur m'en fait la loi.

HENRIETTE.

Gardez-vous d'écouter l'erreur qui vous abuse.

SALDORF.

Une erreur, dites-vous? quand, d'après vos récits...

HENRIETTE.

Pour me justifier je cherchais une excuse;
Et vous tromper alors pouvait m'être permis.
Mais l'honneur me défend de souffrir qu'on accuse
Une autre d'un forfait que moi seule ai commis.

SALDORF, avec joie.

Quoi! ma femme?...

HENRIETTE, à voix basse.

N'est point coupable.

SALDORF.

Et Frédéric?

HENRIETTE, de même.

Il a ma foi.

SALDORF.

Ce rendez-vous?

HENRIETTE, de même.

Était pour moi.

SALDORF.

Et celle qui l'aime?...

HENRIETTE, de même.

C'est moi;
C'est moi seule, c'est moi;
Je le confie à votre foi.

FRITZ, MADAME CHARLOTTE ET LES JEUNES FILLES, restés au fond du théâtre s'avançant en ce moment.

O trahison épouvantable!
Elle convient de son forfait!

HENRIETTE, avec effroi.

O ciel! on m'écoutait!

FRITZ.

Ah! c'est indigne! ah! c'est infâme,
Craignez le courroux qui m'enflamme!
Elle en convient! ah! quelle horreur!
Non, rien n'égale ma fureur!

MADAME CHARLOTTE ET LES JEUNES FILLES.

Ah! c'est indigne! ah! c'est infâme!

On peut aimer au fond de l'âme;
Mais en convenir, quelle horreur!
Rien n'excuse une telle erreur.

SALDORF, à part.

Le calme rentre dans mon âme!
Ai-je pu soupçonner ma femme?
Je ris de ma propre fureur,
Et je reviens de mon erreur.

HENRIETTE, dans le dernier accablement.

Grand Dieu! toi qui lis dans mon âme!
C'est ton appui que je réclame;
Car je sens défaillir mon cœur,
Et je succombe à mon malheur!

FRITZ, à madame Charlotte.

Ah! je n'ai plus de doute en ma fureur jalouse!
Et c'est vous, à présent, oui, c'est vous que j'épouse.

MADAME CHARLOTTE.

Mais après de pareils aveux,
Comment la garder en ces lieux?

ENSEMBLE.

SALDORF.

Ah! que je plains son sort affreux!
C'est un arrêt trop rigoureux.

MADAME CHARLOTTE.

Oui, je l'exige, je le veux;
Sortez à l'instant de ces lieux.

FRITZ ET LE CHOEUR.

Après de semblables aveux,
Sortez à l'instant de ces lieux.

HENRIETTE, pâle et tremblante.

Fuyons, fuyons loin de ces lieux;
Cachons ma honte à tous les yeux.

(On lui ouvre un passage. Elle va pour sortir par la porte du fond, lorsque Frédéric paraît et la ramène par la main.

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

La chasser! et pourquoi? Qui l'oserait, quand je prends sa défense?

FRITZ.

Sa défense!... Ah bien! oui, il n'est plus temps, elle a tout avoué.

FRÉDÉRIC, étonné.

Que dites vous?

SALDORF, le prenant à part, et à voix basse.

Oui, mon cher, et ce que vous pouvez faire de mieux maintenant, c'est de vous taire; car la pauvre enfant est convenue de tout, fort heureusement pour moi qui, sur quelques mots mal interprétés, allais me brûler la cervelle avec vous.

FRÉDÉRIC, cachant son trouble.

Se peut-il! (S'approchant d'Henriette avec confusion et respect.) Comment! Henriette, vous avez dit?...

HENRIETTE, se levant du fauteuil où elle était tombée et se soutenant à peine.

Oui, Monsieur; qu'importe la perte d'une pauvre fille? Je devais trop à ma bienfaitrice pour la laisser soupçonner; dites-lui que je n'oublierai jamais ses bontés; mais maintenant (A voix basse et avec une expression douloureuse.) je crois que nous sommes quittes!

FRÉDÉRIC.

Mais moi, Henriette, je ne le suis pas envers vous, et je dois témoignage à la vérité. (A haute voix.) Oui, je l'aimais, j'en conviens; mais j'atteste que, toujours vertueuse, Henriette n'a rien à se reprocher, et qu'elle n'a d'autre tort que mon amour qui l'a compromise. (S'approchant d'elle.) Ce matin, Henriette, ces richesses, ces trésors que je vous offrais pour réparer ma faute, vous les avez repoussés.

FRITZ ET MADAME CHARLOTTE.

Serait-il vrai!

SALDORF.

J'en ai été le témoin.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! je vous les offre encore. Les refuserez-vous de la main d'un époux?...

MORCEAU D'ENSEMBLE.

TOUS.

Grand Dieu! lui son époux!

HENRIETTE, éperdue et tombant dans le fauteuil qui est près d'elle.

Vous, Frédéric! que dites-vous?

FRÉDÉRIC.

(Reprise de la romance du deuxième acte.)

O toi qui fus toujours ma sœur et mon amie,
J'avais juré de protéger ta vie,
Pour protecteur accepte ton époux!

HENRIETTE.

De respect, de reconnaissance,
C'est moi qui tombe à vos genoux.

FRITZ, à madame Charlotte.

Avais-je tort d'être jaloux?

MADAME CHARLOTTE.

Former une telle alliance!
Jamais un tel bonheur ne nous arriverait!

FRÉDÉRIC, à Henriette.

Ta bienfaitrice approuve mon projet
Que je venais de lui faire connaître.
Partons, elle nous attend.

SALDORF.

La noblesse criera peut-être;
Mais franchement, oui, franchemen
Il ne pouvait faire autrement.

CŒUR DE JEUNES FILLES.

Elle est comtesse! ah! quel honneur!
Chantons, célébrons leur bonheur.

FIN DE LA FIANCÉE.

# FRA-DIAVOLO

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

MUSIQUE DE M. AUBER

Opéra-Comique. — 28 janvier 1830

PERSONNAGES

FRA-DIAVOLO, sous le nom du marquis de San-Marco.
LORD COKBOURG, voyageur anglais.
PAMÉLA, sa femme.
LORENZO, brigadier des carabiniers.
MATHÉO, maître de l'hôtellerie.
ZERLINE, sa fille.
GIACOMO, compagnon du marquis.
BEPPO, compagnon du marquis.
FRANCESCO, prétendu de Zerline, personnage muet.
UN PAYSAN.
CHOEURS D'HABITANTS ET HABITANTES DE TERRACINE.
CARABINIERS.

**La scène se passe dans un village aux environs de Terracine.**

---

## ACTE PREMIER.

Un vestibule d'auberge en Italie, aux environs de Terracine. Le fond, que soutiennent deux piliers, est ouvert et laisse apercevoir un riant paysage. A gauche et à droite du spectateur, une table autour de laquelle boivent plusieurs carabiniers en uniforme de carabiniers romains.

—

### SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR DE CARABINIERS, LORENZO, ZERLINE, dans un coin.

INTRODUCTION.

CHŒUR.

En bons militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat
Soutient le soldat.
Il mène à la gloire,
Donne la victoire.
(A Lorenzo.)
Brigadier romain,
Verse-nous du vin!
En bons militaires,
Buvons à pleins verres :

Le vin au combat
Soutient le soldat.

PLUSIEURS CARABINIERS.

S'il tombait en notre puissance
Ce bandit, ce chef redouté,
Nous aurions donc pour récompense...

LORENZO.

Vingt mille écus!

PLUSIEURS CARABINIERS.

En vérité?

LORENZO.

Tout autant!

TOUS.

Sans compter la gloire!
Allons, notre hôte, allons, à boire!

(Entre Mathéo qui apporte de nouvelles cruches de vin et retire celles qui sont vides.

Vingt-mille écus, nous les aurons!
Et mort ou vif nous le prendrons.
Nous le jurons, nous le jurons!
En bons militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat
Soutient le soldat.

MATHÉO, s'adressant à Lorenzo, qui pendant ce temps s'est tenu à l'écart, triste et pensif.

Lorsque c'est vous qui leur payez rasades,
Qu'avec eux on vous voie au moins le verre en main.

LORENZO.

Buvez sans moi, buvez, mes camarades.

LE CHŒUR, à demi voix.

Le brigadier a du chagrin.

MATHÉO, à part.

Moi, je crois deviner d'où provient ce chagrin.
(Haut.)
Demain, mes chers seigneurs, ma fille se marie
Au riche Francesco, fermier de ce canton.
Je vous invite tous!

LORENZO, à part.

Plutôt perdre la vie!

LE CHŒUR.

Du vin!... du vin!

MATHÉO.

Je vais en chercher, et du bon!

(Il sort.)

ZERLINE, s'approchant de Lorenzo.

Lorenzo, vous partez?

LORENZO.

Je vais à la montagne
Combattre ces brigands, et puissé-je y périr!

ZERLINE.

O ciel!

LORENZO.

D'un autre, hélas! vous serez la compagne,
Votre père le veut, je n'ai plus qu'à mourir!

NOCTURNE A DEUX VOIX.

PREMIER COUPLET.

ZERLINE.

Cher Lorenzo, conservons l'espérance.

LORENZO.

En reste-t-il à qui perd ses amours?

ZERLINE.

Reste du moins, c'est calmer ma souffrance.

LORENZO.

Adieu, peut-être pour toujours!

DEUXIÈME COUPLET.

ZERLINE.

Mes vœux, hélas! au combat vont te suivre.

LORENZO.

Qu'ai-je besoin de penser à mes jours?

ZERLINE.

Ah! pense à moi, qui sans toi ne peux vivre.

LORENZO.

Adieu! peut-être pour toujours!

(En ce moment on entend un grand bruit au dehors; tous les carabiniers se lèvent.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; MILORD ET MILADY COKBOURG; UN POSTILLON ET PLUSIEURS LAQUAIS en livrée, qui les suivent.

MILORD, MILADY ET LE CHOEUR.

Au secours! au secours!

On en veut à nos jours.
Quel pays effroyable!
Ah! c'est épouvantable!
Au secours! au secours!
On en veut à nos jours.

LORENZO, s'approchant de Milord.

Qu'est-ce donc? parlez, je vous prie.

MILORD.

Messié l'archer.

LORENZO.

C'est un Anglais!

(Regardant Paméla qui vient de s'asseoir.

Une femme jeune et jolie!

MILORD.

J'étais dans la colère!

PAMÉLA, soutenue par Zerline.

Et moi, je me mourais.

MILORD, allant à elle et lui faisant respirer des sels.

Milady! Paméla! ma chère milady!
C'est ma femme, elle était sensible à l'infini.

PAMÉLA, se soutenant à peine.

Ah! quel voyage abominable!
En vérité, c'est effroyable:
Ce monsieur le brigand
S'était conduit vraiment
En gentleman bien peu galant.
Je n'avais plus l'envie
De revoir l'Italie;
Mes chapeaux, mes dentelles,
Mes robes les plus belles,
Répondez, où sont-elles?
Est-il malheur plus grand?
Oui, Milord, cette aventure
Me mettait en courroux;
Je voulais, je le jure,
Plus voyager avec vous.

ENSEMBLE.

MILORD.

Non, non, jamais plus de voyage,
Pour longtemps j'en suis revenu;
Si je cours davantage,
Je veux être pendu.

LES CARABINIERS.

On prétend qu'en ce voisinage,

Depuis quelque temps on l'a vu.
Gagnons avec courage
Le prix qui nous est dû.

PAMÉLA.

Non, non, jamais plus de voyage,
C'était un point bien résolu.
Malgré tout mon courage,
Que mon cœur est ému!

LORENZO.

On prétend qu'en ce voisinage,
Depuis quelque temps on l'a vu.
Mes amis du courage!
Le bandit est perdu.

ZERLINE.

Je tremble qu'en ce voisinage
Ce hardi brigand n'ait paru;
Je redoute sa rage;
Que mon cœur est ému!

MILORD, s'approchant de Lorenzo.

Oui, messié le brigadier, c'est à vous que je faisais ma déclaration.

LORENZO.

Je vous écoute, Milord.

MILORD.

Je havais l'honneur d'être Anglais; je havais enlevé, selon l'usage, miss Paméla, une riche héritière que je havais épousée par inclination.

PAMÉLA, soupirant.

Oh oui! à Gretna-Green!

MILORD.

Et pour éviter les poursuites, je havais voulu voyager en Italie avec elle, et la dot que je havais enlevée aussi, comme je disais à vous, par inclination.

PAMÉLA, soupirant.

Oh! oui.

MILORD.

Et, à une lieue d'ici, le postillon à moi, il avait été arrêté.

PAMÉLA.

Yes, par des bandits. Oh! Dieu!

LORENZO.

De quel côté venaient-ils?

MILORD.

Quant ils ont attaqué moi, je dormais dans le landau, près de milady...

PAMÉLA.

Yes. Maintenant, Milord dormait beaucoup; aussi je disais: Cela portera malheur à vous, mon cher Milord.

LORENZO.

Et que vous ont-ils dérobé?

MILORD.

Ils avaient fouillé partout, et avaient pris...

PAMÉLA.

Tous mes diamants.

MILORD.

Ils étaient si beaux!

PAMÉLA.

Et ils allaient si bien à moi!

LORENZO.

C'est la bande que nous poursuivons, celle de Fra-Diavolo! De quel côté se sont-ils réfugiés?

MILORD.

Vers la montagne, et nos diamants aussi.

LORENZO, à ses soldats.

Allons, Messieurs, en route!... buvez le coup de l'étrier, et dirigeons-nous de ce côté. (Pendant que Mathéo verse à boire aux soldats.)

ZERLINE, s'approchant de Lorenzo et à demi voix.

On dit ce brigand si redoutable... s'il vous arrivait malheur?

LORENZO.

Autrefois je pouvais tenir à la vie; mais maintenant...

ZERLINE.

Lorenzo!

LORENZO.

Demain vous en épouserez un autre; vous avez eu plus d'obéissance pour votre père que d'amour pour moi, je ne vous en ferai point de reproches. Adieu, soyez heureuse, et pensez à moi quand je ne serai plus...

ZERLINE.

Vous vivrez, vous vivrez! je ferai des vœux pour vous!

LORENZO.

Des vœux! oui, faites-en pour que demain je ne puisse pas voir votre mariage.

ZERLINE.

Que dites-vous ?

LORENZO, essuyant une larme.

Allons! allons! le devoir avant tout. J'espère, Milord, vous rapporter de bonnes nouvelles. Adieu, père Mathéo. Adieu, Zerline. (A ses soldats.) En marche! (Il sort avec ses soldats.)

## SCÈNE III.

### MILORD, PAMÉLA, MATHÉO, ZERLINE.

MILORD.

Il avait l'air bien ému, le brigadier. Ce Fra-Diavolo, il effrayait tout le monde.

MATHÉO.

Vous vous trompez, Lorenzo n'a peur de rien. Il a servi dans l'armée d'Italie avec les Français; c'est un brave garçon qui n'a qu'un défaut.

PAMÉLA.

Et lequel ?

MATHÉO.

Il est amoureux, et n'a pour s'établir que sa paie de soldat, et des coups de fusil en perspective.

MILORD.

Ce n'était pas assez pour vivre.

MATHÉO.

Sans cela je n'aurais pas demandé mieux. (Regardant sa fille.) Mais il faut de la raison... Allons, Zerline, serrez ces verres, ces bouteilles.

MILORD.

Je havais envie de donner du courage aux gens du pays avec des guinées! (S'avançant vers Mathéo.) Messié l'hôtesse, voulez-vous rédiger une pancarte où je promettrai de l'argent beaucoup à celui qui rapporterait à nous ce que nous avons perdu?

MATHÉO, se mettant à table à droite, et écrivant pendant que Milord lui dicte à voix basse.)

Volontiers.

PAMÉLA, observant Zerline qui a été s'asseoir dans un coin à gauche.

Miss Zerline pleurait? elle avait du chagrin?...

ZERLINE, essuyant ses yeux.

Moi! Madame, pas du tout.

PAMÉLA.

Yes, je m'y connaissais. La petite brigadier, il avait lancé à vous un regard qui disait : Oh! je vous aime beaucoup!

ZERLINE, effrayée.

Madame!

PAMÉLA.

Ce était bien. Ce était si joli les mariages d'inclination! (Tendrement.) N'est-ce pas, Milord? (Voyant qu'il ne répond pas, et avec colère.) Milord?

MILORD, de l'autre côté, occupé avec Mathéo.

Vous voyez que j'étais occupé, et vous tourmentez moi. Je faisais la pancarte pour le récompense. (A Mathéo.) Vous avez écrit que je promettais trois mille francs?

PAMÉLA.

Ce était pas assez! mettez dix mille francs. L'écrin il en valait trois cent mille! et s'il était perdu, ce était la faute à vous, qui avez voulu prendre le chemin de traverse.

MILORD.

Pour éviter ce cavalier si élégant qui nous suivait partout, et qui s'arrêtait toujours dans les mêmes auberges.

PAMÉLA.

Je pouvais pas empêcher lui de faire le même route.

MILORD.

Vous pouviez empêcher vous de le regarder et de chanter, comme hier au soir, ce petit barcarolle qui amusait pas moi du tout.

PAMÉLA, avec humeur.

On peut faire le musique?

MILORD.

Vous faisiez pas le musique, vous faisiez le coquetterie avec lui.

PAMÉLA.

Moi! le coquetterie!

MILORD.

Yes, Milady : je l'avais vu, et je déclare ici que je ne voulais pas.

PAMÉLA.

Vous ne voulez pas?

MILORD.

C'est-à dire, je voulais bien, mais je ne voulais pas! entendons-nous! (Pendant les couplets suivants, Mathéo et Zerline vont placar-

der en dedans et en dehors des piliers de l'auberge les affiches que Mathéo vient d'écrire.)

PREMIER COUPLET.

Je voulais bien, je voulais bien
Que l'on trouve vous très-aimable,
Et que de loin maint fashionable
Admire aussi votre maintien...
Je voulais bien, je voulais bien;
Mais qu'en tous lieux où je passe,
En lorgnant vous avec audace,
Un galantin suive vos pas,
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Goddam! je voulais pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Je voulais bien, je voulais bien
Payer les bijoux et la soie;
Et pour qu'à la mode on vous voie,
Par an dépenser tout mon bien...
Je voulais bien, je voulais bien;
Mais moi suivre votre méthode,
Mais être un époux à la mode,
Comme on en voit tant ici-bas,
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Goddam! je voulais pas.

TROISIÈME COUPLET.

PAMÉLA.

Je voulais bien, je voulais bien
Être sage et jamais coquette,
Et, s'il le faut, pour ma toilette
Ne plus dépenser jamais rien;
Je voulais bien, je voulais bien;
Car, par goût et par caractère,
Je suis très-douce d'ordinaire;
Mais dès qu'on dit : *Je veux*... hélas!
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Milord, je voulais pas.

MILORD.

Ah! vous voulez pas! il faudra pourtant bien... car j'entends plus que vous voyiez jamais ce marquis napolitain.

MATHÉO, se levant et écoutant.

C'est le bruit d'une voiture.

## SCÈNE IV.

**LES PRÉCÉDENTS, puis LE MARQUIS.**

QUINTETTE.

MATHÉO, regardant par la droite.

Un landau qui s'arrête, ah! quel bonheur extrême!
C'est quelque grand seigneur qui vient loger ici.
(Voyant entrer le marquis.)
Oui, c'est un grand seigneur.

MILORD.

Qu'ai-je vu? c'est lui-même!

PAMÉLA.

C'est monsieur le marquis!

MILORD, avec fureur.

Comment c'est encor lui!

LE MARQUIS.

Comment! c'est Milady!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Que vois-je! c'est elle,
C'est la charmante Milady!
Que vois-je? c'est elle
Que je retrouve ici!

MILORD.

Surprise nouvelle!
Comme il regarde Milady!
Surprise nouvelle!
Comment! c'est encor lui!

PAMÉLA.

Surprise nouvelle!
Il a suivi nous jusqu'ici!
Surprise nouvelle!
Comment! c'est encor lui!

ZERLINE.

C'est elle, c'est elle
Que cherchait monsieur le marquis;
C'est elle, c'est elle
Dont son cœur est épris!

MATHÉO.

C'est elle, c'est elle
Que cherchait monsieur le marquis ;
C'est elle, c'est elle
Dont son cœur est épris!
(A ses gens, montrant le marquis.)
Que l'on serve sa seigneurie.

LE MARQUIS.

J'ai le temps, pourquoi vous hâter?
(Regardant Paméla.)
Je compte en cette hôtellerie
Jusqu'à demain matin rester.

MILORD, bas, à sa femme.

Vous entendez? ce départ qu'il retarde,
C'était pour vous assurément.
Et comme il vous regarde!
Tenez, encore en ce moment!

LE MARQUIS.

La bonne folie!
Mon âme est ravie :
La fortune et l'amour secondent tous mes vœux.

PAMÉLA.

De moi, bien jolie,
Son âme ravie;
Est-ce ma faute, à moi, s'il était amoureux?

ZERLINE.

Oui, cette étrangère
Aura su lui plaire;
Il lui fait les doux yeux, les yeux d'un amoureux.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Que vois-je, c'est elle, etc.

MILORD.

Surprise nouvelle! etc.

PAMÉLA.

Surprise nouvelle! etc.

ZERLINE.

C'est elle, c'est elle, etc.

MATHÉO.

C'est elle, c'est elle, etc.

(A la fin de ce morceau, Milord force Paméla à rentrer dans l'auberge. Elle fait en sortant une révérence au marquis.)

## SCÈNE V.

LE MARQUIS, à table; MATHÉO, ZERLINE, GARÇONS D'AUBERGE

MATHÉO, à Zerline.

Allons donc, petite fille, servez monsieur le marquis; j'espèr que Monseigneur sera content du zèle de mes gens, et de m fille, que je laisse maîtresse de la maison, car je suis obligé c soir de m'absenter.

LE MARQUIS.

Ah! vous partez?

MATHÉO.

Dans l'instant. Je vais coucher à deux lieues d'ici, che Francesco, mon gendre, que j'amènerai demain matin avec l noce.

ZERLINE, à part.

Ah! mon Dieu!

LE MARQUIS.

Avez-vous beaucoup de monde dans cette auberge?

MATHÉO.

Vous, Monseigneur, et ceux que vous venez de voir, Milor et Milady.

LE MARQUIS.

Pas d'autres? (Après un instant de réflexion.) Milady est jolie mais Milord est de mauvaise humeur.

ZERLINE.

On le serait à moins. Il a été attaqué et dévalisé par le bandits de la montagne.

LE MARQUIS, toujours mangeant.

Pas possible! je ne crois pas aux voleurs.

MATHÉO.

Moi j'y crois comme en Dieu, et en Notre-Dame des Rameaux notre patronne.

LE MARQUIS.

Ce sont des histoires pour effrayer les voyageurs. J'ai parcouru de jour et de nuit les montagnes, et je n'ai jamais ét attaqué.

MATHÉO.

Autrefois, peut-être; mais depuis que Fra-Diavolo s'est établ dans ce canton...

LE MARQUIS.

Fra-Diavolo? Qu'est-ce que c'est que cela?

ZERLINE.

Vous n'en avez pas entendu parler? un fameux bandit.

MATHÉO.

Qui est partout.

ZERLINE.

Et qu'on ne peut jamais joindre.

MATHÉO.

Il a une amulette qu'il a volée à un cardinal, et qui le rend invisible.

LE MARQUIS.

Voyez-vous cela!

ZERLINE.

Et les balles des gendarmes rebondissent sur sa peau.

LE MARQUIS.

Vraiment!

ZERLINE.

Oui, Monseigneur; et comme dit la chanson...

LE MARQUIS.

Il y a une chanson sur lui?

MATHÉO.

Une fameuse en son honneur! Vingt-deux couplets! Si, pendant son dîner, Monseigneur veut permettre...

LE MARQUIS.

Est-on obligé de l'entendre tout entière?

MATHÉO.

C'est au choix des voyageurs; on ne force personne.

LE MARQUIS.

A la bonne heure.

MATHÉO, détachant de la muraille une mandoline et la présentant à Zerline.

Tiens, ma fille.

ZERLINE, la repoussant de la main et la plaçant près d'elle sur le coin de la table.

Merci, mon père, je chanterai bien sans cela.

PREMIER COUPLET.

Voyez sur cette roche
Ce brave à l'air fier et hardi,
Son mousquet est près de lui,
C'est son fidèle ami.
Regardez, il s'approche,
Un plumet rouge à son chapeau,
Et couvert de son manteau,

Du velours le plus beau.
Tremblez! au sein de la tempête,
Au loin l'écho répète :
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

DEUXIÈME COUPLET.

S'il menace la tête
De l'ennemi qui se défend,
Pour les belles on prétend
Qu'il est tendre et galant.
Plus d'une qu'il arrête
(Témoin la fille de Piétro)
Pensive rentre au hameau,
Dans un trouble nouveau.
Tremblez! car voyant la fillette,
Tout bas chacun répète :
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

TROISIÈME COUPLET.

LE MARQUIS, se levant.

Il se peut qu'on s'abuse,
Ma chère enfant; peut-être aussi
Tout ce qui se prend ici
N'est-il pas pris par lui.
Souvent quand on l'accuse,
Auprès de vous maint jouvenceau
Pour quelque larcin nouveau
Se glisse incognito!
Tremblez! cet amant qui soupire,
C'est de lui qu'on peut dire :
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, BEPPO, GIACOMO, paraissant près des piliers d[u] fond.

ZERLINE.

Ah! mon Dieu, qu'ai-je vu!

MATHÉO, brusquement.

Qu'est-ce? que demandez-vous?

BEPPO.

L'hospitalité pour cette nuit.

GIACOMO.

Au nom de Notre-Dame des Rameaux!

MATHÉO.

On ne reçoit pas ainsi des mendiants, des vagabonds.

BEPPO.

Nous sommes des pèlerins.

ZERLINE.

Mon père, si c'était vrai!

MATHÉO.

Sous un pareil costume!

BEPPO.

Nous sommes partis pour remplir un vœu.

MATHÉO.

Et lequel?

GIACOMO.

Celui de faire fortune.

MATHÉO.

Ce n'est pas ici que vous la trouverez.

LE MARQUIS, se levant et ouvrant sa bourse où il prend un peu de monnaie.

Peut-être! tenez, tenez, voici ce que je vous donne au nom de cette belle enfant.

BEPPO ET GIACOMO.

Ah! monsieur le marquis!

MATHÉO, étonné.

Ils vous connaissent?

LE MARQUIS.

Oui, ce sont de pauvres diables que j'ai rencontrés ce matin, et à qui j'ai déjà fait l'aumône. Monsieur l'hôte, je veux bien payer leur souper et leur coucher.

MATHÉO.

Ce sera un écu par tête.

LE MARQUIS.

Par tête! c'est peut-être plus qu'elles ne valent; n'importe!

MATHÉO, recevant l'argent.

Dès que monsieur le marquis s'y intéresse, il n'y a pas besoin d'autre recommandation.

ZERLINE.

Mon père, on va les loger tout là-haut?

MATHÉO.

Pas dans la maison, surtout quand je vais passer la nuit dehors. Jean, vous leur donnerez un morceau, et puis vous les

conduirez vous-même à la grange, ici à côté. (Aux autres gens de l'auberge.) Rentrez et préparez le souper de Milord. (A Zerline.) Toi, ma fille, tu vas me reconduire à quelques pas d'ici, jusqu'à l'hermitage, et nous parlerons de ton prétendu. (Au marquis.) Adieu, monsieur le marquis; j'espère, demain matin, en revenant avec mon gendre, retrouver encore votre seigneurie.

LE MARQUIS.

Je l'espère aussi, je me lève tard. Adieu, notre hôte, bon voyage. Adieu, ma belle enfant. (Les domestiques rentrent dans l'hôtellerie; Mathéo, qui a pris son chapeau et son bâton, sort par le fond avec Zerline.)

## SCÈNE VII.

### LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

(Le marquis est assis sur le devant du théâtre, près de la table à droite, et tient un cure-dent; Beppo et Giacomo regardent si tout le monde est parti.)

BEPPO, redescendant le théâtre et prenant la bouteille qui est sur la table, se verse un verre de vin.

A ta santé!

LE MARQUIS, se retournant avec hauteur.

Hein!

BEPPO, de même.

Je dis à ta santé!

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est que de pareilles manières?

GIACOMO, le chapeau bas.

Excusez, capitaine, c'est une recrue qui ne sait pas encore le respect qu'on vous doit. (Bas, à Beppo.) Ote donc ton chapeau! Il n'est pas encore au fait; mais il sort d'une bonne maison: c'est un ancien intendant qui veut travailler maintenant en brave et à découvert.

LE MARQUIS.

Il ne suffit pas d'être brave, il faut encore être honnête et savoir vivre. Je n'ai jamais vu, dans l'origine, de troupe plus mal composée que celle que j'ai l'honneur de commander. Les bandits les plus mal élevés! et si je n'y avais établi l'ordre et la discipline... (A Giacomo, lui montrant une carafe et relevant la manche de son pourpoint.) Verse moi de l'eau! (A Beppo, tout en se la-

vant les mains.) A la première familiarité, je te fais sauter la cervelle; cela t'apprendra.

BEPPO.

Eh bien! par exemple!

GIACOMO.

Il le ferait comme il le dit.

BEPPO, tremblant.

Hein!

LE MARQUIS.

Une serviette! (S'essuyant les mains.) Qu'y a-t-il de nouveau? et qui vous amène?

BEPPO, chapeau bas.

L'entreprise a réussi; nous avons arrêté le milord et ses diamants.

LE MARQUIS.

Crois-tu que je ne suis pas au fait? je le savais déjà.

GIACOMO.

Toutes les indications que vous nous aviez données étaient si exactes!

LE MARQUIS.

Je le crois bien; depuis trois jours que je les suis à la piste, que je dîne avec eux dans les mêmes auberges, et que tous les soirs je chante des barcarolles avec Milady. Vous croyez que ce n'est pas fatigant!

GIACOMO.

Nous savons, capitaine, ce que vous faites pour nous.

LE MARQUIS.

Milord ne s'est pas défendu, et nous n'avons perdu personne!

GIACOMO.

Non, capitaine, au contraire; le postillon était un ancien qui nous avait quittés, et qui demande à s'enrôler de nouveau.

LE MARQUIS.

Est-il entre vos mains?

GIACOMO.

Oui.

LE MARQUIS, se curant les dents et arrangeant sa chemise devant un miroir de poche.)

Qu'on le fusille! je n'aime pas l'inconstance : dans notre état, s'entend, près des belles c'est autre chose; et puisque, grâce à Milord, nous avons des diamants, tu en enverras pour

six mille écus à Fiorina, cette jeune cantatrice que je protége : j'aime les arts et surtout la musique.

GIACOMO.

Oui, capitaine.

LE MARQUIS.

Eh bien! est-ce tout?

GIACOMO.

Non, vraiment, et nous craignons d'avoir été trompés.

LE MARQUIS.

Comment cela?

GIACOMO.

Cette cassette que vous nous aviez annoncée et que Milord devait avoir dans sa voiture...

LE MARQUIS.

Cinq cent mille francs en or qu'il allait placer à Livourne chez un banquier; du moins Milady me l'avait dit.

GIACOMO.

Impossible de les trouver.

LE MARQUIS.

Imbécile! manquer une si belle opération!

BEPPO.

Peut-être, pour nous faire du tort, les a-t-il dépensés?

LE MARQUIS.

Ce que c'est que de ne pas faire ses affaires soi-même! Mais je saurai à tout prix ce que cet or est devenu. Laissez-moi (A part.) Allons, il faudra encore faire de la musique avec Milady. Ces coquins-là sont-ils heureux de m'avoir! (Regardant par la porte de l'auberge.) C'est elle! (Apercevant Beppo et Giacomo qui sont au fond du théâtre.) Eh bien! vous n'êtes pas encore partis! (Ils disparaissent par la droite.)

## SCÈNE VIII.

### LE MARQUIS, PAMÉLA.

RÉCITATIF.

PAMÉLA, sortant de l'auberge.

Oui, je vais commander le punch à vous, Milord.

LE MARQUIS, s'avançant.

Charmante Milady!

PAMÉLA, effrayée.

Comment! c'est vous encor!

Et mon époux était dans la chambre voisine;
Lui si jaloux, jaloux comme Othello!

LE MARQUIS.

Est-ce donc l'offenser que chanter un duo?

(Prenant la mandoline que Zerline a placée sur le coin de la table à la cinquième scène.)

Et nous pouvons, sur cette mandoline,
Répéter tous les deux cet air
Que nous commençâmes hier.

PAMÉLA, regardant à gauche par la porte de l'auberge.

Ah! je l'entends! c'est lui.

DUO.

LE MARQUIS, saisissant brusquement la mandoline et en jouant.

« Le gondolier fidèle
« Brave, pour voir sa belle,
« Les autans ennemis.
(La regardant.)
« De loin, s'il obtient d'elle
« Un regard, un souris,
« C'est toujours ça de pris. »

(Il regarde sur la gauche si l'on ne vient pas, et remet la mandoline sur la table en s'adressant à Paméla.)

Faut-il que votre cœur ignore
Le feu brûlant qui me dévore!

PAMÉLA, voulant s'éloigner.

Monsieur, je ne puis écouter.

LE MARQUIS, la retenant.

Je me tais, vous pouvez rester;
Oui, vous admirer en silence
Ne peut vous paraître une offense.

PAMÉLA.

Je ne pouvais pas, je le croi,
Empêcher vous d'admirer moi.

LE MARQUIS.

Ah! combien mon âme est ravie
En contemplant ces traits charmants!
Cette robe simple et jolie.
(Regardant un médaillon qui est à son cou.)
Ah! grand Dieu! les beaux diamants!

PAMÉLA.

Les seuls échappés au pillage,
Tant je les cachais avec soin!

LE MARQUIS, à part.

Les maladroits! ah! quel dommage!

(Haut, à Paméla, d'un ton galant.)

Pour plaire en avez-vous besoin?

Mais plus je considère

Ce riche médaillon... il contient un secret?

PAMÉLA.

Pour lui mon époux l'a fait faire,

Car il renferme mon portrait.

(L'ouvrant et le lui montrant.)

Trouvez-vous ressemblant?

LE MARQUIS, affectant un trouble amoureux.

O ciel! il se pourrait

(Le regardant avec ivresse.)

Voilà ce regard doux et tendre,

Voilà ces traits si gracieux;

Je crois la voir, je crois l'entendre.

(Avec délire.)

Mon âme a passé dans mes yeux.

(Avec rage.)

Et c'est pour un rival, un tyran, un barbare...

(Il met le portrait dans sa poche.)

PAMÉLA.

Que faites-vous!

LE MARQUIS.

Je m'en empare.

PAMÉLA, troublée, et voulant le reprendre.

Monsieur!

LE MARQUIS.

Jamais, jamais il ne me quittera.

PAMÉLA.

Monsieur!

LE MARQUIS.

Oui, sur mon cœur toujours il restera.

PAMÉLA.

C'est mon mari!

(Milord sort de l'hôtellerie, et le marquis, saisissant vivement la mandoline, reprend vivement le premier motif.)

« Le gondolier fidèle

« Brave sur sa nacelle

« Les jaloux, les maris,

« Quand son cœur de sa belle

« Presse les traits chéris :
« C'est toujours ça de pris. »

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; MILORD, passant entre eux deux.

TRIO.

MILORD.

Bravi! bravi!

PAMÉLA.

Ah! c'était vous?

MILORD.

Oui, Milady.

PAMÉLA.

Nous faisons de la musique,

MILORD.

Je n'aime pas la musique.

ENSEMBLE.

PAMÉLA.

Combien moi j'aimais la musique.
Elle me plaisait fort;
Mais je vois, c'est unique,
Quelle ennuyait Milord.
Jamais avec Milord,
Nous ne sommes d'accord.

LE MARQUIS.

Bravo, bravo, c'est la musique
Qui nous a mis d'accord;
Il faudra qu'on s'explique
Et qu'on m'instruise encor.
Enlevons à Milord
Et sa femme et son or.

MILORD.

Toujours ensemble, c'est unique,
Ils sont très-bien d'accord;
Aussi cette musique
A moi me déplaît fort,
Et peut faire du tort
A l'honneur d'un milord.

PAMÉLA.

Nous répétions cette barcarolle...

MILORD.

C'était bien aimable à vous pendant que je m'impatientais, moi, pour le punch.

LE MARQUIS.

Permettez donc, Milord, puisque vous preniez du punch, nous pouvions bien faire de la musique.

MILORD.

Oui, si j'en avais pris! mais je n'en prenais pas, j'en attendais.

LE MARQUIS.

Que ne le disiez-vous? Holà! quelqu'un!

MILORD.

Ce était pas besoin; je avais plus soif, je l'avais perdu le soif.

LE MARQUIS.

Depuis la perte de vos diamants!

MILORD.

Oui, cela, et puis autre chose encore.

LE MARQUIS.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il serait arrivé malheur à ces cinq cent mille francs en or que vous alliez placer à Livourne?

MILORD.

Je les avais toujours.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux! je respire, car si vous les aviez perdus, j'en aurais été aussi fâché que vous-même.

PAMÉLA.

Que vous étiez bon!

LE MARQUIS.

Ce que j'en disais, c'était pour vous offrir mon portefeuille.

MILORD.

Je remerciais vous. (Tirant son portefeuille.) Je avais déjà regarni le mien.

LE MARQUIS.

Et comment cela? comment avez-vous pu sauver votre or?

MILORD.

Par un moyen bien adroit que je ne disais à personne.

LE MARQUIS.

Vous avez de l'esprit.

MILORD.

Je croyais bien.

PAMÉLA.

Il avait changé les pièces d'or en billets de banque, il les avait fait coudre.

LE MARQUIS, vivement.

Où cela?

MILORD, riant.

Devinez.

LE MARQUIS.

Moi, je ne devine jamais rien.

MILORD.

Dans mon habit, et dans la robe de Milady.

LE MARQUIS.

Il serait possible! (Regardant la robe de Paméla.) Ce tissu charmant et précieux... (Se retournant en riant vers Milord.) C'est impayable.

MILORD, riant aussi.

Yes, yes, nous étions tout cousus d'or.

LE MARQUIS.

C'est bon à savoir. (En ce moment on entend en dehors une marche guerrière. Milord et Paméla vont regarder par le fond.)

FINAL.

MILORD ET PAMÉLA.

Écoutez!

LE MARQUIS.

Quelle est donc cette marche guerrière?

BEPPO ET GIACOMO entrent mystérieusement et disent à demi voix au marquis sur le devant du théâtre.

Un brigadier et des soldats
Qui vers ces lieux portent leurs pas.
Fuyons!

LE MARQUIS.

Jamais! Poltrons, du cœur!

BEPPO.

Je n'en ai guère...

LE MARQUIS.

Auprès de moi n'êtes-vous pas?

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; LORENZO, CHOEUR DE SOLDATS, ZERLINE, GENS DE L'AUBERGE ET DU VILLAGE.

CHOEUR.

Victoire! victoire! victoire!

Réjouissons-nous !
Victoire! victoire!
Pour nous quelle gloire!
Ils sont tombés sous nos coups.

ZERLINE, courant à Lorenzo.

C'est lui que je revois!

MILORD ET PAMÉLA, à Lorenzo.

De grâce, expliquez-vous.

LORENZO.

En silence et dans l'ombre
Suivant leurs pas errants
Dans un défilé sombre
J'ai surpris ces brigands.

LE MARQUIS, à part.

Et je n'étais pas là!

LORENZO.

Longtemps avec audace
Ils se sont comportés;
Vingt d'entre eux sur la place
En braves sont restés!

LE MARQUIS, à part.

O fureur!

LORENZO.

Mais l'effroi qui les gagne
Disperse ces bandits,
L'écho de la montagne
A répété ces cris :

LE CHŒUR.

Victoire! victoire! victoire!
Réjouissons-nous!
Victoire! victoire!
Pour nous quelle gloire!
Ils sont tombés sous nos coups.

LORENZO, à Milord.

Sur l'un de ces brigands couchés sur la poussière,
J'ai retrouvé, Milord, cet écrin.

MILORD ET PAMÉLA, s'en emparant.

C'est le mien!
O sort heureux!

LE MARQUIS, à part.

O sort contraire!

(Montrant Lorenzo.)

Par lui perdre à la fois mes soldats et mon bien !

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, BEPPO ET GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras ;
Son sang expira son offense :
Oui, je vous promets son trépas,
Oui, je jure ici son trépas !

ZERLINE, MILORD ET PAMÉLA.

Honneur à sa vaillance !
Le ciel a protégé son bras ;
Oui, je renais à l'espérance :
Pour moi quel moment plein d'appas !
Oui, quel moment plein d'appas !

LORENZO ET LE CHOEUR.

Victoire ! victoire ! victoire !
Réjouissons-nous !
Victoire ! victoire !
Pour nous quelle gloire !
Ils sont tombés sous nos coups.

LORENZO.

Adieu, Milord.

ZERLINE.

Déjà quitter cette demeure !

LORENZO.

Il le faut.

ZERLINE.

Pourquoi donc repartir à cette heure ?

LORENZO.

Le chef de ces bandits a su nous échapper !
Mais je suis sur sa trace, il ne peut nous tromper.
Adieu, Zerline.

PAMÉLA, le retenant.

Un instant, je vous prie.

(A Milord.)

Le portefeuille à vous ?

MILORD, le tirant avec peine de sa poche

Et pourquoi, chère amie ?

PAMÉLA, ouvrant le portefeuille et y prenant des billets de banque, et s'adressant à Lorenzo.

Milord, qui chérissait beaucoup les gens de cœur,

De ces dix mille francs est votre débiteur;
(Montrant la pancarte au fond.)
Lisez plutôt.

LORENZO, repoussant les billets.
Jamais! quelle idée est la vôtre?

PAMÉLA, à demi voix.
C'est la dot de Zerline; acceptez aujourd'hui
Un trésor qui pourrait vous en donner un autre.

ZERLINE, les prenant vivement.
Moi j'accepte pour lui;
Le voilà riche, Dieu merci!
Autant que son rival.

LORENZO, avec joie, et vivement.
Et je puis...

ZERLINE, de même.
A mon père...

LORENZO.
Demander...

ZERLINE.
Dès demain...

LORENZO.
Et ton cœur...

ZERLINE.
Et ma main.

LORENZO.
O sort prospère!

ZERLINE.
Heureux destin!

ENSEMBLE.

LORENZO ET ZERLINE.
Ah! je renais à l'espérance,
Le ciel me ramène en tes bras;
D'aujourd'hui mon bonheur commence;
Pour moi quel moment plein d'appas!

MILORD ET PAMÉLA.
Rendons honneur à sa vaillance,
Le ciel a protégé son bras.
(Regardant l'écrin.)
Cher écrin, ma seule espérance,
Ah! tu ne me quitteras pas.
Quel moment plein d'appas!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, BEPPO ET GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras!
Son sang expira son offense:
Oui, je jure ici son trépas!

LE CHŒUR DE SOLDATS.

Victoire! victoire! etc.

(A la fin de cet ensemble, Lorenzo va parler à ses soldats et les range en bataille.

LE MARQUIS, bas, à Beppo et à Giacomo, sur le devant, à droite.

Tout nous sourit, sachons attendre,
Le père ne peut revenir.

BEPPO.

Et ces soldats?

LE MARQUIS.

Ils vont partir.
Ils vont ailleurs pour nous surprendre!

LORENZO, au fond.

Partons, mes braves compagnons!

LE MARQUIS.

Ils s'éloignent et nous restons.

ZERLINE, à Lorenzo.

Demain, songe au bonheur que le ciel te destine.

LE MARQUIS, bas à ses compagnons.

L'or et les diamants, et la dot de Zerline,
Cette nuit...

BEPPO.

Sont à nous, et nous les reprendrons.

ENSEMBLE.

MILORD, PAMÉLA, ZERLINE.

A demain, à demain, oui, nous nous reverrons.
Demain, demain, nous reviendrons.
Partons, partons.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

Cette nuit, cette nuit, oui, d'eux tous je réponds,
Ils sont à nous, oui, j'en réponds,
Nous les tenons.

LE MARQUIS ET SES COMPAGNONS.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras!
Son sang expira son offense,

Et je jure ici son trépas :
Oui, je jure son trépas.

LORENZO ET ZERLINE.

Mon cœur renaît à l'espérance;
Demain, demain, tu reviendras;
Oui, demain tu m'appartiendras :
D'aujourd'hui mon bonheur commence
Pour moi quel moment plein d'appas!

MILORD ET PAMÉLA.

Le ciel protége sa vaillance!
Il doit encor guider ses pas,
Cher écrin, ma seule espérance,
Ah! tu ne me quitteras pas.

LE CHŒUR DE SOLDATS.

Victoire! victoire! victoire!
Dieu combat pour nous.
Victoire! victoire!
Pour nous quelle gloire,
Il va tomber sous nos coups.

(Lorenzo, à la tête de ses soldats, défile au fond du théâtre, tandis que des gens de l'auberge apportent des flambeaux au marquis, à Paméla et à Milord, qui se souhaitent le bonsoir. Un garçon d'auberge montre à Beppo et à Giacomo la grange qui est à droite du théâtre, et les emmène de ce côté pendant que les autres entrent dans la maison.)

---

# ACTE II.

Une chambre d'auberge, Sur les deux premiers plans, à gauche et à droite, deux portes vitrées faisant face au spectateur; sur le second plan à gauche, un lit et une table sur laquelle est un miroir; à droite, sur le second plan, une porte conduisant dans l'intérieur de la maison. Au fond du théâtre, une croisée donnant sur la rue.

—

## SCÈNE PREMIÈRE.

ZERLINE, tenant à la main un bougeoir et des flambeaux. Elle entre par la porte à droite, qu'elle laisse ouverte, et parle à la cantonade.

RÉCITATIF.

Ne craignez rien, Milord! oui, je vais sur-le-champ,
Pendant que vous êtes à table,
Préparer votre lit et votre appartement.

(Descendant le théâtre et posant le bougeoir sur la table.)
On n'entendit jamais de tapage semblable;
J'en perdrai la tête, je croi :
Aller, venir, courir au bruit de vingt sonnettes,
Et de tous ces messieurs écouter les fleurettes,
On n'a pas un instant à soi.

AIR.

Quel bonheur! je respire. Oui, je suis seule ici;
On me laisse un instant: qu'au moins il soit pour lui!
A peine ai-je le temps de dire que je l'aime.
De peur de l'oublier, je le dis à moi-même.
Non, pour moi ce mot-là
Jamais ne s'oublira.
(Montrant son cœur.)
Son souvenir est là!
Quel bonheur! je respire. Oui, je suis seule ici;
On me laisse un moment, qu'au moins il soit pour lui!

Ce ne sera pas long, car voilà que l'on monte déjà. (A Milord et à sa femme qui entrent.) Quand Milord et Milady voudront, leur appartement est prêt. Au bout du corridor.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; MILORD, MILADY.

TRIO.

MILORD.

Allons, ma femme,
Allons dormir.
Déjà le sommeil me réclame.
Pour un époux, ah! quel plaisir!
Ah! quel plaisir
De bien dormir!

PAMÉLA.

Eh quoi! Milord, déjà dormir!
Déjà le sommeil vous réclame!
Jadis, je crois m'en souvenir,
Vous étiez moins prompt à dormir.

MILORD.

Pour un époux, ah! quel plaisir!
Ah! quel plaisir
De bien dormir!

ENSEMBLE.

ZERLINE.

Après un an de mariage,
On querelle donc son mari?
Avec le mien, dans mon ménage,
Il n'en sera jamais ainsi.

PAMÉLA.

Après un an de mariage,
Comment! déjà changer ainsi!
Voyez donc le joli ménage,
Voyez donc l'aimable mari!

MILORD.

Après un an de mariage,
Comment! déjà changer ainsi!
Voyez donc le joli ménage!
Je reconnais plus Milady.
Il est minuit, c'est très-honnête;
Il faut partir de grand matin.

PAMÉLA.

Non, vraiment: je reste à la fête;
(Montrant Zerline.)
Sa noce elle avait lieu demain.

ZERLINE.

Croyez à ma reconnaissance.

PAMÉLA.

Je veux vous donner des avis.
Ma chère enfant, je veux d'avance
Vous prévenir sur les maris...
Voyez-vous bien, tous les maris...

MILORD, l'interrompant.

Allons, ma femme, allons dormir.

ENSEMBLE.

PAMÉLA.

Eh quoi! Milord, déjà dormir?

ZERLINE.

Milord, Milord aime à dormir!
(Le bougeoir à la main.)
Milord voudrait-il quelque chose?

MILORD.

On oreiller.

ZERLINE, allant en prendre un dans le cabinet à droite.

C'est là, je croi!

PAMÉLA, à Zerline.
Où donc est la soubrette à moi?

ZERLINE.
De moi que Madame dispose.

(Au moment où ils vont sortir, Milord s'arrête et regarde au cou de sa femme.)

MILORD.
Mais qu'avez-vous donc fait, ma chère,
Du médaillon que d'ordinaire
J'ai l'habitude ici de voir
Attaché par un ruban noir?

PAMÉLA, un peu troublée.
Ce portrait?

MILORD.
Oui, ce médaillon?

PAMÉLA, troublée.
Il est... il est...

MILORD.
Où donc?

PAMÉLA.
Allons, Milord, allons dormir, etc.

(Reprise de l'ensemble.)

(Zerline, qui a pris un bougeoir et l'oreiller, entre, en les éclairant, dans la chambre à gauche. Milord et sa femme la suivent. La chambre reste dans l'obscurité.)

## SCÈNE III.

LE MARQUIS, seul, entrant mystérieusement.

(Au moment où ils sortent, le marquis paraît au haut de l'escalier à droite.)

Ils sont tous retirés dans leurs appartements, et personne, grâce au ciel, ne m'a vu monter cet escalier. Orientons-nous. Au premier, m'a-t-on dit, la seconde chambre au bout du corridor. Voici bien la première chambre, j'y suis. Pour la seconde, est-ce celle-ci? (Regardant par la porte à droite que Zerline a laissée ouverte.) Non, un cabinet noir avec des portemanteaux, des rideaux. (Regardant de l'autre côté.) Alors voilà sans doute la porte du corridor qui conduit chez l'Anglais. Pas d'autre issue, notre proie ne peut nous échapper. Il s'agit maintenant d'avertir mes compagnons qu'on a logés dans la grange. (Ouvrant la fenêtre du fond.) Ils devraient déjà être dehors, et je ne les vois pas! la nuit est si sombre... Peut-être rôdent-ils autour de la

maison. (Apercevant une mandoline accrochée à l'un des murs.) Allons, le signal convenu. Et si on m'entendait! qu'importe? Je ne peux pas dormir, je chante. On chante jour et nuit en Italie. D'ailleurs ma chanson n'éveillera pas de soupçons. C'est celle que fredonnent toutes les jeunes filles qui attendent leurs amoureux : et elle est joliment connue dans le pays.

BARCAROLLE.

PREMIER COUPLET.

Agnès la jouvencelle,
Aussi jeune que belle,
Un soir à sa tourelle
Ainsi chantait tout bas :
La nuit cachera tes pas,
On ne te verra pas,
La nuit cachera tes pas;
Et je suis seule, hélas!
C'est ma voix qui t'appelle,
Ami, n'entends-tu pas?

DEUXIÈME COUPLET.

L'instant est si prospère!
Nulle étoile n'éclaire
Ta marche solitaire,
Pourquoi ne viens-tu pas?
Le jour, ma grand'mère, hélas!
Est toujours sur nos pas.
Mais ma grand'mère, là-bas,
Dort après son repas.
L'instant est si prospère!
Ami, n'entends-tu pas?

(A la fin du couplet, Beppo et Giacomo paraissent à la croisée du fond.)

## SCÈNE IV.

### LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

LE MARQUIS.

Entrez sans bruit.

GIACOMO.

Il ne nous a pas été difficile de sortir de la grange où l'on nous avait mis.

BEPPO.

Et nous voici exacts au rendez-vous.

LE MARQUIS.

Silence!... Milord et Milady viennent d'entrer dans leur chambre.

GIACOMO.

Et les cent mille écus de diamants qu'ils nous ont pris?

BEPPO.

Les cinq cents billets de banque qu'ils nous ont dérobés?

LE MARQUIS, montrant leur appartement.

Sont là, avec eux. (Voyant qu'ils font un mouvement pour y courir.) Où allez-vous?

GIACOMO.

Reprendre notre bien.

LE MARQUIS.

Un instant! ils ne sont pas encore endormis; il y a dans leur chambre quelqu'un qui ne va pas tarder à en sortir, cette petite servante.

GIACOMO.

Zerline?

BEPPO.

Nous avons aussi un compte avec elle, car enfin il y a dix mille francs à nous qu'elle a détournés de la masse.

LE MARQUIS.

Il nous reviendront; mais ce n'est pas à elle que j'en veux le plus, c'est à Lorenzo, son amoureux, qui nous a privés d'une vingtaine de braves, et par San-Diavolo, mon patron, je me vengerai de lui, ou je ne suis pas Italien!

ZERLINE, en dehors de la porte à gauche.

Bonsoir, Milord; il ne vous faut plus rien?

LE MARQUIS.

On vient. (Leur montrant la porte à droite.) Dans ce cabinet, derrière ces rideaux.

BEPPO, hésitant.

Ces rideaux!

LE MARQUIS.

Eh oui! jusqu'à ce que la petite soit partie! (Ils entrent tous trois dans le cabinet à droite, dont ils referment la porte.)

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, cachés; ZERLINE, tenant un bougeoir.

(Le théâtre redevient éclairé.)

ZERLINE.

Bonne nuit, Milord; bonne nuit, Milady. Oh! vous dormirez

bien : la maison est très-sûre et très-tranquille. (Posant son bougeoir sur la table près du lit.) Grâce au ciel, voilà chez nous tout le monde endormi ; et je ne suis pas fâchée d'en faire autant, je suis fatiguée de ma journée. Dépêchons-nous de dormir, car il est déjà bien tard, et demain au point du jour il faut être sur pied. (Elle s'approche du lit, dont elle ôte la courtepointe.) Mon lit ne vaut pas celui de Milord, non certainement. (Elle ouvre la porte du cabinet, et place sur la chaise qui est à l'entrée la couverture qu'elle vient de ployer, elle laisse la porte ouverte ; cette porte doit s'ouvrir en dehors, c'est-à-dire du côté du spectateur ; continuant à parler, elle se rapproche de son lit, et tourne le dos au cabinet.) Mais c'est égal, j'ai idée que j'y dormirai mieux ; je suis heureuse!...

GIACOMO, paraissant à l'entrée du cabinet dont on vient d'ouvrir la porte.

Il paraît que c'est sa chambre.

BEPPO, de même.

Qu'allons-nous faire?

LE MARQUIS, de même.

Attendre qu'elle soit couchée et endormie.

BEPPO.

Alors qu'elle se dépêche.

ZERLINE.

Demain matin Lorenzo reviendra ; il demandera ma main à mon père, qui ne pourra la lui refuser : car il est riche, il a dix mille francs! (Les tirant de son corset.) Les voilà ! ils sont à lui ! qu'est-ce que je dis? ils sont à nous ! Le compte y est-il? oui, vraiment! J'ai toujours peur qu'il n'en manque. Qu'ils sont jolis ! que je les aime! (Elle les porte à sa bouche.) Aussi ils ne me quitteront pas. (Allant les mettre sous son oreiller.) Ils passeront la nuit à côté de moi, sous mon chevet.

BEPPO, à part, dans le cabinet.

Ces coquins de billets !

LE MARQUIS.

Te tairas-tu !

BEPPO, avec mauvaise humeur.

On ne peut plus parler maintenant.

ZERLINE, va chercher la table qui est à côté du lit, et sur laquelle est un miroir en pupitre.

Et Francesco, que mon père doit m'amener comme son gendre! Je lui parlerai franchement ; je lui dirai que je ne l'aime pas, cela le consolera ; et demain, à cette heure-ci, peut-être que je serai la femme de Lorenzo. (S'arrêtant.) Sa

femme ! il est vrai qu'il y a si longtemps que j'y rêve ! tous les soirs en me couchant ; mais maintenant il n'y a plus à dire ! Sur la ritournelle de l'air suivant, elle s'assied près de la table, et commence sa toilette de nuit, elle détache son collier, ses boucles d'oreilles et les rubans de sa coiffure.)

CAVATINE.

Oui, c'est demain, c'est demain
Qu'enfin l'on nous marie!
C'est demain, c'est demain
Qu'il recevra ma main.
Que mon âme est ravie!
C'est demain, c'est demain,
C'est demain!

(Détachant son fichu.)

Nous ferons bien meilleur ménage
Que cette Anglaise et son époux;
Car Lorenzo n'est pas volage,
Il ne sera jamais jaloux.
Aye, aye, je n'y prends pas garde,
Et je me pique!

(Elle presse son doigt.)

BEPPO, regardant par la porte vitrée.

Elle est jolie ainsi!

(Sur un geste menaçant que lui fait le marquis.)

Je ne parle pas, je regarde.

LE MARQUIS, le poussant et reprenant sa place.

Va-t'en, c'est moi qui dois tout observer ici.

ZERLINE, continuant l'air tout en faisant sa toilette.

Je suis sûre de mon mari;
En sa femme il a confiance;
Aussi pour moi quelle espérance!
C'est demain, c'est demain
Qu'enfin l'on nous marie!
C'est demain, c'est demain,
Qu'il recevra ma main!
Que mon âme est ravie!
C'est demain, c'est demain,
C'est demain!

Elle a ôté son tablier, ses manches et son corset, elle reste le cou et les bras nus et avec une petite robe de dessous.)

Pour moi, je n'ai pas l'élégance
Ni les attraits de Milady.

(Se regardant.)

Pourtant Lorenzo, quand j'y pense,
N'est pas à plaindre, Dieu merci!

(Se retournant pour voir sa taille.)

Oui, voilà pour une servante,
Une taille qui n'est pas mal;
Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal:
Je crois qu'on en voit de plus mal.

(Avec satisfaction.)

Oui, oui, j'en suis assez contente.

LE MARQUIS ET LES DEUX AUTRES, dans le cabinet, ne pouvant contenir un éclat de rire.

Ah! ah! c'est original.

ZERLINE, effrayée, s'arrêtant.

Je crois qu'on vient de rire.

(Elle remonte le théâtre, écoute du côté du cabinet et n'entend plus rien.)

Est-ce en la chambre de Milord?

(Allant écouter.)

Non, il ne rit jamais; je n'entends rien! il dort.

(Reprenant avec gaicté.)

C'est demain, c'est demain,
Ce jour que je désire;
C'est demain, c'est demain,
Qu'il recevra ma main.
Ah! quelle bonheur de dire:
C'est demain, c'est demain!

(Elle reporte la table près du lit, et s'y asseyant, elle défait ses souliers.)

Allons, allons, il faut dormir.

LE MARQUIS ET SES COMPAGNONS.

C'est heureux!

ZERLINE.

Lorenzo que ton doux souvenir
Pour un seul instant m'abandonne!
Laisse-moi prier ma patronne.

(Se mettant à genoux près du lit.)

O Vierge sainte, en qui j'ai foi,
Veillez sur lui! veillez sur moi!

(Se relevant et s'asseyant sur le lit.)

Bonsoir, bonsoir, mon ami,
Mon mari.
O Vierge sainte, en qui j'ai foi,
Priez pour lui, priez pour m...

Le sommeil la saisit, ses yeux se ferment et sa tête tombe sur son oreiller.)

LE MARQUIS, BEPPO ET GIACOMO, sortant du cabinet.

Que la prudence
Guide nos pas!
Que la vengeance
Arme nos bras!

LE MARQUIS, s'approchant de la lumière qui est sur la table et qu'il éteint.

Elle dort!

BEPPO.

Non sans peine.
Je croyais, capitaine,
(Montrant le cabinet.)
Que nous y resterions toujours.

GIACOMO.

Qu'une jeune fillette
Est longue en sa toilette,
Ainsi qu'en ses pensers d'amours!

BEPPO.

Entrons chez Milord!

LE MARQUIS.

Du mystère!

GIACOMO, montrant son poignard.

Je sais comment le faire taire.

ENSEMBLE.

Oui, la prudence
Veut son trépas!
Que la vengeance
Arme nos bras

GIACOMO, prêt à entrer dans la chambre de Milord.

Marchons!

BEPPO, l'arrêtant et lui montrant Zerline.

Et cette jeune fille,
Que le bruit pourrait éveiller,
A son secours peut appeler.

LE MARQUIS.

Beppo par la prudence brille.

GIACOMO.

Que faire?

BEPPO.

Commençons par elle.

GIACOMO, au marquis.

Le veux-tu?

LE MARQUIS.

C'est dommage!

BEPPO.

Qu'ai-je entendu?
Le capitaine y met de la délicatesse!

LE MARQUIS.

Moi, faquin, pour qui me prends-tu
(Lui donnant son poignard.)
Tiens, frappe! et point de faiblesse.

ENSEMBLE.

Oui, la prudence
Veut son trépas!
Que la vengeance
Arme nos bras!

(Beppo passe derrière le lit en faisant face aux spectateurs. Il lève le poignard pour frapper Zerline.)

ZERLINE, dormant et répétant les derniers mots de sa prière.

O Vierge sainte, en qui j'ai foi,
Veillez sur lui, veillez sur moi!
(Beppo, troublé, hésite.)

GIACOMO.

N'importe, frappe!

LE MARQUIS, détournant la tête

Allons, n'hésite pas.

(Beppo lève le bras de nouveau et va frapper, lorsqu'on entend heurter violemment en dehors. Tous trois, étonnés, s'arrêtent.)

C'est en dehors, c'est à la grande porte!
Que veut dire ce bruit?
(On frappe plus fort.)

ZERLINE, étendant les bras.

Quoi! déjà m'éveiller! Qui frappe de la sorte
Au milieu de la nuit?

LE CHŒUR, en dehors.

Qu'on se reveille en cette auberge!
Voici de braves cavaliers.
Ouvrez vite! qu'on les héberge!
Car ce sont des carabiniers;
Oui, ce sont des carabiniers.

BEPPO.

Des carabiniers?
(Tremblant.)
Capitaine!

LE MARQUIS, froidement.

As-tu donc peur?

BEPPO.

Qui les ramène?

LORENZO, en dehors.

Zerline! Zerline! écoute-moi :
C'est ton amant qui revient près de toi.

ZERLINE, avec joie.

C'est Lorenzo!

GIACOMO.

Grands dieux!

LE MARQUIS, avec colère.

Ah! j'en aurai vengeance
Mais d'ici là de la prudence!

ENSEMBLE.

TOUS TROIS, se retirant vers le cabinet.

Que la prudence
Guide nos pas!
Faisons silence;
Ne nous montrons pas.

LORENZO ET LES CAVALIERS, en dehors.

Qu'on se réveille en cette auberge!
Voici de braves cavaliers.
Ouvrez vite! qu'on les héberge!
Ce sont les carabiniers.

(Ils frappent de nouveau à la porte.)

ZERLINE, qui pendant le chœur précédent s'est habillée à la hâte, a remis ses souliers, etc.

Mais un instant! un instant! par Notre-Dame! donnez-vous patience. (Allant à la fenêtre du fond qu'elle ouvre.) Est-ce bien vous Lorenzo?

LORENZO, en dehors.

Sans doute.

ZERLINE.

Vous en êtes bien sûr?

LORENZO.

Moi et mes camarades, que depuis une heure vous faites attendre.

ZERLINE.

Il faut bien le temps de s'habiller! quand on est réveillée en sursaut. Mais tenez, (Jetant une clé par la fenêtre.) vous entrerez par

la cuisine, et voici la clé; la lampe y est allumée, d'ailleurs voici le jour qui commence à poindre. (Elle referme la croisée et revient près du lit achever sa toilette.) Dépêchons-nous à grand renfort d'épingles; encore faut-il être présentable, surtout devant des militaires; c'est terrible! (Le bruit redouble en bas à gauche; en dehors, on entend Milord.)

MILORD.

Calmez-vous, Milady! je allais voir ce que c'était... je avais payé pour le dormir tranquille, et on volait à moi mon argent!

## SCÈNE VI.

ZERLINE, LORENZO, entrant par la porte à droite, puis MILORD.

ZERLINE, apercevant Lorenzo et s'enveloppant vivement dans le rideau du lit.

Ah! mon Dieu! c'est déjà vous! on n'entre pas ainsi à l'improviste chez les gens! c'est très-mal.

LORENZO.

Ma Zerline, pardonne-moi; tu es si jolie dans ce négligé!

MILORD, entrant et apercevant Lorenzo.

C'est vous, la brigadier? D'où venait ce bruit, et qui ramenait vous ainsi?

LORENZO.

De bonnes nouvelles! je crois que maître Diavolo ne peut nous échapper.

ZERLINE ET MILORD.

Vraiment!

LORENZO.

Nous avions de mauvais renseignements, et nous le poursuivions dans une fausse direction, lorsqu'à trois lieues d'ici nous avons rencontré un brave meunier qui nous a dit : Seigneurs cavaliers, je sais où est le bandit que vous cherchez, il n'est pas à la montagne; je connais sa figure, car j'ai été deux jours son prisonnier, et ce soir je l'ai vu passer dans une voiture découverte et suivant la route de Terracine.

ZERLINE.

Il serait possible!

LORENZO.

Il nous a offert alors de nous conduire, de ne pas nous quitter : ce que j'ai accepté, et de grand cœur; quand il ne servirait qu'à le désigner, c'est déjà beaucoup, et nous allons

nous remettre à sa poursuite; mais auparavant, j'ai voulu faire prendre à mes soldats quelques heures de repos, car ils ont marché toute la nuit et meurent de faim.

MILORD.

Mourir de faim! c'était un vilain mort.

ZERLINE.

Jésus Maria! Et vous, Monsieur?

LORENZO.

Et moi aussi! pour être brigadier, cela n'empêche pas.

ZERLINE.

Il y a d'autres auberges, où vous auriez depuis longtemps trouvé à souper.

LORENZO.

Il n'y avait que celle-ci où j'aurais trouvé Zerline.

ZERLINE.

Ah! ah! c'est pour cela?

LORENZO.

Justement; aussi je disais toujours : Cavaliers! en avant, marche! Voilà les occasions où il est agréable d'être commandant.

ZERLINE.

Ce pauvre garçon! Je vais vous chercher à manger.

LORENZO.

Non, commencez par mes camarades; eux qui ne sont pas amoureux sont plus pressés. Va vite, ma Zerline.

ZERLINE.

Ma Zerline! Il se croit déjà mon mari.

LOZENZO, la serrant dans ses bras.

Pas aujourd'hui; mais demain!

ZERLINE.

Finissez, Monsieur! finissez. Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Et tenez! tenez! voilà vos camarades qui s'impatientent. (On entend les cavaliers qui sonnent et frappent sur les meubles.) Holà! la fille! holà! quelqu'un!

ZERLINE, se dégageant des bras de Lorenzo.

Ils ne sont pas comme vous, ils sont bien sages. — Voilà, voilà! — Je vais leur donner tout ce qu'il y aura, et puis je garderai ce qu'il y a de meilleur pour vous l'apporter... Eh! mon Dieu! quel tapage! (Elle sort en courant. — Il est grand jour.)

## SCÈNE VII.

LORENZO, MILORD.

MILORD.

Et moi, messié la brigadier, je allais retrouver Milady qui était capable pour mourir de frayeur. J'ai dit : rassurez-vous, je vais aller voir. (Contrefaisant la voix de femme.) Milord, mon cher milord, ne laissez pas moi toute seule! Et elle serrait moi tendrement beaucoup. C'était pas arrivé depuis bien longtemps.

LORENZO, souriant.

Vous voyez qu'à quelque chose la frayeur est bonne.

MILORD.

Yes, c'était bonne pour des femmes. (Continuant à parler pendant que Lorenzo remonte le théâtre, il regarde par la porte à droite si Zerline revient, et redescend à gauche du spectateur. Il s'assied près de la table.) Mais pour nous autres, messié la brigadier, pour nous autres qui étaient des hommes... (On entend dans le cabinet à droite le bruit d'une chaise qu'on renverse.)

MILORD, effrayé.

Hein! avez-vous entendu?

LE MARQUIS, bas, à Beppo dans le cabinet.

Maladroit!

LORENZO, froidement.

C'est le bruit d'un meuble qu'on a renversé.

MILORD.

Nous n'étions pas seuls ici?

LORENZO.

C'est sans doute Milady ou sa femme de chambre.

MILORD.

Non, elle n'est pas de ce côté : il n'y avait personne.

LORENZO, toujours assis.

Vous croyez?

MILORD, inquiet et regardant.

Je en étais persuadé!

BEPPO.

Nous sommes perdus!

FINAL.

MILORD.

N'était-il pas prudent de reconnaître
Ce qui se passe là-bas?

LORENZO, se levant.

On peut voir.

MILORD, l'engageant à passer.

Yes, voyez.

BEPPO, dans le cabinet.

C'est fait de nous!

LE MARQUIS, de même.

Peut-être.

Laissez-moi faire et ne vous montrez pas.

(Au moment où Lorenzo traverse le théâtre pour entrer dans le cabinet, le marquis en ouvre la porte qu'il referme.)

## SCÈNE VIII.

### LORENZO, MILORD, LE MARQUIS.

LORENZO ET MILORD.

Ah! grand Dieu!

LE MARQUIS, le doigt sur la bouche.

Du silence!

MILORD.

C'est messié le marquis.

LORENZO.

Ce seigneur qu'hier soir j'ai vu dans ce logis?

MILORD.

Lui-même!

LORENZO, vivement et à voix haute.

Qui l'amène à cette heure?

LE MARQUIS, à demi voix.

Silence!

J'ai d'importants motifs pour cacher ma présence.

LORENZO ET MILORD.

Quels sont-ils?

LE MARQUIS, feignant l'embarras.

Je ne puis les dire en ce moment;

Si c'était, par exemple, un rendez-vous galant?

LORENZO ET MILORD.

O ciel!

LE MARQUIS, passant entre eux deux.

En votre honneur je mets ma confiance.

LORENZO ET MILORD.

Achevez!

LE MARQUIS.

Eh bien! oui, je l'avoue entre nous.
Soyez discrets, c'est un rendez-vous.

ENSEMBLE.

MILORD.

Quel soupçon dans mon âme
Se glisse malgré moi!
Si c'était pour ma femme!
Ah! j'en tremble d'effroi!

LORENZO.

Quel soupçon dans mon âme
Se glisse malgré moi!

LE MARQUIS.

Je ris au fond de l'âme
Du trouble où je les voi;
Le courroux qui l'enflamme
Est un plaisir pour moi.

BEPPO ET GIACOMO, dans le cabinet.

L'espoir rentre en mon âme;
J'en sortirai, je croi!
Le courroux qui l'enflamme
A banni mon effroi.

MILORD, au marquis.

Peut-on savoir au moins... la nuit... à la sourdine,
Pour qui donc vous veniez ici?

LORENZO, à voix basse et d'un air menaçant.

Était-ce pour Zerline?

MILORD, de même, de l'autre côté.

Est-ce pour Milady?

LE MARQUIS.

Qu'importe? de quel droit m'interroger ainsi?
De mes secrets ne suis-je pas le maître?

MILORD ET LORENZO, chacun à voix basse et aux deux côtés du marquis.

Pour laquelle des deux?

LE MARQUIS, riant.

Pour toutes deux, peut-être.

MILORD ET LORENZO.

Monsieur, sur ce doute outrageant
Vous vous expliquerez ici même à l'instant.

LE MARQUIS, à part avec joie, et les regardant l'un après l'autre.

De tous mes ennemis, enfin, j'aurai vengeance!

(Prenant Milord à part, et à demi voix.)

Pour vous-même, Milord, ne faites point de bruit!
De Milady, c'est vrai, les charmes m'ont séduit;
Et ce portrait charmant, gage de ma constance...

(Il tire de sa poche le médaillon qu'il lui montre.)

MILORD, furieux.

Ah! goddam! nous verrons!

LE MARQUIS, froidement et à voix basse.

Quand vous voudrez, suffit.

(Prenant à part Lorenzo, et montrant Milord.)

Je voulais à ses yeux dérober ton offense,
Mais tu l'exiges...

LORENZO.

Oui!

LE MARQUIS, montrant le cabinet.

J'étais là... je venais...
Pour Zerline.

LORENZO.

Grand Dieu!

LE MARQUIS.

Tu comprends, je suppose

LORENZO.

Être trahi par elle! et je le souffrirais!
Courons!

LE MARQUIS, le retenant par la main.

Je n'entends point qu'un tel aveu l'expose!

LORENZO.

Vous la défendez?

LE MARQUIS.

Oui; pour elle, point d'éclat.

LORENZO, s'arrêtant et regardant le marquis avec une fureur concentrée.

Quand un grand ne craint pas d'outrager un soldat,
S'il a du cœur...

LE MARQUIS, à demi voix.

J'entends! tantôt, seul, à sept heures,
Aux Rochers noirs.

LORENZO, de même.

C'est dit.

LE MARQUIS, à part, avec joie.

Il n'en reviendra pas,
Mes compagnons, dans ces sombres demeures,
De nos braves sur lui vengeront le trépas.

ENSEMBLE.

LORENZO.

O fureur! ô vengeance!
Elle a pu me trahir!
Après son inconstance
Je n'ai plus qu'à mourir!

LE MARQUIS.

O bonheur! ô vengeance!
Tout va me réussir!
Je punis qui m'offense :
Ah! pour moi quel plaisir!

MILORD.

O fureur! ô vengeance!
Elle a pu me trahir?
Gardons bien le silence;
Mais sachons la punir!

BEPPO ET GIACOMO.

O bonheur! ô vengeance!
Il s'en tire à ravir!
Attendons en silence
Le moment de sortir.

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; PAMÉLA, sortant de la chambre à gauche; ZERLINE, entrant par la porte à droite.

PAMÉLA.

Dans cette auberge quel tapage!
(A son mari.)
Vous veniez pas me rassurer.

ZERLINE, allant à Lorenzo.

Venez, j'ai tout fait préparer.

ZERLINE ET PAMÉLA, l'une à Lorenzo, l'autre à Milord.

Pourquoi donc ce sombre visage?

MILORD ET LORENZO, à part.

La perfide!

PAMÉLA, tendrement.

Mon cher époux!

MILORD.

Laissez-moi! je voulais me séparer de vous!

PAMÉLA.

Pourquoi donc?

MILORD.

Je voulais.

ZERLINE, de l'autre côté, à Lorenzo.

Lorenzo, qu'avez-vous?

LORENZO, froidement et sans la regarder.

Laissez-moi! laissez-moi!

ZERLINE ET PAMÉLA.

Quel est donc ce mystère!

LORENZO.

Pour vous, pour votre honneur, je consens à me taire.

ZERLINE.

Que dit-il?

LORENZO.

Mais partez!

ZERLINE.

Lorenzo!

LORENZO.

Laissez-moi!

ZERLINE.

Écoutez.

LORENZO.

Je ne puis! je vous rends votre foi!

(Bas, au marquis.)

Ce matin aux Rochers.

LE MARQUIS, de même.

C'est dit : comptez sur moi.

ENSEMBLE.

LORENZO, de même.

Comptez sur moi!

ZERLINE.

C'est fait de moi!

MILORD, à sa femme.

Oui, laissez-moi!

PAMÉLA.

Mais qu'avait-il donc contre moi?

ZERLINE.

Voilà donc sa constance!
Il ose me trahir.
Pour moi plus d'espérance!
Je n'ai plus qu'à mourir.

LORENZO.

O fureur! ô vengeance

Elle a pu me trahir!
Après son inconstance
Je n'ai plus qu'à mourir.

LE MARQUIS, qui tient le milieu du théâtre, et qui les regarde tous avec joie.

O bonheur! ô vengeance!
Tout va me réussir;
Je punis qui m'offense :
Ah! pour moi quel plaisir!

PAMÉLA.

Le dépit, la vengeance,
A moi se font sentir;
Milord de son offense
Pourra se repentir!

MILORD.

O fureur! ô vengeance!
Elle a pu me trahir!
Gardons bien le silence;
Mais sachons la punir.

BEPPO ET GIACOMO, dans le cabinet.

O bonheur! ô vengeance!
Il s'en tire à ravir;
Attendons en silence
Le moment de sortir.

(Milord veut entrer dans sa chambre; Paméla s'attache a ses pas et l'arrête. Lorenzo, qui veut s'élancer sur l'escalier à droite, est retenu par Zerline, qui le conjure encore de l'écouter. Beppo et Giacomo entr'ouvrent la porte du cabinet pour sortir. Le marquis étend la main vers eux et leur fait signe d'attendre encore. La toile tombe.

---

## ACTE III.

Un riant paysage d'Italie; à gauche des spectateurs, une porte extérieure de l'auberge, et devant, un bouquet d'arbres : à droite, une table et un banc de pierre, et derrière un bosquet; au fond, une montagne et plusieurs sentiers pour y arriver. Au sommet de la montagne, un ermitage avec un clocher.

—

### SCÈNE PREMIÈRE.

DIAVOLO, seul, descendant de la montagne.

RÉCITATIF.

J'ai revu nos amis! tout s'apprête en silence
Pour seconder ma vengeance,

Et pour combler tous mes vœux;
Est-il un destin plus heureux?

AIR.

Je vois marcher sous mes bannières
Des braves qui me sont soumis;
J'ai pour sujets et tributaires
Les voyageurs de tous pays.
Aucun d'eux ne m'échappe,
Je leur commande en roi,
Et les soldats du pape
Tremblent tous devant moi.
On m'amène un banquier : — De l'or! — De l'or! — De l'or!
Là c'est un grand seigneur : — De l'or! — De l'or! — De l'or!
Là c'est un fournisseur : — Que justice soit faite!
De l'or! de l'or! bien plus encor.
Là c'est un pauvre pèlerin :
— « Je suis sans or, je suis sans pain! »
— En voici, camarade; et poursuis ton chemin.
Là c'est une jeune fillette!
Comme elle tremble, la pauvrette!
« Par charité, laissez-moi, je vous prie!
« Ah! ah! ah! ah!
« Par charité, ne m'ôtez pas la vie!
« Ah! ah! ah! ah!
« Grâce, monseigneur le brigand!
« Je ne suis qu'une pauvre enfant. »

CAVATINE.

Nous ne demandons rien aux belles :
L'usage est de les épargner;
Mais toujours nous recevons d'elles
Ce que leur cœur veut nous donner.
Ah! quel plaisir et quel enchantement!
Le bel état que celui de brigand!
Mais, mais, dans cet état charmant...

RONDEAU.

Il faut se hâter, le temps presse,
Il faut se hâter de jouir!
Le sort, qui nous caresse,
Demain pourra nous trahir.
Quand des périls de toute espèce
Semblent toujours nous menacer,
Et plaisir et richesse,
Il faut gaîment tout dépenser.

Ah! le bel état!
Aussi puissant qu'un potentat,
Partout j'ai des droits,
Et moi-même je les perçois.
Je prends, j'enlève, je ravis
Et les femmes et les maris.
J'ai fait battre souvent leur cœur,
L'un d'amour, l'autre de frayeur.
L'un en tremblant dit : Monseigneur!
Et l'autre dit : Cher voleur! cher voleur!

Il faut se hâter, le temps presse, etc.

Oui, tout mon plan est arrêté, et j'espère que cette fois messire Lorenzo ne pourra plus le déranger. Six heures viennent de sonner à l'horloge de l'auberge; dans une heure j'en serai débarrassé. Il est jaloux, il est brave : il ira au rendez-vous. (Souriant.) J'ai donné ma procuration à mes compagnons qui l'attendent, et qui se font toujours une fête de mettre du plomb dans la tête d'un brigadier romain. Moi, pendant ce temps, et sitôt que le détachement sera parti... Oui, si j'ai bonne mémoire, le père de Zerline, Mathéo, revient ce matin avec son gendre pour la noce; et pendant qu'ils seront tous à la chapelle, les billets de banque de Milord, ses bijoux, et jusqu'à Milady... je lui dois cela, je l'inviterai à venir passer quelque temps avec nous à la montagne. En sera-t-elle fâchée? Elle le dira. (Avec fatuité.) Mais je ne le crois pas; il est si agréable de pouvoir raconter son aventure dans toutes les sociétés de Londres. (Contrefaisant une voix de femme.) « Ah! ma chère, quelle horreur! j'ai été enlevée par les brigands les plus aimables, les plus respectueux. — Vraiment? — Je vous le jure. » Elles voudront toutes, d'après cela, faire le voyage d'Italie. (Regardant autour de lui.) L'essentiel est de guetter le départ de Lorenzo et celui du détachement. Je ne vois pas paraître Beppo et Giacomo que j'ai laissés ici en éclaireurs; et je n'ose les aller chercher dans l'auberge; car les carabiniers sont sur pied, et je rencontrerais ce paysan qu'ils ont amené et qui me connaît... Un ingrat! qu'on s'est contenté de voler. Voilà une leçon pour l'avenir. (Écoutant.) On vient! (Tirant des tablettes.) Ayons recours au messager convenu. (Montrant un des arbres du bosquet à droite.) Le creux de cet arbre... à Beppo et à Giacomo, deux mots qu'eux seuls pourront comprendre. (Il déchire

la feuille de ses tablettes, la ploie, la jette dans l'arbre et s'éloigne par la droite.)

## SCÈNE II.

MATHÉO, FRANCESCO, PAYSANS ET PAYSANNES, paraissant au haut de la montagne. Ils ont tous des feuillages à leur coiffure.

CHOEUR.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries!
De nos vallons, de nos prairies,
Accourez tous; voici
Ce jour si joli!
Garçon, fillette,
Vite, qu'on mette
De verts rameaux
A vos chapeaux!
C'est grande fête!
Voici, voici
Ce jour si joli!

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, descendant de la montagne; BEPPO ET GIACOMO, sortant de la gauche, près de l'auberge.

GIACOMO.

Paresseux, viendras-tu?

BEPPO.

C'est bien le moins qu'on prenne
Une heure de sommeil.

GIACOMO.

Et si le capitaine
Nous attendait?
(S'arrêtant sous le bosquet à gauche.)
Eh! mais voici tout le hameau.

BEPPO.

Eh! oui, c'est jour de fête; et, cependant, regarde,
Tu n'as pas seulement un buis à ton chapeau!
Veux-tu donc nous porter malheur?

GIACOMO, cueillant une branche d'arbre.

Le ciel m'en garde!
De longtemps pour son zèle on connaît Giacomo.

CHOEUR.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries!
De nos vallons, de nos prairies,
Accourez tous; voici
Ce jour si joli!
Garçon, fillette,
Vite, qu'on mette
De verts rameaux
A vos chapeaux!
C'est grande fête!
Voici, voici
Ce jour si joli!

MATHÉO.

Est-il un plus beau jour pour entrer en ménage?
(A Francesco, qui est près de lui, le bouquet au côté.)
Mon gendre, avant d'offrir vos vœux et votre hommage,
(Montrant des jeunes filles et des garçons qui s'arrêtent au haut de la montagne, et qui s'agenouillent à la porte de l'ermitage.)
A Notre-Dame des Rameaux
Faisons comme eux la prière d'usage.

LE CHOEUR, se mettant à genoux.

O sainte Vierge des Rameaux,
Exauce aujourd'hui nos prières!
Veille toujours sur nos chaumières;
Protége toujours nos travaux!

MATHÉO, montrant sa maison, où est sa fille.

Conserve à ma tendresse
L'enfant que je chéris!

CHOEUR DES HOMMES.

Donne-nous la richesse!

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Donne-nous des maris!

CHOEUR GÉNÉRAL.

O sainte Vierge des Rameaux!
Exauce aujourd'hui nos prières!
Veille toujours sur nos chaumières!
Protége toujours nos travaux!
(Mathéo leur montre la porte de l'auberge, et engage tous les gens de la noce à entrer chez lui.)

CHOEUR.

C'est grande fête

Aujourd'hui.
Garçon, fillette,
Voici, voici
Ce jour si joli !
(Ils sortent par la porte à gauche.)

## SCÈNE IV.

### BEPPO, GIACOMO.

GIACOMO.

Ils s'éloignent. (Regardant par les sentiers du fond qui sont à droite et et à gauche.) Vois-tu le capitaine?

BEPPO, s'asseyant sur le banc à droite.

Non; il est peut-être déjà parti.

GIACOMO.

Et que fais-tu là! à quoi t'occupes-tu?

BEPPO.

Je m'occupe... à rien faire; c'est si doux de ce beau soleil-là!

GIACOMO.

Dans le cas où le capitaine ne pourrait nous rejoindre, il a dit que nous trouverions ses instructions dans le creux de l'arbre, près de la treille.

BEPPO, se retournant et mettant son bras dans l'arbre.

C'est ici, il y a quelque chose, un papier, et de son écriture...

GIACOMO.

Lisons.

BEPPO.

Lis toi-même.

GIACOMO, lisant.

« Dès que l'amoureux de la petite sera parti pour le rendez-
« vous où nos braves l'attendent, les carabiniers pour leur
« expédition contre nous, et les gens de l'auberge pour la
« noce, vous m'en avertirez en sonnant la cloche de l'ermi-
« tage. Je viendrai alors avec quelques braves, et je me charge
« de Milord et de Milady. Attendez-moi. »

BEPPO.

C'est clair...

GIACOMO.

Clair ou non, dès qu'il le dit, il faut le faire; il s'agit ed guetter le départ des carabiniers.

BEPPO.

Ce ne sera pas long, nous venons de les voir sur pied et prêts à se mettre en route.

GIACOMO.

Tant mieux...

BEPPO.

Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse. Attaquer ce milord un dimanche! un jour de fête!

GIACOMO.

Si c'était un chrétien, mais un Anglais! cela doit nous porter bonheur pour tout le reste de l'année.

BEPPO.

Tu as raison, que le ciel nous soit en aide!

GIACOMO.

Mais tiens, voici l'amoureux, le brigadier Lorenzo, qui vient de ce côté; il est triste, il soupire.

BEPPO.

Il fait bien de se dépêcher; car s'il va au rendez-vous que lui prépare le capitaine, il n'aura pas longtemps à soupirer.

GIACOMO.

Viens, laissons-le, et ne le perdons pas de vue. (**Ils s'éloignent par le sentier à droite qui est derrière la treille.**)

## SCÈNE V.

LORENZO, sortant de l'auberge, à gauche.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Pour toujours, disait-elle,
Je suis à toi;
Le sort peut bien t'être infidèle,
Mais non pas moi!
Et déjà la perfide adore
Un autre amant!
Ah! je ne puis le croire encore :
Je l'aimais tant!

DEUXIÈME COUPLET.

Allons, que l'honneur seul me guide,
Je veux la fuir!
Je veux oublier la perfide,

Et puis mourir !
Oui, je la hais, oui, je l'abhorre,
Et cependant
Je ne puis l'oublier encore :
Je l'aimais tant!

Et j'ai su me contraindre, j'ai eu le courage de l'épargner! quand je puis, à haute voix, devant son père, devant tout le monde, lui reprocher sa trahison!... Qu'ai-je dit?... moi! déshonorer celle que j'ai aimée! la perdre à jamais! non, qu'elle se marie, qu'elle soit heureuse si elle peut l'être; elle n'entendra de moi ni plaintes, ni reproches. Voici bientôt l'heure du rendez-vous; j'irai, j'irai me faire tuer pour elle ce sera ma seule vengeance.

## SCÈNE VI.

LORENZO, MATHÉO, ZERLINE, sortant de l'auberge, à gauche.

MATHÉO.

Mettez là une table et du vin ! les gens de la noce et les carabiniers ne seront pas fâchés de boire un coup avant de partir. Des carabiniers, c'est toujours altéré ! (Mathéo va et vient pendant toute la scène suivante. Durant ce temps, Zerline s'est approchée de Lorenzo qui est dans le coin à droite.)

ZERLINE, timidement.

Lorenzo, c'est moi qui vous cherche. Voici mon père de retour.

LORENZO.

C'est bien.

ZERLINE.

Francesco est avec lui !

LORENZO, un peu ému.

Francesco!

ZERLINE.

Il me l'a présenté comme son gendre. Tout est prêt pour notre mariage.

LORENZO, à part.

Tant mieux!

ZERLINE.

Dans une heure, je vais être à un autre, si vous ne parlez pas, si vous ne daignez pas m'expliquer votre étrange conduite.

MATHÉO, à la table à gauche.

Qu'est-ce que tu fais donc, au lieu de venir m'aider?

ZERLINE, allant à lui tout en regardant Lorenzo.

Me voici, mon père.

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; BEPPO ET GIACOMO, entrant par la droite.

BEPPO, s'asseyant près de la table à droite sous la treille.

D'ici nous pouvons tout surveiller.

ZERLINE, qui s'est approchée de Lorenzo.

Lorenzo, dites-moi la vérité; qu'avez-vous contre moi? qu'avez-vous à me reprocher?

BEPPO ET GIACOMO, frappant sur la table.

Allons, la fille! ici! à boire!

MATHÉO.

Eh bien! eh bien! tu n'entends pas qu'on t'appelle?

ZERLINE, avec impatience.

Tout à l'heure. Il s'agit bien de cela dans ce moment! (Elle fait un signe à un garçon qui apporte à boire à Beppo et à Giacomo; Zerline cherche encore à parler à Lorenzo; mais dans ce moment entrent les cavaliers.)

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, SOLDATS DU DÉTACHEMENT.

CHŒUR.

Allons, allons, mon capitaine,
Voici le jour qui nous ramène
Et les combats et le plaisir.
Allons, allons, il faut partir!

MATHÉO.

Quoi! déjà vous mettre en campagne!

CHŒUR DE SOLDATS.

Dès longtemps l'aurore a paru :
Sept heures vont bientôt sonner.

LORENZO, à part,

Qu'ai-je entendu?

(Aux soldats.)

Nous partons.

(A un sous-officier qu'il prend à part.)

Écoute : au pied de la montagne
Un quart d'heure tu m'attendras!
Et si je ne reparais pas,
A ma place commande et dirige leur zèle.

MATHÉO.

Quoi! seul dans ces rochers!

LORENZO.

C'est l'honneur qui m'appelle!

BEPPO, à part.

C'est à la mort qu'il va courir.

GIACOMO.

Enfin, enfin, il va partir!

ZERLINE, regardant Lorenzo.

Je ne puis le laisser partir.
Il faut...

(Elle va s'avancer vers lui; en ce moment Francesco et toute la noce arrivent et l'entourent.)

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; HABITANTS ET HABITANTES DU VILLAGE, avec des bouquets; MILORD, PAMÉLA.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR DE VILLAGEOIS.

Allons, allons, jeunes fillettes,
Les tambourins et les musettes
Annoncent l'instant du plaisir;
Et pour la noce il faut partir.

LE CHŒUR DE SOLDATS.

Allons, allons, mon capitaine,
Voici le jour qui nous ramène
Et les combats et le plaisir.
Allons, allons, il faut partir!

MATHÉO, unissant Francesco et Zerline.

Allons, enfants, votre bonheur commence.
(A Zerline, montrant Francesco.)
Dans un instant il recevra ta foi.

ZERLINE.

Tout est fini! pour moi plus d'espérance!
(Voyant Lorenzo qui va partir, elle s'approche de lui.)
Ah! Lorenzo, de grâce, écoutez-moi!
Qu'ai-je donc fait?

LORENZO, avec une fureur concentrée.

Perfide!

ZERLINE, à haute voix

Achevez!

LORENZO, à demi voix, et lui imposant silence.

Imprudente!

Songez à cet amant que cette nuit j'ai vu
Non loin de vous caché...

ZERLINE.

Qu'ai-je entendu?

De surprise et d'horreur je suis toute tremblante!

(Lorenzo, qui s'est brusquement éloigné d'elle, va retrouver ses soldats qui sont au fond du théâtre, et les range en bataille.

BEPPO, sur la droite, près de la table, et buvant.

Partent-ils?

GIACOMO, de même.

Dans l'instant.

ZERLINE.

O mystère infernal!

BEPPO, frappant sur la table et appelant.

Holà! du vin!

(Se retournant et apercevant Zerline qu'il montre à Giacomo.)

Eh! mais! vois donc, c'est la jeune fillette
Qui fut hier au soir si longue à sa toilette.

GIACOMO.

Et qui se trouve si bien faite;
Il t'en souvient?

BEPPO.

Oui, c'est original.

(Riant.)

« Oui, voilà, pour une servante,
« Une taille qui n'est pas mal.

(Imitant la posture de Zerline devant la glace.)

« Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal. »

ZERLINE, étonnée.

Qu'entends-je?

TOUS DEUX.

Ah! ah! ce n'est pas mal;
Elle a raison d'être contente.

ZERLINE, cherchant à rappeler ses idées.

Qu'ont-ils dit? quel est donc ce mystère infernal?

ENSEMBLE.

MATHÉO ET LE CHOEUR.

Allons, allons, jeunes fillettes,
Les tambourins et les musettes
Annoncent l'instant du plaisir;

Et pour la noce il faut partir.

LES SOLDATS.

Oui, c'est l'honneur qui nous appelle !
Nous saurons courir avec zèle
Au danger ainsi qu'au plaisir.
Allons, allons, il faut partir !

BEPPO ET GIACOMO.

Bon, bon, bon ! il va partir !
C'est à la mort qu'il va courir.
Oui, tout semble nous réussir ;
C'est bien, c'est bien, ils vont partir.

LORENZO.

Oui, de ces lieux il faut partir,
Et pour jamais je dois la fuir.

ZERLINE.

Qui donc ainsi m'a pu trahir ?
Par quel moyen le découvrir ?
O mon Dieu ! viens me secourir !

(A la fin de cet ensemble, Lorenzo, qui a rangé ses soldats en bataille leur crie : )

Portez armes ! en avant ! marche !

(Ils défilent devant lui et commencent à gravir la montagne ; Mathéo vient prendre la main de Zerline et lui montre la noce qui se dispose aussi à partir. En ce moment, Zerline voit Lorenzo qui s'éloigne ; et, hors d'elle-même, elle s'élance au milieu du théâtre. — Pendant ce temps, l'orchestre continue, et on entend toujours un roulement lointain de tambours.)

ZERLINE.

Arrêtez ! arrêtez tous, et écoutez-moi !

TOUS, l'entourant.

Qu'a-t-elle donc ?

ZERLINE, regardant Lorenzo qui est redescendu près d'elle.

J'ignore qui a fait naître les soupçons auxquels je suis en butte, et je cherche en vain à me les expliquer ; mais je sais qu'hier soir j'étais seule dans ma chambre ; (Avec force, et regardant Lorenzo.) oui, seule ! Je pensais à des personnes qui me sont chères, et je me rappelle avoir proféré tout haut des paroles que Dieu seul a dû entendre, et cependant on vient de les répéter tout à l'heure près de moi.

LORENZO.

Et qui donc ?

ZERLINE, montrant Beppo et Giacomo.

Ces deux hommes que je ne connais pas. Ils étaient donc près de moi. cette nuit, à mon insu!

LORENZO.

Dans quel but? dans quelle intention? il faut le savoir. (Le morceau de musique reprend.)

TOUS.

Grands dieux!

LORENZO, à ses soldats, montrant Beppo et Giacomo.

Qu'on s'assure de tous les deux!

ENSEMBLE.

SOLDATS ET LE CHOEUR.

Il a raison, le capitaine;
Saisissez-les.
Saisissons-les! saisissons-les!
On connaîtra qui les amène;
Oui, l'on connaîtra leurs projets.

LORENZO ET ZERLINE.

Pour moi quelle lueur soudaine!
Il faut pénétrer leurs secrets;
Du ciel la bonté souveraine
Peut me rendre à ce que j'aimais!

LORENZO.

Seraient-ce ces bandits que poursuivent nos armes?
(Faisant approcher un paysan.)
Toi qui connais leur chef et dois nous le livrer,
Regarde bien, et parle sans alarmes :
Est-ce l'un d'eux?

LE PAYSAN, après les avoir regardés quelque temps.

Non, non.

BEPPO ET GIACOMO, à part.

Nous pouvons respirer.

LORENZO, les regardant.

Ils ne m'en sont pas moins suspects.

MATHÉO, montrant à Lorenzo deux poignards et un papier.

Voici des armes,
Un billet dont sur eux on vient de s'emparer.

LORENZO, le prenant vivement.

Lisons. (Même effet que plus haut. L'orchestre continue seul et en sourdine.)

LORENZO, lisant une partie de la lettre à voix basse et le reste tout haut.

« Dès que les carabiniers et les gens de la noce seront par-

« tis, vous m'en avertirez en sonnant la cloche de l'ermitage;
« je viendrai alors avec quelques braves, et je me charge de
« Milord et de Milady. »

TOUS.

Grands dieux!

MILORD ET PAMÉLA, tremblants

C'est un complot contre nous deux.

(A Lorenzo.)

Que veut dire ceci?

LORENZO.

Nous le saurons.

(Il parle bas à un de ses soldats.)

MILORD.

Je tremble.

(A Paméla.)

Pour toi.

PAMÉLA.

Pour vous!

MILORD.

Non, pour tous deux.

Que l'amour...

PAMÉLA.

Ou du moins que la peur nous rassemble!

LORENZO, au soldat à qui il a parlé bas.

Ainsi que je l'ai dit, va, dispose-les tous.

(A un autre soldat, lui montrant Giacomo.)

Toi monte à l'ermitage avec lui; s'il hésite,
Qu'à l'instant même il tombe sous tes coups.

(Aux gens de la noce.)

Vous, mes amis, cachez-vous vite
Derrière ces buissons épais.

(A Beppo.)

Pour toi, reste seul ici, reste!
Et si, pour nous trahir, tu fais le moindre geste...

(Frappant sur sa carabine, et lui montrant le buisson à gauche.)

Songe que je suis là! tu m'entends?

BEPPO, tremblant.

Trop bien!

LORENZO.

Paix!

(Un soldat est monté avec Giacomo à l'ermitage qui est en haut de la montagne, en face du spectateur. — Le soldat est dans l'intérieur de la chapelle

on ne voit, par une des fenêtres du clocher, que le bras de Giacomo qui sonne lentement la cloche. — Les carabiniers sont à droite et à gauche dans les ravins qui bordent le théâtre. — Dans le bosquet à droite, Francesco, les paysans. — Dans le bosquet à gauche du spectateur, et près de la porte de l'auberge, Lorenzo, Zerline, Milord, Paméla. — Beppo est seul au milieu du théâtre. — La cloche commence à sonner)

ENSEMBLE.

LORENZO ET LE CHOEUR.

Dieu puissant, que j'implore,
Seconde { mon / son } dessein!

BEPPO, seul au milieu du théâtre, et jetant autour de lui des regards effrayés.

Dieu puissant que j'implore,
Renverse leur dessein!

ZERLINE.

Vient-il quelqu'un?

LORENZO.

Non, pas encore!

BEPPO, à part.

Puisse-t-il rester en chemin!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MATHÉO, au fond du théâtre, sur la première élévation.

Quelqu'un s'avance!

LORENZO.

Garde à vous! du silence!

(Tous les soldats disparaissent à droite et à gauche derrière les arbres et les rochers. — Le marquis paraît au fond du théâtre par la gauche de la montagne. Il s'arrête, regarde d'en haut, n'aperçoit que Giacomo qui continue à sonner, et Beppo sur le devant.)

LE MARQUIS, appelant.

Beppo!

LORENZO, caché par le bosquet, et couchant Beppo en joue avec sa carabine.

Ne bouge pas!

LE MARQUIS, toujours au fond, sur la montagne.

Sommes-nous seuls ici?
Et peut-on avancer sans crainte?

LORENZO, derrière le bosquet, sur le devant du théâtre, et à voix basse, à Beppo, qu'il continue à coucher en joue.

Réponds : oui!

BEPPO, tremblant.

Oui!

LORENZO, de même.

Plus haut!

BEPPO, tournant la tête vers le fond.

Oui, oui, capitaine.

LE MARQUIS, fait signe à quatre de ses compagnons de descendre et les précède.

C'est le plaisir qui me ramène ;
C'est la fortune qui m'attend.

BEPPO, entre ses dents.

Joliment! joliment!

LE PAYSAN, qui est dans le bosquet à gauche, près de Lorenzo, regardant le marquis, au moment où il descend la montagne.

C'est Diavolo!

LORENZO.

Qu'as-tu dit!

LE PAYSAN.

Je l'atteste!

MILORD.

C'est le marquis!

PAMÉLA.

O méprise funeste!
Ce seigneur...

MILORD.

Cet amant
N'était qu'un brigand!

(Pendant ce temps, le marquis est descendu de la montagne; il avance lentement au milieu du théâtre, en arrangeant son col et les boucles de ses cheveux.)

LE MARQUIS, s'appuyant sur l'épaule de Beppo.

Tu vois, Beppo, que le ciel nous protége :
Enfin, Milord,
Et sa femme et son or
Sont à nous!

LORENZO, sortant du bosquet à gauche.

Pas encore!

(En ce moment, les rochers, les hauteurs qui sont aux deux côtés du théâtre, et la montagne du fond, se garnissent de carabiniers qui couchent en joue Beppo et le marquis. Quant à leurs quatre compagnons qui étaient restés au fond du théâtre, les paysans, armés de bâtons, de pioches et de faux, les entourent et les saisissent.)

LE MARQUIS.

Grand Dieu! c'est un piége!

LORENZO.

Non, c'est le rendez-vous préparé par tes soins.
J'ai changé seulement l'endroit...

(Montrant les soldats.)
Et les témoins.
(Faisant signe de l'emmener.)
Allez!

CHOEUR.

Victoire! victoire! victoire!
Mes braves compagnons!
Victoire! victoire! victoire!
Ah! pour nous quelle gloire!
Enfin, nous le tenons!

MILORD, à Paméla.

D'un mari...

LORENZO, à Zerline.

D'un amant pardonne les soupçons!

ENSEMBLE.

LORENZO, ZERLINE, MILORD, PAMÉLA, MATHÉO.

(Reprise de la ronde du premier acte.)
Grand Dieu! je te rends grâce
C'est par ton pouvoir protecteur
Que rentrent dans notre cœur
La paix et le bonheur!
Dès que l'orage passe,
Gaîment chante le matelot,
Et se rassurant bientôt,
Chacun dans ce hameau,
Sans crainte en son foyer paisible,
Dira ce nom terrible!
Diavolo! Diavolo!

(En ce moment, Diavolo passe sur la montagne du fond précédé et suivi des carabiniers; tous les paysans se retournent et le montrent du doigt

LE CHOEUR, achevant l'air.

Diavolo!
Victoire! victoire! victoire!
(Montrant Lorenzo et Zerline.)
Combien ils sont heureux!
Victoire! victoire! victoire!
Et l'amour et la gloire
Vont combler tous leurs vœux!

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES

DU CINQUIÈME VOLUME



FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Typographie de VIALAT.

